

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON
- MEDECINE -
U. E. R. GRANGE-BLANCHE

Année 1978 - N° **X**

LE CORPS MARQUE
REFLEXIONS SUR LE TATOUAGE
ET SON ECONOMIE EN PSYCHOPATHOLOGIE

THESE

présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON
et soutenue publiquement le 11 Janvier 1978
pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Daniel GUYON

né le 23 Août 1947

à BOURG-EN-BRESSE (Ain)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554222_0004

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON
- MEDECINE -
U. E. R. GRANGE-BLANCHE

Année 1978 - N°

LE CORPS MARQUE
REFLEXIONS SUR LE TATOUAGE
ET SON ECONOMIE EN PSYCHOPATHOLOGIE

THESE

présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON

et soutenue publiquement le 11 Janvier 1978

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Daniel GUYON

né le 23 Août 1947

à BOURG-EN-BRESSE (Ain)

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON

- MEDICINE -

U. S. R. CHAIRE BLANCHE

ANNEE 1972 - 73

LE CORPS MARQUE

REFLEXIONS SUR LE TATOUAGE

ET SON ECONOMIE EN PSYCHOPATHOLOGIE



THESE

Présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON

et soutenue publiquement le 17 février 1973

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Daniel GUYON

né le 23 Août 1947

A BOURG-EN-BRESSE (AIN)

— UNIVERSITE CLAUDE BERNARD LYON I —

Président de l'Université	M. le Professeur D. GERMAIN
Vice Président	M. le Professeur E. ELBAZ
Deuxième Vice Président	M. B. ROUSSET
Troisième Vice Président	M. R. LOPEZ
Secrétaire Général	M. RAMBAUD

UNITES D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE DE L'UNIVERSITE :

Médecine : GRANGE BLANCHE	M. le Docteur B. SALLE (MCA)
ALEXIS CARREL	M. le Professeur R. MORNEX
SUD-OUEST	M. le Professeur J. NORMAND
LYON NORD	Directeur : M. le Docteur J.P. NEIDHARDT
	Directeur honoraire : M. le Professeur A. BERTOYE
Biologie Humaine	M. le Docteur J.P. REVILLARD (MCA)
Techniques de Réadaptation	M. le Docteur A. MORGON (MCA)
Sciences Pharmaceutiques	M. le Professeur BIZOLLON
Sciences Odontologiques	M. le Docteur R. VINCENT
Institut régional d'éducation physique et sportive ..	Président du conseil d'UER : M. le Professeur
	R. GUILLET,
	Directeur M. A. MILLON
Mathématiques.....	M. le Professeur E. COMBET
Physique	M. le Professeur J. DELMAU
Chimie et Biochimie	M. le Professeur J. HUET
Sciences de la Nature	M. le Professeur R. GINET
Sciences Physiologiques	Mlle le Professeur J.F. WORBE
Institut Universitaire et Technologie n°1.....	M. le Professeur B. POUYET
Institut Universitaire et Technologie n°2.....	M. J. GALLET (Directeur ENSAM)
Observatoire	M. M. MONNET (Astronome Adjoint)
Physique Nucléaire	M. le Professeur GUSAKOW
Mécanique	Mlle le Professeur G. COMPTE-BELLOT.



Examineurs de la thèse :

Président : Monsieur le Professeur M. COLIN

Assesseurs : Monsieur le Professeur Agrégé J. VEDRINNE
Monsieur le Professeur Agrégé J. HOCHMANN
Monsieur le Professeur Agrégé M. MARIE-CARDINE
Monsieur le Docteur D. GONIN.

A JOSETTE et GAEL.

A MES PARENTS.

A TOUTE MA FAMILLE.

A MES AMIS.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur Marcel COLIN

Il a toujours été pour nous le représentant
d'une psychiatrie intelligente et chaleureuse.
Nous avons apprécié, lors de son enseignement,
sa culture et son ouverture d'esprit.

Nous tenons à lui exprimer toute notre
gratitude pour l'honneur qu'il nous fait en
acceptant de présider cette thèse.

AUX MEMBRES DE NOTRE JURY

Monsieur le Professeur Agrégé J. VEDRINNE

Nous savons tout l'intérêt qu'il porte aux problèmes de la déviance. Nous espérons ne pas avoir démérité de son enseignement.

Nous le remercions d'avoir bien voulu accepter de juger ce travail.

Monsieur le Professeur Agrégé J. HOCHMANN

Son dynamisme et ses qualités ne sont plus à démontrer, qui font de lui un ardent novateur. Il a suivi notre formation et nous nous sommes enrichi de ses observations.

Nous le remercions de bien vouloir juger ce travail.

Monsieur le Professeur Agrégé M. MARIE-CARDINE

Nous avons pu à maintes reprises bénéficier de son enseignement.

Nous sommes très honoré de le compter parmi nos juges.

Monsieur le Docteur D. GONIN

Tant dans notre spécialité qu'en Criminologie, nous avons pu apprécier son intelligence brillante et son élégance verbale. Nous espérons avoir su mettre à profit ses remarques, pertinentes et novatrices, concernant notre travail.

Nous lui sommes très reconnaissant de bien vouloir le juger aujourd'hui.

A CEUX QUI NOUS ONT APPRIS NOTRE METIER

Monsieur le Docteur CONFAVREUX

Mademoiselle le Docteur PARRENT

Monsieur le Docteur SAINT CYR

Monsieur le Docteur BLANCHET

Monsieur le Docteur CHAPUIS

Monsieur le Docteur DUMONT

Monsieur le Professeur GUYOTAT

et Monsieur le Docteur FAVRE TISSOT

Monsieur le Docteur GRAMBERT

Monsieur le Docteur BROUSSE

Monsieur le Docteur DESMETTRE

Monsieur le Docteur HOUSER

Monsieur le Docteur LAURENT

Monsieur le Docteur ROULLET.

A tous ceux à qui je suis redevable de ma formation, en particulier :

Monsieur le Docteur J. CALLIER

Nous lui devons beaucoup, qu'il soit assuré
de notre profonde reconnaissance.

Monsieur le Docteur M. HOUSER

Monsieur le Docteur A. ROULLET.

A Monsieur le Professeur C. REGNIER, de la SORBONNE, que je tiens à
remercier tout spécialement pour les documents qu'il m'a communiqués
avec l'amabilité attentionnée qui lui est propre.

A tous ceux qui, soignés ou soignants restent les meilleurs garants
de notre formation.

PRESENTATION

Ce travail, dont l'idée s'insinua au travers du colloque "doublement singulier", qu'il nous fut donné de vivre en tant que psychiatre-aspirant en Centre de Sélection des Armées, s'inscrira comme une somme de réflexions qui ne manquèrent pas de naître au contact du corps énigmatique de l'être tatoué.

Le Centre de Sélection offre à l'observation un plan de "coupe" pratiquement horizontal, en ce sens qu'il concerne une tranche d'âge homogène, dans une répartition statistique quasi-parfaite - au moins dans l'étendue d'une circonscription - . Les sujets ont tous un âge moyen de 18 à 20 ans, sont issus de tous milieux socio-culturels et représentent la presque totalité de leur classe sur un secteur géographique donné ; ces conditions statistiques offrent donc un échantillonnage largement représentatif. Enfin, tous ces sujets sont "livrés" nus à l'observation, à "peau découverte", pourrions-nous dire.

Mis en situation de voir et d'appréhender les porteurs de tatouages, nous fûmes ainsi amenés à en vérifier la relative fréquence, l'étendue de sa distribution, au-delà même de toute connotation psychiatrique, médico-légale ou criminologique. Ce stigmate criminalistique "Lombrosien", que nous aurions pu croire à jamais rivé au monde clos des cellules, aux souvenirs des bagnes, aux mirages coloniaux ou aux faunes des bas-ports, nous apparut dans une actualité bien quotidienne et démythifiée.

Universellement répandu, encre ou poudre colorée, le tatouage s'inscrit dans la peau des hommes depuis la plus lointaine Antiquité, voire la préhistoire ; trait d'union entre la Culture primitive et les civilisations les plus technicisées ou élaborées, il s'est perpétué, enjambant les interdits religieux et moraux, les révolutions, les bouleversements ethniques et les répressions diverses, pour aujourd'hui encore paraître dans son mystère troublant, nous renvoyant à ses obscures racines qu'elles soient tribales, magiques, religieuses, ésotériques ou inconscientes.

Ainsi "séduit" par ces points, ces traits malhabiles, ces graffiti indécis, puérils, tendres, désespérés ou vengeurs - plus rarement par une fresque polychrome - nous fûmes tentés d'en faire l'inventaire.

Mais quand il fallut passer de l'icône au sens, de l'image à la parole, nous nous heurtâmes au silence, au vide, au manque à dire. Aux dessins les plus stéréotypés s'attachaient généralement des signifiants assez précis dont les recoupements évoquaient un certain codage ; mais, au-delà, la chaîne des signifiés restait désespérément muette, ou peu s'en fallait, s'accordant en cela avec l'habituelle pauvreté graphique.

Capté, notre regard restait en suspens, un relai manquait pour poursuivre la rencontre au-delà du représentant graphique, dans le domaine du verbe et du fantasme.

Et puis, au fait, que voulait-on y représenter ? De ce spectacle, quel était donc l'argument ? Que, (ou qui) cachaient ces masques pourtant familiers ? Au profit de quoi cette mise en scène et au fond était-ce bien là le spectacle, ou n'était-ce que sa parade ? Fallait-il déchiffrer l'inscription, lire le signe ou s'attacher aux zones non-recouvertes, décrypter le sens du tatouage ou celui d'être tatoué ? Les questions qui alors surgirent, les réflexions qu'elles firent naître, seront le principe de cheminement de ce travail.

Après un tour d'horizon socio-culturel et historique du fait tatouage - volontairement succinct -, un aperçu de son importance en psychiatrie et en criminologie, nous en aborderons la psychopathologie. Nous nous arrêterons ainsi au tatouage dans ses rapports avec l'Art et avec l'Anthropologie, puis nous essaierons de le situer dans une perspective sémiologique. Nous nous proposerons ensuite de préciser la psychopathologie du tatoué en y repérant la fonction propre du geste et de la trace, leur économie dans la vie psychique de ces sujets illustrés. Nous tenterons enfin une synthèse de ces données, en reprenant le tatouage sous l'angle d'un "mécanisme de défense" du Moi, ou plus exactement du Soi. Nous concluerons après avoir évoqué les problèmes du détatouage.

Nous ne traiterons pas dans ce travail, de ce qui concerne le tatouage chez la femme ; par souci de nous limiter, mais aussi par manque d'un matériel clinique suffisant. Nous n'y ferons allusion qu'occasionnellement.

P L A N

PRESENTATION.

PLAN.

PREMIERE PARTIE :

I - DEFINITION

II - HISTORIQUE

III - ACTUALITE DU TATOUAGE

IV - LE FAIT TATOUAGE

A - *DIMENSION SOCIOLOGIQUE*

Fréquence

Age

Sexe

Répartition sociologique.

B - *L'ACTE DU TATOUAGE*

Comment se tatouer ?

Quand et où se tatoue-t-on ?

Qui tatoue ?

Qui se tatoue ?

C - *LES TATOUAGES*

Les lieux du tatouage

Les différents graphes

Classifications

V - TATOUAGE ET CRIMINOLOGIE

Du tatoué au délinquant

Le tatouage carcéral

Intérêt médico-légal

Prévention

VI - TATOUAGE EN/ET PSYCHIATRIE

Le tatouage en milieu psychiatrique

Le tatouage dans la pathologie psychiatrique

DEUXIEME PARTIE :

I - LE TATOUAGE ET L'ART

II - TATOUAGE EN/ET ANTHROPOLOGIE

A - DE QUELQUES TATOUAGES EN ETHNOLOGIE

TATOUAGE MAGHREBIN

B - FONCTIONS DES TATOUAGES TRADITIONNELS

C - TATOUAGES ET TOTEMISME

D - TATOUAGES ET RITES INITIATIQUES

III - DU CODE AU SENS

Un code

Un langage

Le système du tatouage

Conclusion

TROISIEME PARTIE :

REFLEXIONS SUR LA PSYCHOPATHOLOGIE DU TATOUÉ, ASPECTS ÉCONOMIQUES.

I - LE CORPS ET SOI

A - A PROPOS DE L'IMAGE DU CORPS DU TATOUÉ

B - LA PEAU

Schilder

La peau libidinale

La peau, limite et enveloppe - Le Moi-Peau

Le tatouage et la peau

C - PEAU ET PHENOMENES TRANSITIONNELS

Peau tatouée et travaux de WINNICOT

Exemple clinique

D - LE CORPS ET LA LETTRE

La "fonction de lettre"

Le tatouage et la fonction de fermeture

E - LE NARCISSISME

La valeur narcissique du tatouage

La relation spéculaire

F - IDENTITE - IDENTIFICATION

Identité, crises d'identité

Identification sexuée et angoisse de castration

G - LA FONCTION DE FETICHE DU TATOUAGE

Quelques repères théoriques

La fonction de fétiche du tatouage

II - SOI ET L'AUTRE

A - *LE REGARD*

Le regard "sartrien"

La psychopathologie du regard

Le tatouage regardé

B - *LE TATOUEUR - L'HOMOSEXUALITE*

La rencontre

L'homosexualité

C - *LES ASPECTS SADO-MASOCHISTES*

D - *LE MANQUE A DIRE*

E - *RENCONTRE INITIATIQUE ET FONCTION DE LEURRE*

LE TATOUAGE ET L'ALCOOL

La complicité

La parenté économique

III - LE TATOUAGE COMME "MECANISME DE DEFENSE"

L'ADOLESCENCE COMME CARREFOUR

A - *DEFENSE CONTRE L'ANGOISSE DE CASTRATION*

B - *DEFENSE CONTRE L'ANGOISSE DE PERTE D'OBJET*

C - *DEFENSE CONTRE L'ANGOISSE DE MORCELLEMENT*

D - *L'ADOLESCENCE COMME CARREFOUR*

IV - LE DETATOUAGE

Généralités

Techniques

Motivations du détatouage.

CONCLUSIONS.

BIBLIOGRAPHIE.

*
* *
*

PREMIERE PARTIE

[illegible]

I - DEFINITION

"Action de tatouer et résultat de cette action" dit le Larousse, soulignant déjà la duplicité du terme.

Le terme vient de "tattoo" qui était la traduction britannique du terme "TATAU" ramené par COOK de son voyage à Tahiti en 1769. Le mot "TATAU" vient donc d'Océanie et plus précisément du peuple Maori Néozélandais.

Il est issu de :

- TA qui signifie dessin, donnant "TATAU" = dessin inscrit dans la peau :

ou de :

- TA + ATOUAS qui désignerait les esprits, les anges gardiens.

Auparavant, on parlait de "pourpoint", de "stigmat", de "graphisme", de "hiéroglyphe" ou d' "empreinte".

DARRIER, dans son "précis de dermatologie", en donne la définition suivante :
 "taches ou dessins qui résultent de l'introduction volontaire dans le derme, de particules colorées et insolubles qui persistent définitivement".

BERCHON, le définit comme

"un ensemble de moyens par lesquels des matières colorantes, végétales ou minérales, sont introduites sous l'épiderme et à des profondeurs variables, à l'effet de produire une coloration ou des dessins apparents et de longue durée, quoique non absolument indélébiles".

II - HISTORIQUE

L'homme du néolithique se tatouait suppose-t-on, et l'on fait généralement remonter l'origine de la pratique à la préhistoire, la donnant pour contemporaine ou même ancêtre des gravures rupestres.

On s'accorde à lui attribuer alors une fonction distinctive (appartenance ou hiérarchie), magique, thérapeutique, propitiatoire ou encore religieuse ; cette historique spéculative semblant surtout s'étayer sur les études anthropologiques des peuples primitifs.

Quoi qu'il en soit, son âge s'énoncerait en millénaires, mais toujours renaissant, il a franchi les ans, les civilisations, les continents, pour se perpétuer jusqu'à nos jours.

Si l'on en croit les momies, les Egyptiens tatouaient leurs morts, et, toujours en Egypte, les pharaons inscrivaient dans leur peau le nom de leurs dieux, et les grands de la Cour, celui de leur Roi. Il y jouait aussi un rôle thérapeutique ou prophylactique.

Il était semble-t-il rare sinon absent chez les Grecs et les Romains, mais ceux-ci en signalaient la fréquence dans certaines peuplades saxonnes, chez les Thraces (lié au meurtre d'Orphée selon la mythologie).

On le retrouve dans la Chine antique, dénommé WEN (qui signifie "lignes qui se croisent, veines, dessin"...): WEN désignant les caractères simples de l'écriture mais aussi la sagesse confucéenne.

L'Ancien Testament y fait référence, Moïse, dans le Pentateuque interdisant sa pratique : "Vous ne ferez point d'incision dans votre chair pour un mort et vous n'imprimerez point de caractères sur vous".

On le retrouve au Moyen Age, où il joue un rôle conjuratoire, combattu par l'Eglise, comme superstition et idolâtrie, il n'en fut pas moins utilisé par les Croisés, et les premiers Chrétiens comme signe de reconnaissance ou d'appartenance.

Dans la tradition ancienne Bouddha lui-même portait 32 marques principales et 80 marques secondaires.

Au 18ème siècle, avec les grandes épopées maritimes et les débuts de la colonisation (COOK), les marins, les explorateurs, pénétrant et "effractant" la civilisation tribale des peuples primitifs, en ramenèrent la mode des tatouages décoratifs, bouleversant en même temps la thématique indigène ; celle-ci, intégrant les apports européens, y perdit son unité sémantique rituelle.

Ce sont surtout les peuples océaniens qui imposèrent la somptuosité de leur décor : Marquises, Samoas, Ile de Pâques ...

Colporté par les matelots, les soldats, prisonniers et bagnards, ou "coqueluche" de la Gentry, variant aux fluctuations de la mode, dans l'ombre, ou éclatant en "épidémies", - dont on sait qu'elles ne respectent rien même pas les couronnes - le tatouage se perpétuera, déjouant sa répression, son interdiction par les grandes lois religieuses (mosaïque, chrétienne ou coranique). Nous le retrouverons aujourd'hui, toujours réprouvé, sinon interdit, inscription "-sauvage-" des déracinés de tous ordres, réfugiés généralement dans l'armée, la marine, la prison, les bandes...; première et souvent dernière carte d'identité.

III - ACTUALITE DU TATOUAGE

Le tatouage s'inscrit donc jusqu'au plus reculé de notre histoire, voire de notre préhistoire ; il est présent dans la plupart des sociétés et des cultures malgré sa répression implicite, on le retrouve des tribus primitives aux groupes les plus civilisés, sur le torse des forçats ou sur celui de l'indigène australien, le mollet des élégantes anglaises ou le bras de KENNEDY.

Il est le signe irréductible qui réunit dans un même regard le truand, le marin, le "primitif", le chef d'industrie et l'empereur de Russie.

Loin de diminuer ou de disparaître comme certains semblaient vouloir le prédire, la gravure cutanée, non seulement se perpétue, fidèle à ses archétypes, mais on assiste à sa recrudescence, renouvelant les classiques épidémies de tatouomanies. C'est le sentiment que nous avons en en découvrant la fréquence dans les couloirs d'un Centre de Sélection, rejoignant ainsi l'impression des auteurs récents, encore que nous ne disposions pas d'une probation statistique objective.

S'il a connu son heure de gloire dans la littérature scientifique de la fin du XIXème et au début de ce siècle avec les criminologues italiens et français (LOMBROSO, LACASSAGNE, HERBER, LOCARD...), le tatouage est en passe de gagner une place de choix dans les écrits actuels, qu'ils soient psychiatriques, artistiques ou journalistiques ; ce travail en est le témoignage.

Des revues d'Art lui ont consacré de nombreuses pages où il reprend ses lettres de noblesse, s'associant aux diverses mutilations expressives faisant du marquage corporel un courant esthétique important de l'Art actuel.

- "Esquire" puis "Photo" ont cette année, étalés de nombreux clichés de cette imagerie qui s'y déroule de l'initiale au tableau polychrome, du graffiti érotique à "l'évasion" de "forçats" où se profile DELACROIX.
- "Photo" (n° 11 de Novembre), donne l'adresse d'un "club de tatoueurs" qui, aux Etats-Unis, organiserait actuellement une vaste campagne de presse et de publicité, avec marches, expositions, conférences en faveur du tatouage, lequel reste toutefois interdit dans l'Etat de New York.
- Un film récent de Yannick BELLON : "Quelque part, quelqu'un", tourné comme une promenade ethnographique dans Pigalle, s'introduit l'espace d'une séquence dans l'univers de BRUNO, le Maître-Tatoueur parisien.

BRUNO "incarne" (si l'on peut dire), le tatouage "à la française" : style recherché, sophistiqué, couleurs nuancées et dégradées, présence d'ombres ... ; son échoppe, ouverte la nuit dans Pigalle, offre en enseigne : "Tatouage artistique, médical, esthétique, sans douleur, en 13 couleurs, sans cicatrices, vieux

travail recouvert..." et s'illustre des planches polychromes où s'étaient les thèmes proposés.

BRUNO a lui aussi publié, en 1974, un ouvrage sur la question : "Tatoués qui êtes-vous ?", lequel est richement illustré de photos et d'anecdotes, tissant la petite histoire de cet Art maudit.

Et puis le tatouage a ses modes, comme il a ses personnages et ses références prestigieuses.

Les pays anglo-saxons et nordiques ont, dit-on, toujours été riches en tatoués ; ils en hébergent les plus célèbres et leurs officiers, contrairement à la règle générale, "portent le tatouage".

Si, vers 1900, la peau de bien des marins est un véritable agenda de voyage (dates, ports, paysages exotiques...), à la même époque Lady RANDOLPH CHURCHILL lance la mode, et les dames de la "Gentry" suivent l'exemple, tatouant leur mollet d'une date ou leur épaule d'un papillon.

La famille royale britannique, elle-même, a compté de nombreux tatoués, ainsi EDOUARD VII, GEORGE V, GEORGE VI. Les rois du Danemark ne furent pas en reste avec FREDERIC VIII, CHRISTIAN V et FREDERIC IX, non plus les rois de Grèce, qui, avec GEORGE 1er, GEORGE II et DAVID 1er n'avaient rien à envier à ALEXANDRE de Yougoslavie ou à OSCAR de Suède.

PIERRE le GRAND de Russie portait une hache gravée sur le poignet, le Tsar NICOLAS II une épée sur la poitrine, tatouée à son retour de Terre Sainte ; la liste serait encore longue des célébrités tatouées, George BURCHETT, maître-tatoueur anglais, fut d'ailleurs surnommé "le roi des tatoueurs et le tatoueur des rois".

Les hommes politiques n'échappent pas au vertige du tatouage et dans son Panthéon se retrouveront le Maréchal TITO, MONTGOMERY, le Duc d'EDIMBOURG, le président TRUMAN, Théodore ROOSEVELT et J. KENNEDY (qui se détatouera à la demande de sa femme). Franklin ROOSEVELT, tatoué lui aussi, rencontrera à Yalta deux autres tatoués de marque : STALINE (une tête de mort) et W. CHURCHILL (une ancre de marine).

Enfin il est de règle de citer l'anecdote du Prince BERNADOTTE, qui, devant un jour subir une saignée, s'y opposa longuement, se refusant à dévoiler sur son bras ce souvenir, devenu fâcheux : "Mort aux Rois", vengeur témoin de son engagement républicain passé.

Ainsi se rejoignirent par un trait bleuté, au plus secret de leur peau, têtes couronnées et déclassées, représentants de l'Etat et déviants, personnages historiques et adolescents en quête d'identité.

Mais à côté de ce carnet mondain, l'inscription cutanée et la décoration du corps sont redevenus valeurs culturelles, avec surtout le mouvement hippie. Avec lui la jeunesse occidentale découvrait alors la "drogue", la non-violence, mais aussi le goût de la parure, de l'exhibition cutanée et vestimentaire, de l'excentricité ; certes, les peintures et les dessins dont on s'ornait le corps étaient généralement délérables, donc transitoires, mais ils incluaient aussi le tatouage.

Certains thèmes vinrent alors s'ajouter au catalogue comme l'insigne de la "non-violence", les "faites l'amour, pas la guerre", les professions de foi contestataires ou "toxico"... Aux vêtements hétéroclites, extraordinaires, "délirants", sophistiqués dans leur recherche du fantastique - réactualisant les parures traditionnelles ou exotiques, mais aussi les rebuts des "Puces" - venait tout naturellement s'adjoindre, encore plus intime, doublant la peau et le vêtement, cette ornementation cutanée par la peinture et le tatouage. Elle était, elle aussi un trait d'union entre le mal à vivre, l'imaginaire, le monde primitif, l'exotisme et le rejet social.

Cette célébration du corps est aussi celle de ses artifices : tatouages et peintures vont de pair avec les maquillages, les fards, les masques qui, échappant au monde féminin standardisé, sont récupérés par l'homme à des fins similaires de mise en valeur ou de camouflage.

Plus officielles, notoires bien qu'en marge elles aussi, les officines de tatoueurs artistiques voient leur clientèle grossir avec les vagues épidémiques et les vogues thématiques : aux classiques dragons, fauves, natures mortes, viendront ainsi s'ajouter les Christs circonstanciels liés à "Jésus Christ Superstar" ou "Jésus Revival". Si aux Etats-Unis on réclame des personnages de bandes dessinées, à Copenhague les thèmes marins restent en tête du catalogue.

Mais à côté de cette progression actuelle du tatouage occidental, on peut se demander comment évolue ou va évoluer le tatouage tribal, totémique, magique, rituel... des primitifs.

Les phénomènes d'acculturation sont généralement dramatiques, voire tragiques et les coutumes ancestrales se perdant, les structures sociales éclatent et les cultures meurent ; cette mort atteint parfois l'ethnocide ou le génocide, dont les exemples ne manquent pas, ne serait-ce que sur le continent américain.

Devant ce mouvement général, nous pourrions être tenté de suivre le pronostic de ZELLER qui, en 1945 écrivait "que les peuples primitifs, influencés par la civilisation moderne, renonceraient à leurs moeurs et coutumes et qu'en conséquence, le tatouage était appelé à disparaître chez eux". Il est certain que de nombreux rites sont et seront abandonnés et que le tatouage en fait partie ; en 1933, HERBER notait déjà qu'en AFN la tendance au détatouage signalait l'européanisation, l'urbanisation ou la soumission à la loi Coranique ou Juive.

M. MEAD signalait aussi le recul du tatouage en Océanie, voire son interdiction dans certaines îles et qu'accompagnait la disparition du vêtement traditionnel.

Cependant, et en particulier aux Samoa, on a pu assister à une reviviscence de l'initiation pubertaire par les tatouages. DE CORNOY, dans un article du "Monde" de 1974, montrait ce désir de "réidentification" ethnique des jeunes Samoans, s'imposant de gigantesques tatouages, magnifiques et coûteux, avant de s'émigrer aux U.S.A. ou en Nouvelle Zélande. Encore aux Samoa, M. MEAD rapporte que les habitants d'une île "taboue" vont se faire tatouer dans une autre île, mais que maintenant, le tatouage se paie et souvent se désintrieque des rites initiatiques.

Toujours est-il que le tatouage, même détribalisé, peut alors apparaître, au même titre que d'autres coutumes, comme un moyen puissant (mais coûteux) de préserver une identité ethnique, culturelle, religieuse et finalement une identité

tout court, au sein des mutations déchirantes enfantées par la décolonisation et "l'émancipation". Un tel mouvement s'intègre étroitement à la dynamique actuelle de récupération de leur culture par les peuples en développement.

Nous en garderons l'enseignement que le tatouage peut permettre de préserver son sentiment d'identité.

La psychiatrie et la psychanalyse n'ont pas été sans vivre de leur côté un développement analogue : le corps, qui était devenu le grand absent de leur discours et de leur pratique, revient au centre du débat et alimente bon nombre de publications, théories ou techniques.

Expression corporelle, techniques gestuelles, relaxation, packs, image du corps, schéma corporel, éprouvé corporel, langage du corps, corps-signes, corps-parole, le corps en psychanalyse ... c'est le retour en force du corps dans le champ des paroles. Il n'est pas une revue de psychiatrie ou de psychanalyse qui ne lui ait consacré au moins un ou plusieurs numéros ; ouvrages et communications se bousculent, les congrès en font leur thème de réflexion.

"Le sexe était le grand refoulé, le corps est en passe de le supplanter" pouvait dire ANZIEU ; ce serait alors le retour du refoulé, ce qui, nous le savons, n'est pas sans poser de problèmes et pour notre propos, le tatouage pourrait bien en être un avatar.

Voilà donc le corps sous les feux de l'actualité, longtemps voué au silence, il parle, il est parlé, parole du corps ou corps de la parole ; mais celle-ci reste parfois en deçà du corps, sous l'alibi d'un "corps libéré" ou d'un texte à sa surface.

IV - LE FAIT TATOUAGE

A - DIMENSION SOCIOLOGIQUE

a) Fréquence.

Nous avons été frappé par sa relative fréquence chez les jeunes sélectionnés mais nous n'en avons pas fait une étude statistique globale, qui serait d'ailleurs incomplète, car n'envisageant qu'une certaine tranche d'âge elle éliminerait ainsi tout tatouage ultérieur. On peut certes déplorer, comme le fait M. BOURGEOIS, l'absence en France, d'une estimation numérique, de sa fréquence dans la population générale ; cependant, les différents auteurs semblent s'accorder pour un chiffre moyen qui serait de l'ordre de 5 à 10 %.

- . M. BOURGEOIS et A. CAMPAGNE en recensent 293 sur 6.000 sélectionnés soit 5 %.
- . MARTIN DE LASSALLE propose 0,8 puis 5,6 % dans une étude complémentaire.
- . Les Britanniques avancent un chiffre de 12,5 % qui confirme l'importance Outre-Manche du tatouage.
- . Aux U.S.A. on parle de 9 % (autopsies à Chicago). Mais certains chiffres peuvent être étonnants si on tient compte des répartitions.
- . 65 % dans l'US NAVY contre 46 % dans la ROYAL NAVY.
- . M. BOURGEOIS dans un de ses échantillons donne 9 % pour le CHU, 17 % pour l'H.P., et à peine 1 % pour une clinique.
- . Aux U.S.A., POLLACK, en 1945 trouve 34 tatoués sur 640 patients mâles d'une institution psychiatrique soit 5 %.
- . YAMAMOTO en 1963 donne un pourcentage de 16 % pour un service psychiatrique et 15 % pour un service général.
- . GITTLESON en Grande-Bretagne propose un chiffre équivalent avec 16 % pour l'hôpital général de Sheffield en 1974.

En somme, nous pourrions retenir ce chiffre déjà élevé de 5 à 10 % pour l'ensemble de la population française, chiffre généralement plus haut dans les pays anglo-saxons, enfin nous retiendrons que derrière ce chiffre se cachent d'importantes variations selon le milieu, ou l'institution considérée, comme nous le reverrons plus loin.

D'autre part, il faut noter que ces pourcentages ne concernent que des sujets mâles, il est vrai que le tatouage féminin est rare en Europe et aux U.S.A. mais les données statistiques, elles, sont pratiquement inexistantes.

POLLACK dans son échantillon donnait une femme tatouée sur 600 contre 34 hommes, ce qui nous met assez loin du chiffre de 12 millions d'américaines tatouées avancé par un journaliste que cite M. BOURGEOIS ; lui-même ne rapporte que deux cas dans ses échantillons (soit 1 %).

BRUNO lui, avance 6 % !

Une enquête sur 1.000 femmes en aurait donné 58 %, désireuses d'essayer par curiosité.

Personnellement, nous en avons noté quelques-uns chez des adolescentes, souvent prédélinquantes, souvenirs de foyers, de centres... généralement assez pauvres, "pâles reflets" des tatouages masculins souvent remplacés par des brûlures ou des scarifications.

Enfin les travaux moins récents confirment sa rareté (LOCARD, HERBER, GAVIGNET), et le lient presque toujours à la prostitution. GAVIGNET dans sa thèse le retrouve chez 18 % des prostituées en France (en 1939-1940).

b) Age.

La notion d'âge est extrêmement intéressante car elle est sans doute l'élément le plus fixe et le plus fidèle. En effet, l'âge du premier tatouage est toujours celui de l'adolescence ; tous les travaux français ou étrangers concordent sur ce point ; et même les études anthropologiques abondent en ce sens. Dans les sociétés "primitives" il est généralement associé (si l'on met à part le tatouage thérapeutique) comme nous le verrons ultérieurement, aux rites pubertaires et ne concerne que les adolescents "en passage".

Dans la société occidentale nous retrouvons cette même période "féconde" qu'est l'adolescence.

. BACHET et MARCHAIS le situent entre 18 et 22 ans le donnant pour rarissime après 25 ans, hormis bien sûr les ajouts ultérieurs. Ils notent même qu'avant la puberté prévalent les points et les chiffres, et que les dessins n'apparaissent qu'après celle-ci.

. BOURGEOIS et collaborateurs dans leurs échantillons (jeunes recrues) obtiennent un âge moyen de 16 ans et 16 ans et demi, ce qui peut s'expliquer par l'âge bas des sujets (19 ans).

. DILIGENT note 2 pics : l'un à 17 - 18 ans ;
l'autre au service militaire (19 - 20 ans).

. Pour MARTIN DE LASSALLE, étudiant de jeunes recrues, l'âge du premier grafito se situe entre 15 et 18 ans.

. POLLACK et MACKENNA donnent un chiffre de 21 ans avec un intervalle de 10 à 35 ans.

. Pour YAMAMOTO, cet intervalle est de 17 à 21 ans.

. GITTLESON avec un âge moyen de 17 - 19 ans confirme les données de l'ensemble des auteurs ; tout comme FERGUSON RAYPORT d'ailleurs.

A propos des femmes, on retrouve sensiblement le même âge de référence, et GAVIGNET, parlant des prostituées le situait entre 14 et 18 ans.

La grande majorité des sujets que nous avons pu rencontrer plaçaient également leur première expérience en cette période troublée de leur adolescence, quel que soit en fait le contexte dans lequel elle a pu avoir lieu (école, prison, armée...).

Cette incidence de l'adolescence dans l'acte du tatouage nous paraît, de part sa constance et sa fiabilité un fait majeur pour la compréhension des motivations profondes de cet agi sur le corps. Le tatouage occidental se relie par là, au tatouage initiatique des peuples pratiquant encore les rites de passage ; ainsi nous le retrouvons lors du passage scolarité/vie professionnelle, enfance/vie adulte, - famille/service militaire, - ou encore vie libre/vie carcérale ...

Par la suite, le sujet gardera cette empreinte de ses incertitudes adolescentes, la traitant avec fierté, ambivalence, ou la reniant ; ou encore, il la complètera, emprisonnant son corps dans un réseau bleuté malhabile, passant parfois la main au stylet artistique du tatoueur professionnel.

c) Pour ce qui est du sexe :

Nous ne ferons ici que rappeler la quasi exclusivité masculine dans notre société du tatouage ce qui n'exclut pas qu'il puisse être à ce titre envié, et imité par les adolescentes.

Il faut cependant rappeler qu'il fut très prisé autrefois par les femmes de la gentry anglaise s'illustrant un mollet ou une épaule, et qu'il reste largement répandu chez les femmes en d'autres lieux ; il joue alors souvent un rôle décoratif tant en Afrique du Nord, qu'au Brésil ou en Guyane...

Fard permanent chez les femmes américaines avant la deuxième guerre mondiale, il soulignait les lèvres, ou cernait les yeux ; aujourd'hui il retrouve sa place dans les revues féminines ("100 idées" par exemple).

d) Répartition sociologique.

Il est classique d'observer une certaine distribution socio-professionnelle du tatouage. Les lieux "privilégiés" sont à peu près toujours les mêmes, seuls varient en fait les pourcentages respectifs selon l'auteur considéré.

1°/ Le milieu militaire :

S'il a vu disparaître la plupart de ses "joyeux" et leurs chromos pittoresques, s'il n'enfante plus de grandes scènes patriotiques, ni ne perpétue ses maréchaux glorieux sur quelques dos ou torsos, reste un fécond pourvoyeur généreux de dessins cutanés.

On y "bizuthe" autant le jeune appelé tout heureux de se voir ainsi reconnu identique et différent que l'engagé marqué ainsi de sa nouvelle appartenance.

Le tatouage y va de soi, ainsi un jeune engagé rejoignant l'"Indochine" se fit tatouer à l'escale de Bombay, comme tous les autres, c'était dans l'ordre des choses, et n'entraînait aucune réticence.

Pour ce qui est de la fréquence, on avance parfois le chiffre de 50 %, certains comme DILIGENT parlent de 20 à 25 % ; par ailleurs les auteurs militaires ont été nombreux à s'intéresser à ce problème, ce qui dénote son importance dans l'armée. D'autre part, il est amusant de constater que beaucoup d'échantillons proviennent - le nôtre y compris -, du milieu militaire où, à priori, le tatoué est suspect ; le tatoué y apparaît en effet comme signe de déviance et d'inadaptation possible à la vie militaire. Ceci donne le contraste curieux d'un dépistage quasi-systématique au Centre de sélection, psychiatre à l'appui, et d'un passage à l'acte habituel, inaugural ou répété, au sein de l'institution militaire.

On peut aussi rappeler que le tatouage identificatoire fut même officialisé dans certains corps d'armée : insigne du régiment, numéro de matricule, emblème, groupe sanguin du soldat d'élite...., ou que les dessins cutanés des marins anglais étaient répertoriés pour servir éventuellement à l'identification des cadavres rendus par la mer.

Au sein de l'armée, les "Bat d'AF" et les troupes "coloniales" se disputent avec la Marine le palmarès des tatouages. La Marine a toujours beaucoup compté de tatoués, tout spécialement en Angleterre (Royal Navy : 46 %), officiers y compris, USA (US Navy : 60 %) et ailleurs.... Amsterdam et Copenhague par exemple, abritent de nombreuses officines de tatoueurs.

2°/ Le milieu pénitenciaire :

25 à 30 % des tatouages sont réalisés en milieu pénitenciaire selon DILIGENT; il n'est pas rare, en effet, qu'un sujet transitant par la prison en ramène une trace qui marquera son passage ; de la prison, on ne revient pas indemne de tatouage.

En dehors de la prison, d'autres lieux, comme le centre d'éducation surveillée, centres d'observation... secrètent aussi leurs tatoués.

3°/ Groupes divers :

Rarement oeuvre solitaire, on le retrouvera plutôt dans les groupes, de nature souvent délictogène : bandes diverses mais aussi centres de FPA (4 %), écoles...

Les tatouages professionnels, liés au compagnonnage - chaque compagnon portant les signes de son métier (équerrres, compas, truelle...) - ont pratiquement disparu maintenant.

Nous pouvons enfin remarquer sa rareté dans les milieux agricoles et ruraux.

B - L'ACTE DU TATOUAGE.

a) Comment se tatoue-t-on ?

Il est certainement difficile d'être exhaustif à ce propos, car les techniques, souvent de l'ordre du "bricolage artisanal" peuvent s'avérer innombrables.

Il s'agit donc d'introduire dans le derme une matière colorée qui s'y fixera de façon quasi-indélébile.

- Les encres, sont le matériau le plus courant, encre de Chine souvent, ou encre banale bleue ou verte. Les professionnels usent de toute une gamme de couleurs qui les différencient d'emblée du tatoueur d'occasion.

Mais on peut aussi avoir recours à la suie, au noir de fumée : c'est le cas en particulier du tatouage prophylactique ou curatif de l'Afrique. La poudre peut aussi jouer le même rôle.

De fait, tout produit coloré stable, non soluble, peut faire l'affaire et les tatouages accidentels le rappellent parfois comme c'est le cas lors des accidents de la route quand le sujet est traîné sur le macadam par exemple.

On peut aussi recourir à la poudre de charbon de bois, à la brique pilée, au bleu des blanchisseuses, voire même dit DELARUE, au chocolat en poudre, ou au soufre d'allumette.

Le tatouage "amateur" ne sort guère du bleu, ou noir, rarement bicolore par adjonction de rouge, il est le parent pauvre de la fresque ou du chromo quadri et multichrome du tatoueur artistique.

Les seules conditions du colorant sont d'être pur et non toxique.

- Le matériel :

A ce niveau, c'est le bazar hétéroclite.

L'outil habituel est l'aiguille ou encore le faisceau d'aiguilles (presque toujours un nombre impair), mais elle peut être remplacée comme en Afrique Noire par une épine de cactus.

La lame de rasoir est commune, associant scarification et dessin, parfois réservée aux grands traits ; tout objet tranchant pourra jouer le même rôle : couteau, épingle... les Nouba incisent au couteau la peau étirée par une épine.

S'en rapprochent aussi la brûlure au fer rouge, ou au bambou incandescent.

Les professionnels par contre ont recours à un gadget plus sophistiqué : la machine à tatouer électrique avec moteur, dont le stylet grave et injecte à la fois, permettant le raffinement du tracé.

- L'incision réalisée, le tatoueur y dépose le colorant liquide et solide qui sera fixé par la cicatrisation.

L'acte en soi est plutôt peu douloureux, la puncture ressentie surtout comme irritante, énervante, donnant envie de pleurer. Il n'en est pas moins un "brevet" de courage et de virilité pour le sujet et le groupe, ce qui connote sa valeur initiatique.

Il est important que la plaie ne saigne pas ou peu pour éviter le rejet des pigments ; il s'ensuivra alors une réaction inflammatoire ou oedémateuse que le tatoueur apaise parfois grâce à un "cataplasme" ou un pansement. Lors de ce processus, les particules colorées sont enkystées par le biais des réactions de défense de l'organisme et se fixent pour la vie.

La cicatrisation révélera enfin le dessin dégagé de son bourrelet oedémateux.

b) Quand se tatoue-t-on ? Où se tatoue-t-on ?

Nous avons déjà montré que l'adolescence était le moment privilégié de cette action sur le corps ; cet agi peut être sans lendemain sinon sans conséquence ayant alors épuisé l'intentionnalité comme le montre MB DILIGENT. La trace restera dans la chair, d'une période troublée, bêtise de jeunesse, ou marque d'un passage. Ce terme de passage a lui aussi son importance car le tatouage est souvent le signe d'une rencontre ou d'un transit ; rencontre avec un groupe au sein duquel - se tatouer - prend valeur d'affirmation de soi, d'adhésion, d'intégration dans un cadre habituellement marginal. Peu importe le groupe observé d'ailleurs, même si le milieu militaire (24 à 50 %) et le milieu pénitenciaire (10 à 30 %) restent les plus prosélytes ; pour les autres, on insiste sur l'oisiveté, l'ennui, le désœuvrement, le climat délictogène ou le brassage de population.

Nous pourrions déjà pointer le caractère monosexuel de ces groupes ou lieux et l'appoint fréquent de l'alcoolisation sinon de l'éthylisme.

Nombreux sont ainsi les sujets qui reconnaissent avoir bu ou été ivres lors de leur séance de tatouage (20 % selon DILIGENT, 30 % pour POLLACK, autant pour YAMAMOTO). De même l'intrication avec l'éthylisme est signifiante : c'est ce que note, entre autres, POLLACK qui fait aussi remarquer avec YAMAMOTO la fréquence des interventions légales pour ivresse chez les tatoués :

- sur 34 : 7 arrestations pour ivresse

- 10 procès-verbaux pour ivresse

- 58 % de tatoués arrêtés pour ivresse, contre 30 % dans une population témoin.

Les mécanismes d'imitation sont toujours mobilisés dans les rencontres adolescentes, déclenchant parfois de véritables épidémies de tatouomanie : 1923 en connut une célèbre, mais on en cite de plus restreintes dans beaucoup de collectivités de jeunes (Centres, IPES, CET, FPA, ...). On en parle aussi comme d'une mode, mode du milieu pour GRAVEN qui considère le tatouage du milieu comme un "conformisme de l'anticonformisme".

Passage enfin, que la marque vient officialiser ou du moins objectiver : passage pubertaire bien sûr, datant l'entrée dans la vie adulte et sexualisée avec tous ses substituts que représentent les intégrations institutionnelles - entrée dans la marine, dans l'armée, séjour carcéral, transit colonial, peine de bagne, etc... - . Le tatouage institue alors autant un matricule qu'un signe d'appartenance ou de reconnaissance ; assurant en tout cas une certaine identité en rapport avec la mutation psychophysiologique ou sociale qui l'a motivée.

c) Qui tatoue ?

Nous disions que le tatouage était placé sous le signe d'une rencontre et cette rencontre c'est aussi celle du tatoueur et du futur tatoué.

Cet Autre qui tatoue sera autrui ou soi-même :

- l'Autre :

- = Il s'agit le plus souvent d'un copain, dans environ 50 % des cas, camarade de Centre, copain de bande..., que l'on peut considérer comme alter-égo, double narcissique du sujet. Cet Autre est toujours du même sexe, du moins en ce qui concerne les garçons qui ne se font qu'exceptionnellement tatouer par des filles.
- = Il se peut agir d'un individu plus âgé, lui-même tatoué (comme c'est le cas pour la plupart des tatoueurs) et prosélyte . Il fait en quelque sorte fonction d'initiateur, souvent zélé et officie dans les groupes institués (armée, marine, prison...).

Dans les deux cas, le tatoueur propose en général le thème après avoir persuadé le sujet, offrant son propre épiderme comme référence et catalogue. L'acte est en principe gratuit mais peut se monnayer en cigarettes ou en relations sexuelles. On rapporte même, qu'aux Etats-Unis se donnent des tatouo-parties où l'on reçoit, chez le maître de céans, le baptême du tatouage et celui de la sodomie.

Rappelons aussi la présence fréquente de ce tiers qu'est l'alcool.

- = L'Autre enfin peut être le professionnel, qui, à Pigalle, Amsterdam ou ailleurs propose en polychromie, sur catalogue et en plusieurs séances, les oeuvres sophistiquées que l'on se "paie" plus tard. Leurs clients, souvent plus âgés que la moyenne habituelle, en sont rarement à leur premier blason et viennent compléter, réhausser, enrichir ou remanier une oeuvre de jeunesse. Certains poursuivent ce patient travail jusqu'à s'en revêtir entièrement, exhibant alors un impressionnant uniforme bariolé ; ces "hommes illustrés" préservant cependant visage et paume des mains qui restent vierges.

Les tatoueurs artistiques sont peu nombreux mais n'en possèdent pas moins leurs grands noms, leurs Maîtres, ainsi : BRUNO à Paris, G. BURCHETT à Londres ou SUTHERLAND MAC DONALD. Ce dernier fut surnommé le "Raphaël du tatouage", il proposait, en Angleterre, des sujets inspirés de l'estampe japonaise ou de la peinture classique anglaise.

Dans l'ensemble, ce type de tatouage reste peu répandu : on parle de 7 %.

- Soi-même :

L'aiguille peut tout aussi bien être aux mains du sujet qui se "signera" lui-même, seul, et ce dans environ 40 à 50 % des cas. Cet auto-tatouage, courant chez l'adolescent, explique la fréquence des localisations au membre supérieur gauche. Cette scène, solitaire, narcissique, peut se trouver réfléchie dans le miroir, nous renvoyant ainsi au virtuel et à l'illusion, à l'altérité et aux origines de l'identité.

L'apparition du miroir et dans le miroir, s'inscrira elle aussi dans la peau sous la forme de lettres, textes ou images inversés qui prolongeront l'étrangeté du signe pour autrui.

Ces dessins auto-tatoués seront d'ailleurs les plus malhabiles, simples esquisses ou ébauches, traits hésitants, souvent raturés, mais peut être les plus proches de leur motivation et de leur fonction.

d) Qui se tatoue ?

Nous ne répondrons pas ici à tout ce que sous-tend cette question mais nous pouvons déjà en préciser certains éléments :

- Les facteurs socio-professionnels ont été envisagés plus haut ;
- Parmi les facteurs socio-familiaux nous retrouvons :
 - . la pauvreté du milieu socio-économique d'origine ; le tatouage comme les graffiti est un art des rues, un art sauvage, galerie des déracinés et du sous-prolétariat. Selon MARTIN DE LASSALE, les familles de manoeuvres et d'ouvriers dominant dans les échantillons.
 - . le faible niveau intellectuel et culturel généralement noté par l'ensemble des auteurs ; mais on ne saurait le rendre seul responsable de la pauvreté d'expression verbale qui nous avait frappé lors de notre rencontre avec les tatoués.
 - . l'habituelle instabilité professionnelle, doublée d'une absence de qualification et au regard desquelles l'entrée dans l'Armée ne représente pour autant une garantie.
- En ce qui concerne l'univers familial proprement-dit, tout le monde s'accorde à reconnaître la fréquence des dissociations et perturbations du foyer d'origine. On parle à ce propos de familles désunies et conflictuelles, avec divorce, éthy-lisme parental (16 % de l'échantillon de BOURGEOIS) etc... Les familles sont souvent nombreuses (15 % sont originaires de fratries > à 5 enfants dit MARTIN DE LASSALE).

Tous les auteurs insistent sur la carence de l'image paternelle, dénotée de façon évidente dans au moins 50 % des cas.

Les relations à la mère n'ont jamais fait l'objet d'études ou statistiques détaillées ; DILIGENT parle d'une fixation maternelle ambivalente, sans la préciser cependant. Dans notre expérience et les rares fois où les tatoués parlèrent de leur mère, il nous en fut donné une image où se superposaient la nostalgie ana-clitique et la haine ; haine contre une figure maternelle mal-aimante, "abandon-nante", partagée entre la fratrie. Au regard des fonctions économiques que nous attribuerons au tatouage ultérieurement, une étude approfondie des relations pri-maires à la mère s'avèrerait fort enrichissante.

Dans son article, POLLACK fait état de données tout à fait similaires, pour les USA : peu éduqués, niveau de vie bas, incidence de l'alcoolisme, sous-qualifica-tion professionnelle, célibat, etc...

YAMAMOTO, comparant tatoués et non-tatoués, retrouve :

- = plus de divorcés chez les premiers qui seraient plutôt des catholiques ;
- = trois fois plus de parents divorcés ou séparés chez les tatoués ;
- = antécédents psychopathologiques parentaux élevés chez les tatoués.

Pour ce qui est des tatoués eux-mêmes, on signale leur immaturité affective, leurs troubles caractériels et leur instabilité. Les antécédents, à proprement parler, psychiatriques sont rares ; mais nous ne pouvons pas en dire autant sur le passé médico-légal et sociopathique. C'est une lapalissade de rappeler le voisinage du tatouage avec la délinquance, nous y reviendrons.

On a largement traité les tatoués de débiles naifs, d'immatures, de frustrés, on les confond parfois avec les psychopathes, on les assimile aux truands, etc... On leur prête, en fait, beaucoup d'appartenances à eux, pourtant si incertains dans leurs identifications. Leur difficulté d'expression et de communication verbale favorise cette réduction et appelle un "remplissage" fantasmatique de la part de l'interlocuteur ; et nous évoquons alors les structures psychosomatiques et l'alcoolisme.

Nous pourrions aussi rappeler l'impulsivité des tatoués, la tendance au passage à l'acte, à l'agir dont le tatouage est l'impact au niveau du corps propre. Ce retour sur et dans le corps signe l'importance des "fixations narcissiques" de ces personnalités, qui vont de pair avec un certain appauvrissement relationnel (avec les femmes en particulier).

Les images féminines sont dévalorisées, méprisées, réduites à un objet partiel (cuisses écartées, vulve...), ou idéalisées dans une image maternelle purement imaginaire. La femme y est donc désignée comme la femelle, "l'hôtel du besoin où l'on se soulage", la preuve "horrifiante" de la castration et en même temps comme la bonne mère inatteignable ; en cela se dénote l'ambivalence fondamentale du tatoué vis-à-vis de ses imagos, que nous évoquons plus haut.

Le MMPI (YAMAMOTO) donne des résultats significatifs à l'échelle des déviations psychopathiques et à celle des profils sexuels. Cette dernière confirme les difficultés d'ajustement hétérosexuel et d'identification sexuée, en dépit des protestations viriles des sujets.

Nous essayerons dans la troisième partie de ce travail, de préciser quelque peu cette rapide esquisse de la personnalité du tatoué, auparavant, nous nous arrêterons un instant sur la face graphique du signe tatoué.

C - LES TATOUAGES

1) Les lieux du tatouage.

Qu'il faille mettre à nu le sujet pour découvrir, surprendre en quelque sorte ses tatouages, laisse à penser qu'il n'est peut-être pas aussi évident qu'ils soient gravés là, pour y être vus.

Certains sont à découvert en permanence, s'offrant à être appréhendés, ce qui n'implique pas qu'ils le soient aussi facilement ; en effet, beaucoup de tatouages faciaux - points, oeil de biche ... - passent fréquemment inaperçus, le plus évident n'étant pas toujours le plus visible.

Certains ne seront repérés que par le regard complice d'un partenaire initié.

D'autres, ne seront visibles qu'épisodiquement : tatouages des membres inférieurs ou du thorax par exemple.

Quelques-uns resteront habituellement cachés, qui n'apparaîtront à l'autre que lors d'une mise à nu intime, pouvant parfois donner lieu à un strip-tease - déplacé du corps à son inscription - ; c'est le propre, nous le reverrons des tatouages érotiques.

Tout ceci, bien sûr est bousculé par les situations de contrainte, comme la mise à nu obligatoire dans les Centres de Sélection par exemple.

a) Lieux tatoués :

Les données recueillies ne sont pas toujours complètes en raison des difficultés d'inventaire exposées ci-dessus.

La localisation préférentielle est celle des membres supérieurs ; ceux-ci supportent environ 90 % des graphes dénombrés qui se répartissent en ordre décroissant comme ci-dessous :

- avant-bras gauche, près de 50 % du nombre total ;
- avant-bras droit ;
- bras gauche et bras droit ;
- mains enfin.

Viennent ensuite les tatouages tronculaires, que l'on retrouve surtout sur le thorax (10 %) ; torse et dos reçoivent les grands tableaux polychromes.

Puis, toujours en décroissant nous aurons ceux des membres inférieurs, ceux du visage enfin se résumant à des points et des traits. Chez l'homme européen, ils sont rares sur le ventre, alors que les femmes et les maghrebines en particulier se tatouent volontiers, abdomen et bas-ventre. Ils sont rarissimes sur la verge - 1 sur 600 dans l'échantillon de BOURGEOIS - et sur les fesses - 1 seul, 3 points, dans nos observations - .

Si l'on considère cette localisation en fonction de la visibilité nous aurons cf. DILIGENT :

- zones découvertes (tête, cou, avant-bras, mains) plus de 50 % ;
- zones parfois découvertes (nuque, bras, thorax, dos, membres inférieurs) environ 45 % ;
- zones cachées (abdomen, sexe, fesse...) moins de 5 % .

BOURGEOIS donne 13 % de tatouages visibles sur un sujet vêtu.

Dans l'ensemble on peut retenir que les tatouages, s'ils ne sont pas forcément visibles et évidents, siègent de préférence en des lieux facilement exposables et situés en périphérie du corps, loin du "centre" - ventre et organes génitaux - . Cette situation, loin du sexe, loin du pénis nous semble un caractère majeur de la psychopathologie des tatoués, même si des raisons purement techniques justifient le choix prévalent de l'avant-bras gauche : auto-tatouage des droitiers.

Il faut mettre à part les quelques cas, historiques et spectaculaires, de tatouages faciaux ou pancorporel où le sujet se dissimule derrière un grillage d'entrelacs, s'offrant à la vue au travers d'une seconde peau. Tel fut le cas de RICHARDO, ancien bagnard qui gagna sa vie ensuite en s'exhibant dans les foires et fêtes foraines ; c'est aussi celui de l'Homme Tatoué d'HYDE PARK.

En fait, au-delà d'une utilisation commerciale de leur épiderme, ces "Hommes Illustrés" se suicident socialement. Il n'en reste pas moins que certaines parties de leur corps demeurent vierges d'inscription.

b) Les lieux non-tatoués :

En dehors de quelques traits ou point fort limités, le visage est en principe peu tatoué ; il en va de même pour le cou et la nuque.

La paume des mains, la plante des pieds restent toujours vierges, la texture de l'épiderme en ces lieux, explique peut être cette absence . Par contre, leur rareté sur le bas-ventre, le sexe ou les fesses répond très certainement à d'autres déterminants. Les tatouages du pénis existent, thèmes érotiques, botte, as de pique, oeil, mais se verraient surtout chez les pervers : homosexuels, exhibitionnistes... ; les homosexuels passifs des bagnes de Biskra se tatouaient le gland en bleu. Si ici, le regard de l'Autre n'est pas détourné loin du pénis, il n'en est pas moins focalisé sur le dessin, ce qui nous paraît être déjà un détournement.

Les fesses et l'anus sont aussi des lieux délaissés ; on note bien quelques tatouages fessiers : 1 oeil ou 2 qui transforment alors la région en un visage curieux, points, etc... RR HELD signale le tatouage anal de "la chasse au renard" dans "Mon frère Yves" de P. LOTI, mais là aussi, en dehors de quelques homosexuels, il faut reconnaître que la zone anale est soigneusement évitée par le tatoueur et le tatoué, trop proche peut-être des fantasmes en oeuvre dans cette rencontre. Rappelons d'ailleurs que contrairement à la bouche et même le sexe, la région anale n'est jamais maquillée.

Enfin, lorsqu'ils existent ces tatouages rares sont dissimulés et n'apparaissent qu'à la chute de l'ultime vêtement, où, strip-tease magnifique, ils masquent encore la peau nue.

2) Les différents graphes.

Nous présentons en annexe une iconographie sommaire et indicative des divers thèmes graphiques le plus souvent rencontrés à l'occasion de ce travail ; celle-ci reste bien sûr incomplète, un inventaire éclectique étant d'ailleurs illusoire. Nous pensons cependant y avoir indiqué les sujets essentiels autour desquels les variations sont innombrables.

a) Les points :

C'est le motif élémentaire, la lettre de cet alphabet, le graphème de ce "langage". Ecriture en points, dit KHATIBI, il renvoie à la puncture, à l'aiguille et au pourpoint qu'employait le Moyen-Age pour désigner le tatouage. Ils représentent environ 20 % des signes rencontrés.

Isolé le point est difficile à voir et prend sa signification dans sa localisation, dont la valeur est souvent identificatoire : point du maquereau ou du pé-dé sur la pommette, point du pigeon sur le front, etc... Des points isolés sur chaque phalange identifient le bagnard ou "emmerdent la justice jusqu'au bout des doigts".

Les points peuvent être groupés : 3 forment le classique "mort aux vaches", 5 "emmerdent la justice" ou "seul entre 4 murs" signent le passage carcéral. Les pointillés soulignent le nombril, les yeux, défient la guillotine quand ils barrent le cou ou symbolisent le Talion en démarquant le poignet du voleur. En bracelet, ils évoquent les menottes du "marié avec la prison", le divorcé s'en fait aussi une alliance fictive.

b) Les dessins :

Nous pouvons les résumer en un certain nombre de thèmes habituels qui constituent le fond "linguistique" commun à partir duquel sont créés des variants qui représentent autant de "paroles".

Les coeurs transpercés ou non, sont les plus fréquents surtout si le tatouage est unique, ils évoquent les graffiti muraux. Agrémentés d'une initiale, ils immortalisent l'aimée qui, perdue donne les "coeurs brisés" ou "coeurs blessés". Associé à la croix nous aurons le "sacré coeur" qui renvoie à la dualité vie/mort (Naître et mourir, à la vie à la mort, amour enterré).

Les initiales gardent dans la peau le souvenir d'un être cher.

Les pensées représentent un thème classique et conservent leur sens et fonction traditionnels, celui du souvenir. Elles sont ainsi dédiées à l'Autre, la mère surtout, mais toujours à une femme.

Croix et calvaires forment un groupe particulier par le codage qui les détermine et les variantes qui s'y superposent. Le plus connu est la "croix des voyoux" - croix latine avec rayons -, le "pachuco tattoo" des délinquants américains. S'il s'y rajoutent des points, si un trait se déplace, les valeurs signifiantes changent et nous obtenons : "ne te fie pas aux amis", "croix des voleurs", "condamné à temps", "ni Dieu ni Maître"... En relief et sur un socle elle devient symbole de souffrance : "j'ai souffert comme toi", etc... Notons enfin que de tels calvaires ont pu être nommés par leurs porteurs "croix de la liberté" !

Le poignard de la vengeance est aussi un classique du genre composé d'un serpent enroulé autour d'un poignard. De grande taille, il siège sur l'avant-bras ou le bras et s'exhibe toujours avec fierté et gêne. Les corrélats biographiques sont rares. Sa valeur sémantique change selon que le serpent a la tête en haut ou en bas, la vengeance étant alors à effectuer ou effectuée.

Le chemin de la liberté cher aux adolescents sera figuré par un soleil sur l'horizon où fuit un chemin sinueux.

Les autres dessins sont moins fréquents, quoique communs :

- armes ;
- ancres de marine évoquant l'aventure ou un passé maritime ;
- rose des vents, symboles de liberté ;
- étoiles, soleils, aux symboliques moins évidentes ;
- saint des voyous inspiré de l'oeuvre de Leslie CHARTERIS.
- les animaux choisis surtout dans le domaine des fauves et des oiseaux de proie sont associés à l'idée d'agression, de violence, de cruauté. Le serpent y garde sa signification phallique, l'aigle signale le proxénète s'il tient une femme en ses serres, lions, tigres et dragons évoquent l'invincibilité, la soif de vengeance, le papillon désigne le voleur, etc...

- nous trouverons encore des éclairs, des dollars \$, des dates, des têtes de mort, des yeux, des roses (emblème des prisonniers).
- dés, as, 13, fer à cheval, aimant, khamsa appellent la chance ou portent bonheur.
- les dessins de femme, propres aux adultes, vont du portrait idéalisé au graffito porno ou scatologique : scène galante Belle Epoque, pin-up, coït, coït bestial, défécation ... La femme y est plutôt objet de vengeance, ridiculisée, sinon elle sera inaccessible (pin-up), objet mort d'un désir vide. Les femmes nues se dispersent sur tout le corps, alors que les scènes de coït et les inscriptions érotiques se cachent dans les zones découvertes intimement.
- La représentation du sexe féminin est rare, référant à la castration ; par contre, les pénis ne sont pas exceptionnels chez l'homme mais aussi chez la femme : on trouve dans le "dictionnaire de Sexologie" l'exemple d'une femme "vêtue" d'une extraordinaire gaine de pénis détachés s'imbriquant les uns dans les autres en une tapisserie remarquable. GAVIGNET cite chez les prostituées, la gravure sur la cuisse d'un pénis dirigé vers la vulve et agrémenté d'un "toujours dedans" explicite.

Ainsi la femme se "complète" de simulacres pénien ou phalliques, tandis que l'homme inscrit dans sa peau sa difficulté à appréhender l'autre sexe, à se situer par rapport à lui, et à accepter la différence des sexes. Prégénitalité, dévalorisation de l'image maternelle, angoisse de castration ... se lisent derrière ces exhibitions obscènes et vengeresses.

c) Les inscriptions :

Transcription directe, à même la peau, écriture sur soi, elles viennent proclamer et exprimer tel secteur du monde interne du sujet qui se voit alors matérialisé à la limite d'avec l'extérieur. Ce qui était à dire devient gravé, pérennisé, presque immortalisé ; l'échange verbal devient épitaphe. Ce caractère proclamatoire leur donnera la forme d'une maxime lapidaire.

Il est toujours tentant de les envisager sous un angle classificatoire et nous n'y échapperons pas complètement. Dédicatoire, crapuleux, d'identification, antisociaux, de révolte, de représaille, d'affiliation, professionnel, magique, conjuratoire, etc... les rubriques ne manquent pas et pourraient être développées à l'infini ; nous essayerons au contraire de les ramener à une dimension commune.

Les inscriptions peuvent valoir seules ou s'associer à un dessin dont elles renforceront le sens ; elles ne sont parfois qu'une simple légende dénotant le dessin, s'y combinant aussi pour former un rébus. Ecriture icônique et Ecriture-signes se rejoignent alors dans un même phrasé.

- les initiales forment un groupe important, 15 % environ ; elles veulent attester la fidélité et illustrent "in situ" le "je t'ai dans la peau" qui s'approprie l'autre. C'est le retour sur le corps du besoin universel qu'a l'homme de marquer d'initiales son passage, ses amours, son cheptel, son papier à lettres, son linge, voire ses esclaves. Mais ici il n'y a pas d'extension centrifuge de l'individu sur le monde, mais rapatriement centripète des investissements sur l'enveloppe du Moi. Elles s'inscrivent quelquefois dans la dynamique d'un deuil (avec un cœur et une croix, une tombe, un cercueil), gardant par dedans soi le souvenir matérialisé car écrit de l'Autre perdu.
- dates et indications biographiques voisinent avec les matricules militaires, les emblèmes constituant ce que DILIGENT appelle avec bonheur l'"agenda du tatoué".

- les prénoms égrènent à même la peau les successives fiancées, le nom de l'une recouvrant parfois celui de l'évincée, une rature pouvant aussi masquer un passé devenu gênant. Le "pour la vie" qui les accompagne est toujours démenti par la biographie. On a pu parler d'un "éphéméride" qui ne marquerait pas le sens de la chronologie.
- les dédicaces "à ma mère" sont légion, faisant rébus avec la pensée et situant bien à qui tout cela s'adresse.
- les inscriptions érotiques font maintenant "rétro" : "Robinet d'Amour", "Au plaisir des Dames", "qui s'y frotte s'y pique" ont le charme désuet des tapisseries rayées. Nos tatoués actuels leur préfèrent "faites l'amour pas la guerre".
- cependant, les textes les plus significatifs restent les formules lapidaires où s'exprime tout à la fois le mal de/à vivre du sujet et sa haine antisociale.

Parmi les inscriptions dédicatoires se détachent celles destinées :

= à la mère..... 15 %

= à une femme 13 % dans l'échantillon de BOURGEOIS;

auxquelles on peut rattacher les formules du genre : à mon amour, à ma femme, à celle que j'aime...

Le Père, par contre n'est jamais cité ; il fut nommé une fois au travers de 600 tatouages. L'enfant peut être ainsi nommé mais ce n'est pas fréquent, d'autant que l'âge moyen des échantillons élimine le plus souvent cette éventualité.

Ce peut être aussi soi-même que le sujet identifie dans sa peau par le biais de son prénom ou de celui d'une idole.

Ainsi les inscriptions dédiées à l'Autre représentent environ 50 % des écrits rencontrés.

L'autre moitié est alors dédiée aux sentiments du sujet, ou du moins à ceux qu'il se prête. Les thèmes, immuables en sont : la haine, la violence, la souffrance, l'oubli, l'abandon, la mort aussi.

- | | |
|----------------------------|---------------------------|
| - "tuer ou laisser vivre" | "j'ai souffert comme toi" |
| - "aimer, souffrir, haïr" | "à la vie à la mort" |
| - "ne te fie pas aux amis" | "marche ou crève" |
| - "à découper" | "la femme est une vipère" |

Cette apparente pluralité se regroupe dans une thématique plus générale d'abandon, laquelle nous propose ses corollaires comme : la haine, la violence, la vengeance ou la liberté. Leur coloration antisociale tant décrite, nous paraît liée directement à ce vécu abandonnique que corroborent d'ailleurs les éléments biographiques habituellement mis en évidence (dissociation familiale, carence de l'image paternelle, fratrie nombreuse, image maternelle idéalisée...).

Autre élément intéressant, ces professions de foi s'articulent généralement selon une dualité thématique :

- | | |
|----------------------------|------------------------------------|
| - "marche ou crève" | "enfer et damnation" |
| - "vaincu mais non dompté" | "ni dieu ni maître" |
| - "Mort ou Gloire" | "oublier, mais pardonner, jamais". |

Cette bipartition se structure sur un mode antithétique le plus souvent : "vie et mort", ou complémentaire parfois : "me venger et mourir", "ni dieu, ni maître". Une telle structure renvoie à celle des maximes, des proverbes, des slogans, aux systèmes binaires des langages archaïques. Plus profondément elle renvoie peut être à l'ambivalence des tatoués et des adolescents en particulier.

3) Classifications.

Elles sont nombreuses, on en compte presque une par auteur ; ces variations dépendent et de leur auteur et de l'époque qui les vit naître. En effet, les thèmes variant plus ou moins avec le temps, certaines classifications vont s'avérer dépassées ou sans objet. Certains thèmes ont même totalement disparus : sujets patriotiques, historiques, mythiques (personnages de roman comme ceux de Chéri Bibi), professionnels. De même les tatouages d'affiliation ou d'identification (matricule, emblèmes, armes...) sont en régression, bien que leur fonction reste implicite dans le tatouage actuel.

Classifications

LACASSAGNE

de beauté
dédicatoire
crapuleux
de révolte
obscène ou cynique
de représaille
figuratif

COUREAUD

professionnel
souvenir
affiliation
antimilitariste
souteneur
pédéraste

HERBER

professionnel
honnête
affiliation
décoratif
fantaisie

LE GOARANT DE TROMELIN

reconnaissance
insigne
érotique
souvenir
antisociaux
divers

LOCARD

ornementaux
signalétiques
judiciaire
représaille
possession

LOMYR-TERANSKAYA

érotico-sentimento-pornographique
combat-vengeance
circonstances de la vie
indifférents

FERGUSON-RAYPORT

d'identification
antisociaux
érotiques-sentimentaux
porte-bonheur
conjuratoire et religieux

Comme on peut le voir, les classifications se recoupent et se complètent, se sous-classent, empruntant leur spécificité à celle de leur auteur : militaire tel COUREAUD, criminologiste tel LOCARD... ou à la mode du moment : représailles, professionnel, insigne ...

De toute façon, ces classifications restent basées sur l'étude des thèmes tatoués ; centrées sur le signifiant elles structurent et alimentent la rencontre entre l'observateur et le tatouage, mais ne renseignent ni sur le signifié, ni sur le tatoué.

En anticipant, nous pourrions dire qu'elles organisent l'illusion et officialisent le LEURRE.

V - TATOUAGE ET CRIMINOLOGIE

"C'est un dur, un tatoué..."

1 - Du tatoué au délinquant

Rapporter le tatouage à la criminalité, identifier le tatoué au délinquant n'est pas chose nouvelle, l'opinion publique en a pris son parti et l'encre sous la peau renvoie à des connotations péjoratives. Le tatoué le sait bien qui, cherchant un emploi, "s'installant" socialement, regrette et cache ses stigmates honteux. Le tatouage c'est "la moto, le blouson de cuir noir et l'aigle sur le dos".

Avec LOMBROSO et son "Homme criminel" de 1877, on s'est attaché à justifier et confirmer que le tatouage constituait un "caractère anatomico-légal spécifique du criminel". Signe positif et différentiel puisque, pour LOMBROSO toujours, il éliminait la folie ; "signe de la prédestination d'un homme voué au crime par son organisation même" rappelle HERBER.

MARTIN soutient encore en 1900 une thèse voisine mais très vite l'idée d'une spécificité structurale est abandonnée. Cependant l'étroitesse des relations entre criminalité et tatouage ne sera jamais controversée et les travaux s'attacheront à les préciser. On parle alors de tatouage crapuleux, judiciaire, de représaille ou, actuellement, de tatouage antisocial.

BAER cité par HERBER en 1929, pense que "l'acte du tatouage ne permet pas de conclure à une catégorie spéciale d'hommes qui se distingueraient psychiquement ou corporellement des autres hommes". Il rattachera celui-ci à l'oisiveté, à l'initiation, renvoyant la responsabilité au tatoueur.

LOCARD en 1932, abondera dans le même sens, pour qui "le tatouage dépeindrait plus l'identité du tatoueur que celle du tatoué".

GUIOL, dans sa thèse en 1945 ira plus loin en affirmant que si le tatouage a peut-être à voir avec la folie, il ne présente aucun lien avec la criminalité.

Par la suite, tous les auteurs rappelleront et même chiffreront ce voisinage entre délinquance et tatouage, sans qu'il paraisse possible de systématiser cette corrélation.

Nous-mêmes avons pu constater la fréquence des antécédents délictuels chez les jeunes du C.S. ou les autres sujets rencontrés ; le premier tatouage étant souvent contemporain du délit ou de la répression du délit (prison, centre...).

MARTIN DE LASSALE indique une superposition avec la délinquance dans 72 % des cas.

GITTLESON et WALLEN en 1973, signalent des antécédents médico-légaux trois fois plus élevés chez les tatoués, par rapport à une population témoin.

Les autres travaux anglo-saxons confirment ces données, parmi lesquels celui de YAMAMOTO :

- arrestation + emprisonnement : 65 % chez les tatoués contre 35 % chez les témoins.
- arrestation pour ivresse : 58 % contre 31 %.
- Cour Martiale : 27 % contre 9 %.

DILIGENT et ses collaborateurs notent le même parallélisme : pas de rapport inéluctable avec la criminalité, mais le nombre des tatouages augmente avec les séjours en prison (ce surtout pour les dessins antisociaux). Le nombre des sujets ayant subi plus d'une condamnation passe de 26 % chez les porteurs d'un seul motif à 73 % chez les porteurs de plus de 10 dessins. Le tatouage traduirait ainsi beaucoup plus un passage carcéral qu'une prédisposition à la criminalité, ce qui semble effectivement plus proche de la réalité des faits.

Pour ce qui est du type des délits commis, on insiste sur le fait qu'il s'agit plutôt de petits délinquants, de criminels passifs ou encore de délinquants déficients (BACHET et MARCHAIS 1953), si l'on écarte bien sûr les exotiques bagnards.

Selon DILIGENT, les vols représentent la majorité des délits avec 45 % (voitures surtout), suivis des "coups et blessures" avec 22 %, les violences sexuelles sont assez rares 4 %, l'ivresse est souvent citée mais aussi, ce qui n'est pas sans intérêt, les agressions contre les homosexuels et les femmes. La délinquance militaire n'est pas rare non plus avec désertion, allant parfois de pair avec une thématique cutanée claironnante de patriotisme !

2 - Le tatouage carcéral

La prison lieu d'aliénation privilégié a de toujours vu fleurir les "bouzillages". Aliénation du corps privé de liberté, d'espace, de confort, de chaleur, de nourriture parfois ; ce corps qui a le droit d'être propre avec des sanitaires d'un autre âge, d'être nourri mais sans y prendre plaisir ; ce corps puni perd aussi son identité d'enveloppe en disparaissant sous un costume uniformisé : bleu de travail ou "droguet" triste.

C'est alors que le détenu se recrée un costume bien à lui, "inaliénable" (S. BUFFARD), à même sa peau qu'il protège et habille ; la peau reste cachée mais en même temps s'exhibe au fil de ses ornements.

Ayant fait peau neuve le détenu "passe" ainsi parmi les "affranchis", récupérant par là-même une nouvelle identité sociale ; on suit la mode tout en se différenciant, nouvel uniforme contre l'uniforme imposé, "conformisme de l'anticonformisme".

Se tatouer est une des rares fantaisies tolérées en prison, où jouer avec son image du corps ne peut se faire qu'au travers de ce marquage régressif en-deçà de l'enveloppe cutanée.

Imitation, intégration, protestation, hostilité contre les matons, provocation, recherche d'une "peau à soi", "se bouziller" résume tout cela et trois points ou un cœur viennent condenser sans les nommer les affects divers qui les motivent. Se tatouer en prison c'est fréquent, presque inéluctable et peu résistent aux per-

suations du dessinateur local qui convie à cette fête initiatique sado-masochiste ; car cette nouvelle chemise fait souffrir à s'endosser et encore plus à être ôtée ; finalement ce sera encore plus facile de rajouter quelques broderies que de "dépouiller le vieil homme".

Pour ce qui est du motif ainsi "ramené" de prison, la monotonie et la pauvreté thématique sont habituellement de règle ; l'heure est plus aux graffiti qu'aux tableaux polychromes des "joyeux", bagnards, disciplinaires ou marins ; quelques points ou traits ont remplacé les "évasions de bagnards", les "crucifiés de l'armée", les guillotines.... mais les fonctions restent identiques.

Toutefois tel tatouage, qui dans le champ clos et unisexué du monde carcéral proclamait existence et appartenance deviendra la trace infâmante d'un passé à cacher pour qui veut se "refaire" ; cicatrice intérieure et extérieure, elle pérennisera devant autrui ce qui n'était qu'un passage.

3 - Intérêt médico-légal

En marge de l'intérêt criminologique porté au tatouage nous pouvons signaler son importance, surtout passée, pour les légistes.

Le port d'un tatouage permettait autrefois et en tout cas avant la dactyloscopie, l'identification d'un sujet ou d'un cadavre. Ce fut d'ailleurs une des raisons pour lesquelles les marins anglais, les hommes de guerre, les grands voyageurs ou les enfants tyroliens partant à l'étranger se faisaient tatouer quelque signe distinctif. Ce même souci se retrouvait chez les nazis qui gravaient leur matricule dans la peau des déportés ou leur groupe sanguin dans celle des soldats d'élite de la Wehrmacht.

Il est enfin amusant de noter que la responsabilité du tatoueur peut-être engagée, mais qu'alors le tatouage devient sa propriété. C'est en tout cas ce que décida le tribunal à propos du tatouage réalisé pour un film (Paris Secret), qui condamna la Société Cinématographique à des dommages et intérêts et lui remit en propriété la pièce exécutée.

4 - Prévention

En ce domaine, rien n'est établi ; il semble important, mais surtout plus facile de favoriser le détatouage que de prévenir vraiment le tatouage proprement dit. Dans ce sens il n'est pas douteux qu'un effort d'information sur les techniques médico-chirurgicales, qui combattrait les nombreux fantasmes sur le détatouages et ses recettes artisanales, ait des résultats.

L'édiction de lois interdictrices condamnant le tatouage comme atteinte à l'intégrité corporelle, semble d'efficacité plus douteuse (Tunisie, projets anglais de 1969....). Ces lois civiles viennent doubler les interdits religieux, lesquels n'ont jamais vraiment limité sa pratique coutumière : cf. l'Afrique du Nord et l'interdit coranique par exemple.

L'aspect épidémique que l'on rencontre parfois dans les groupes, peut offrir certaines possibilités d'action si l'on en croit l'expérience de DILIGENT qui après introduction de discussions libres, de groupes de parole, d'ateliers d'expression graphique ou corporelle... réussit à stopper une telle épidémie dans un I.P.E.S.

VI - TATOUAGE EN/ET PSYCHIATRIE

1 - Le tatouage en milieu psychiatrique

Les rapports entre tatouage et maladie mentale ont fait eux aussi l'objet de nombreuses affirmations ; beaucoup d'études plus ou moins contradictoires y furent consacrées et les études psychiatriques actuelles sur le sujet illustrent que ce débat n'est pas clos.

C'est encore LOMBROSO qui inaugura en la matière en faisant du tatouage un signe distinctif spécifique entre le Fou et le Criminel. Sur les 800 aliénés de Pavie et Pesaro, il ne retrouvait que 4 tatoués, soit 0,5 %, pourcentage que plusieurs auteurs italiens de l'époque confirmèrent par leurs propres recherches. Une telle statistique imposait donc deux remarques :

- l'aliéné était peu tatoué
- on se tatouait peu à l'asile, institution close, unisexuée et répressive s'il en fut, pourtant.

Ceci pouvait surprendre mais s'avérait pratique, fournissant enfin une marque qui, à l'instar des marques du Diable, chères à l'Inquisition, permettait de trier, de séparer bon grain et ivraie. Entre criminel coupable et fou irresponsable s'objectivait une différence sensible, précieuse comme on aimerait pouvoir en disposer en psychiatrie légale ; les incertitudes d'un article 64 pouvaient s'effacer derrière ces traits pertinents, l'expertise psychiatrique judiciaire devenait aisée...

C'eût été malheureusement trop simple et toute les publications ultérieures vinrent démolir ces trop belles certitudes, renvoyant les tatoués dans un débat toujours ouvert.

Ainsi, MARANDON DE MONTYEL en 1893 dénombre 13 % de tatoués dans les asiles de Marseille.

DAGUILON et BONNEMAISON, en 1895 confirment ces pourcentages et tentent de relier la thématique tatouée avec la pathologie propre du sujet.

GUIOL déjà, en 1896 considère que les tatouages n'ont pas de lien avec la criminalité mais peut-être avec la folie ; de même il élimine l'atavisme.

Plus tard encore, cette relative fréquence du tatouage chez les "aliénés" se verra réaffirmée par des auteurs comme LE GOARANT DE TROMELIN en 1933 (14 % à Aix et Marseille), ou HERBER en 1950.

Les travaux contemporains ne s'écartent guère des études précédentes, avec une fréquence moyenne de 15 %.

YAMAMOTO, comparant tatoués et non-tatoués chez les malades hommes d'un "Vétérans Hospital" ne trouve pas de différence significative entre les deux échantillons : (16 % en psychiatrie, 15 % en médecine ou chirurgie). Ce chiffre est cependant de 40 % dans le pavillon des tuberculeux. Par contre, les troubles de la personnalité sont généralement plus importants chez les tatoués.

POLLACK en relève 5 % parmi des malades psychotiques en institution.

GITTLESON, FERGUSON-RAYPORT donnent 15 et 16 %.

BOURGEOIS en 1971, publie une étude portant sur trois échantillons psychiatriques :

- un service psychiatrique de CHU avec 9 % de tatoués ;
- un hôpital psychiatrique départemental avec 17 % de tatoués hommes et 1 % de femmes ;
- une clinique psychiatrique privée, où l'on ne retrouve qu'une seule tatouée (juive matriculée par les nazis).

L'hôpital psychiatrique paraît, au vu de ce travail, concentrer les porteurs de tatouages du milieu psychiatrique.

Lors de notre pratique personnelle, nous n'avions pas porté attention à cette relative fréquence des tatouages ; cependant, nous intéressant à ce problème nous avons pu repérer de nombreux dessins restés jusque-là inaperçus.

Ceux-ci ne sont guère montrés spontanément et sont de fait ignorés des médecins et du personnel soignant en général.

Il est vrai que le malade en psychiatrie voit son corps désinvesti par le regard médical au profit d'une écoute verbale et fantasmatique ; le corps reste vêtu et ne laisse paraître ses stigmates qu'à un oeil qui les cherche. Ils sont alors exhibés facilement, sans réticence, sinon sans gêne, surprenant souvent l'entourage par leur présence insoupçonnée.

Ainsi le malade psychiatrique lui aussi est tatoué, autant, sinon plus que la moyenne générale de la population, mais ses dessins sont presque toujours antérieurs à son hospitalisation et en tout cas étrangers à celle-ci. En effet, on se tatoue peu au sein des institutions psychiatriques, du moins actuellement. Est-ce de par la valorisation des autres moyens d'expression, par la sédation de l'angoisse ou par la restauration narcissique de l'hospitalisation, cela est difficile à dire ?

2 - Le tatouage dans la pathologie psychiatrique

Il s'avère intéressant de préciser quelque peu les rapports entre psychiatrie et tatouage et de voir en particulier l'articulation avec les diagnostics et la nosographie. Un autre aspect se prête lui-aussi à être considéré qui concerne les connexions thématiques entre le dessin et la symptomatologie ; aspect sur lequel des auteurs comme MARANDON DE MONTYEL insistaient déjà en 1893.

a) Nosographie

Un fait résume l'essentiel des études portant sur la répartition diagnostique des tatoués qui est la dominance évidente des structures psychopathiques à laquelle s'oppose le faible nombre des psychotiques tatoués. Cette constatation redonne d'ailleurs un certain sens aux conclusions de LOMBROSO.

10 % de psychotiques pour 70 % de déséquilibrés caractériels dans l'échantillon de BOURGEOIS.

50 % environ de personnalités psychopathiques du type Schneider, pour GITTELSON et pour FERGUSON RAYPORT.

Au MMPI, YAMAMOTO et collaborateurs dénotent un score particulièrement élevé à l'échelle des déviations psychopathiques et une tendance marquée aux "act out".

DILIGENT analyse ainsi ses 110 sujets :

- 45 frustrés et 12 débiles ;
- 19 éthyliques, 15 clochards, 10 psychopathes ;
- 8 dépressifs, 5 schizoïdes, 2 toxicomanes.

Mais il s'agit d'un échantillon non-homogène : Centre de sélection, centre hospitalier et cadavres...

Par ailleurs, la proximité de la psychopathie et de la délinquance rend compte aussi de leur importance respective chez les tatoués.

En regard, il faut convenir que le tatouage reste plutôt rare chez les psychotiques et là aussi les différentes études concordent. A propos des tatoués on entend parler d'immaturité affective, de débilité, de névrosés, de prégénitaux, de criminels... mais bien peu de psychotiques. Le tatouage protégerait-il contre la psychose évoque BOURGEOIS ? Nous aurons à le discuter par la suite ; il nous semble toutefois que la relation du psychotique à son corps, et aux limites de son moi soit en-deçà de l'investissement requis et exprimé par et dans le tatouage.

En quelque sorte, se tatouer pourrait avoir fonction protectrice contre l'émergence psychotique, mais deviendrait vite inopérante pour un Moi en voie de dissociation.

La plupart des tatoués qu'il nous fut donné de rencontrer en institution psychiatrique, s'ils n'étaient pas toujours des psychopathes, n'en étaient pas moins des personnalités "passant à l'acte" ; personnalités où l'agir représente le mode privilégié de fonctionnement, au détriment de la mentalisation et de l'élaboration. Ce dénominateur commun de l'agir permettant de regrouper des structures diverses : psychopathes, adolescents, caractériels, éthyliques, toxicomanes, etc...

Mais nous n'avons appréhendé que quelques rares psychotiques tatoués dont les dessins dataient d'avant la décompensation structurale.

Rappelons une nouvelle fois ici l'importance du facteur alcool, qui nous paraît lui-aussi tout à fait significatif dans son omniprésence.

b) Thèmes et pathologie

Retrouver une correspondance entre la thématique des dessins et celle de la symptomatologie des sujets n'est pas sans séduire, permettant d'imaginer une sorte de clé symbolique par laquelle se décrypteraient ces deux discours parallèles.

C'est donc MARANDON DE MONTYEL qui fut parmi les premiers à établir une certaine corrélation entre les tatouages emblématiques et les conceptions délirantes des sujets. BONNEMAISON et DAGUILON confirment ce dernier, estimant que 32 % des thèmes sont en rapport avec le délire.

LE GOARANT DE TROMELIN rattachera plutôt le thème tatoué à la personnalité du tatoueur.

Ainsi tel malade de DAGUILON se tatoue pour se mettre à l'abri des maléfices du Malin ; tel autre, délirant mystique, porte un tatouage représentant la Passion. Celui-ci, maniaque avec impulsions sexuelles, arbore une verge ailée volant vers une vulve qui le surplombe. Cet autre est inspiré par Dieu, veut réformer l'Art guerrier, porte sur son dos Romulus en casque, armé et prêt au combat et sur la poitrine un gonfanon représentant la Sainte Famille et une colombe.

Abordant les rapports entre vêtement et délire, H. FAURE cite un de ses patients de Bonneval, qui, avec un silex, une loupe ou une cigarette s'ornait de multiples hiéroglyphes cutanés semblables aux motifs stéréotypés des dessins dont il couvrait, avec l'ongle tout ce qu'il rencontrait (meubles, vêtements, murs...), constituant autant de variations d'un même signe original. Ces éléments géométriques en réseau, articulés le long d'une barre horizontale évoquaient un langage écrit qui pour l'auteur formait son nom.

Blaise CENDRARS rapporte le cas d'un meurtrier inscrivant son propre tatouage sur ses victimes : "DCVXVI" à hauteur de ceinture.

Un marin, délirant jaloux, ayant tenté d'assassiner sa femme et son amant se fera tatouer sur les seins une femme versant une fiole avec CRIME et en vis-à-vis un marin tenant un poignard avec CHATIMENT.

POLLACK étudiant lui aussi des sujets psychotiques n'a pu établir que quelques rares corrélations, peu significatives et conclut en excluant qu'un lien puisse être établi entre le sujet choisi et la symptomatologie psychiatrique développée plusieurs années après.

En dehors des thèmes choisis en fonction d'une situation particulière (passage carcéral, appartenance, perte d'objet, ...), nous n'avons pas retrouvé de tatouages en relation avec une particularité psychique, voire psychiatrique du sujet, sauf peut-être le dessin d'un "chilum" chez un jeune toxicomane fumeur de haschich et encore s'agissait-il plus là d'un défi, d'une provocation que de l'expression proprement dite d'une structure psychique.

En somme, il en est du tatouage comme du vêtement, traduisant une position sociale et psychologique générale et plus rarement une disposition mentale particulière ; de plus, ceci semble surtout concerner les psychotiques au même titre que l'expression délirante dans le vêtement, si bien décrite par H. FAURE.

Nous pouvons rappeler ici le cas curieux que publiaient DUPOUY et MINKOWSKI en 1924 dans l'Encéphale. Un jeune commerçant, après une lecture et une rencontre avec un tatoué, se couvrira de tatouages géométriques. Mais il se tatoue de façon impulsive, nous dirions même compulsive, ne pouvant résister à un tel désir, l'acte

étant suivi de bien-être puis de lassitude et de dépression, véritable équivalent orgasmique. L'onanisme dont il était coutumier augmenta avec son mariage puis fut remplacé par le tatouage. Il éprouvait parallèlement le besoin de se peindre le corps et de s'exhiber ainsi avant les relations sexuelles, cherchant à soumettre sa femme à ses scénarios. Il présente d'autre part, des traits de caractère nettement obsessionnels : avarice, égocentrisme ainsi qu'un Idéal du Moi élevé de travailleur avec hyperinvestissement professionnel. Ce cas, relié par MINKOWSKI aux perversions sexuelles, se rattache bien sûr au fétichisme, avec cependant cet aspect compulsif de la souillure du corps rappelant les masturbations compulsives d'ordre anal.

Si le tatoué n'est pas exempt de pathologie psychiatrique, le milieu psychiatrique n'est pas pour autant producteur de tatouages et ne se différencie pas à ce titre de la population générale.

Si la pathologie mentale inspire parfois les ornementations, il n'existe pas cependant de corrélation régulière entre les thèmes gravés et la symptomatologie présentée.

Se "bouziller" enfin, est un passage à l'acte sur son propre corps, auquel a recours le sujet quelque soit finalement sa pathologie ; il sera toutefois plus fréquent chez les patients utilisant habituellement les mécanismes de l'Agir pour défendre leur Moi en danger. Ainsi les tatouages seront plus nombreux chez les psychopathes, les déséquilibrés, les caractériels, que chez les psychotiques ou les névrotiques.

DEUXIEME PARTIE

SUR LE TATOUAGE

I - LE TATOUAGE ET L'ART

"Un tatouage sur son sein,
 O combien bleu, a brûlé mon cœur
 Avant que je ne l'eusse conquise".

On parle de tatouages artistiques, comme si certains l'étaient et d'autres pas ; et comme si ceux qui l'étaient devaient pour être reconnus tels, rajouter "artistiques" à leur appellation. Après tout, on dit bien : "nus artistiques" et l'on distingue entre Art, anatomie, érotisme et pornographie. Dire d'une oeuvre qu'elle est artistique, c'est déjà la renvoyer au rayon de seconde zone : peintres du dimanche quoi !

Et puis les autres, les "pas artistiques", ils iront rejoindre les graffiti des vespasiennes, les serments muraux, renvoyés à la rue, au pavé.

Mais ne voilà-t-il pas justement qu'après les Naifs, on exhibe les peintres-amateurs qui, chefs de gare ou employés de banque ont enfin droit au label de l'Art. Cet Art mystérieux, fortune aveugle glorifiera-t-il bientôt les tatouages ? Les graffiti eux-mêmes, photographiés, recensés, étudiés ont droit à la vitrine : BRASSAI, MAC LEAN et d'autres les ont célébrés.

Alors tout tatouage est-il "de l'Art" ? Glissant de l'artistique à l'Art gagnerait-il ses titres de noblesse ?

De fait, nombreux ouvrages ou revues ont consacré leurs pages à ce nouveau fragment de l'Art Populaire, ainsi : Photo, L'Art Vivant, Esquire, la Revue d'Esthétique etc..., auxquels nous pouvons ajouter le livre de Bruno CARLUCCI "Tatoués qui êtes-vous" - livre d'Art en soi - . Même BEAUBOURG s'ouvre aux oeuvres tatouées, la rue entre au Temple ...

Les tatouages voisinent avec l'Art Naif, l'architecture spontanée, l'Art Brut, l'icône, le blason, la palabre africaine ou encore l'Art des mongoliens ; mais ils s'apparentent aussi avec les blessures et les mutilations expressives de l'Art contemporain.

En d'autres lieux, on n'avait pas attendu si longtemps pour reconnaître au tatouage sa valeur esthétique intrinsèque ; en Afrique du Nord, en Océanie, en Afrique Noire il était parure, ornement, chef d'oeuvre, précédant ou doublant le vêtement dans cette fonction décorative. Les tatouages féminins, d'Afrique du Nord par exemple, répondent surtout à des fins esthétiques ; ils participent d'ailleurs étroitement à l'Art Populaire se déroulant en motifs semblables à ceux des tapis ou poteries berbères. Ils suivent les mêmes normes esthétiques, lignes ou points se combinant à l'infini en des formes abstraites, espaces visuels que l'on classera en ouvert ou fermé :

- "fermé", c'est celui des figures géométriques closes : carré, triangle, cercle, losange qui se nomment maison, fève, grain ou oeil.
- "ouvert", les lignes s'orientent en tous sens sans se refermer sur une figure géométrique déterminée.

Ces dessins ne sont pas sans évoquer la calligraphie phénicienne ou berbère, dont ils s'inspirent peut-être.

Les indigènes des Iles Marquises offraient au regard un véritable tableau vivant tout d'arabesques, de volutes, frises, quadrillages ... extraordinaire marquetterie cutanée.

Les femmes Caduvéo du Brésil, le corps et surtout le visage, disloqués et transcendés de dessins extravagants, symétriques et asymétriques - véritable remodelage ou même réécriture de l'espace corporel - fascinaient les hors la loi de la région, c'est du moins ce que rapporte LEVI STRAUSS.

Art érotique en tant qu'il réécrit, entre la peau et l'oeil un nouveau code érogène où se glissent l'illusion, l'étrangeté inquiétante, la fascination de la marque, de l'anormal.

Art pauvre aussi, la peau c'est la page blanche à portée de la main, la plus immédiate pour ceux qui ne connaissent ni la peinture, ni le dessin ; c'est la première paroi avant celle de la caverne ou de la pissotière.

Art des banlieues, il s'apparente au Palais Idéal du facteur CHEVAL et aux jardinets des corons du Nord. Art sauvage et on évoque l'Art Brut, les architectes de la récupération, les maisons en culs de bouteilles, les façades de coquillages, les jardins bestiaires où le ciment fige les rêves et les nostalgies d'un obscur anonyme. Car les facteurs CHEVAL, les Raymond ISIDORE sont légions qui, jour après jour, année après année remplissent, complètent, envahissent façade, cour, allée, d'espaces, d'objets ou d'animaux imaginaires. Moulins, châteaux, villes miniatures, personnages de conte ou de fable, archétypes du quotidien, reproductions de l'imaginerie publicitaire viennent ainsi peupler l'espace imaginaire où, derrière sa clôture se projette l'"habitant paysagiste".

SIVADON, dans son film sur l'espace individuel, illustre avec finesse les aménagements multiples de cette "bulle" où le Moi dépasse ses limites physiques.

Le tatoué aussi est un paysagiste, un peintre-paysan-du-dimanche, mais son espace à remplir est en deçà de l'enveloppe physique du Moi, sa projection créatrice ne s'avère pas expansive, mais rétractive. Tout se passe comme si ce dernier voulait clore ou cloturer son Moi et son imaginaire à même la peau. Pas dedans ni vraiment dehors, plus un fantasme mais pas encore une oeuvre séparée, le tatouage semble en équilibre sur le fil tendu en travers du processus créatif, hésitant entre le secret et l'exhibition.

Qu'il repense l'architecture de son pavillon standard (cf. le sort fait aux villas de LE CORBUSIER), qu'il alambique ses façades, ses plates-bandes, ses clotures en de baroques assemblages de pierres uniques, cailloux ou coquillages, qu'il se vêtisse d'habit de rêve comme les "Rois Perlés" londoniens ou qu'il illustre sa propre peau, l'Homme a toujours eu besoin de se travestir et de s'individualiser dans un rêve concrétisé, fut-il des plus conformiste.

Mais ces chromos nostalgiques, s'ils charment par leur naïveté où fascinent par leur familière étrangeté, n'en sont pas moins clos, définitifs, impérissables et inamovibles ; ils sont figés.

En cela, ils se démarquent du maquillage ou du masque qu'ils évoquent pourtant. Redoublant ce qu'il masque, l'ornant, le découpant le maquillage cache et met en valeur, mais aussi il attire et détourne le regard de l'autre piégé par le signe. Il permet le jeu, le cache-cache de la différence et de l'inattendu, il reste mobile, fugace, temporaire, le système demeure ouvert et le "site disponible". Le tatouage par contre quasi indélébile, fard permanent et définitif, procède de la fermeture ; encore que le maquillage, de par sa normalisation sociale et les lois de la Mode, n'ait souvent qu'une ouverture restreinte.

Le tatouage, bien sûr est une image, icône ou blason qui s'offre à être vu, décrit ou lu et que l'on peut traiter comme une oeuvre ; mais il est aussi une action, le "se bouziller" n'est pas à négliger.

Cette action rituelle nous entraîne vers un autre registre, celui de la blessure, de la mutilation, de la Mort. Ecriture cruelle, inscription sanglante, la marque tatouée a ses correspondances dans l'Art-Action. Les revues d'Art foisonnent de cette nouvelle dimension où le corps se voit outil et support de la création ; l'expression sera par et dans le corps conçu comme sujet et oeuvre. Les médias sont ici court-circuités et la chair devient pâte ou verbe, avec quoi s'exprimera "l'acteur-auteur" de ce "body art".

Ainsi, Denis OPPENHEIM expose son corps au soleil pendant plusieurs heures pour y inscrire le rectangle blanc du livre ouvert sur son ventre ; en 1970, il "échange" avec une planche, y laissant un ongle et lui ravissant une écharde, etc...

Vito ACCONCI se mord, encre ses morsures et en imprime ensuite les empreintes sur différentes surfaces.

Gina PANE, lors de ses "actions", se taillade flancs, épaules et avant-bras à la lame de rasoir ; ailleurs elle se fait saigner le coin des lèvres, etc...

A Vienne, SCHWARZKOGLER se déchaîne avec violence sur son corps qu'il blesse et mutile, visant, tel Oedipe, ses yeux et son sexe ; il en mourra à 29 ans.

Ces recherches contemporaines se répandent qui font du corps le matériau même de l'oeuvre qui le détruit ; elles rejoignent en cela la longue chaîne des mutilations rituelles et symboliques marquant l'histoire de l'Homme.

"J'ai voulu rire comme les autres ; mais cela, étrange imitation, était impossible. J'ai pris un canif dont la lame avait un tranchant acéré et je me suis fendu les chairs aux endroits où se réunissent les lèvres....".

MALDOROR.

Circoncision, excision clitoridienne, subincision pénienne, étirements vulvaires, infibulation, castration, longs cous birmans, lèvres à plateaux, pieds chinois.... autant de transformations agressives d'un corps jugé imparfait et inculte. Notre culture occidentale et actuelle n'y échappe d'ailleurs pas avec ses corsets, ses faux-cils, ses gaines, ses chirurgiens esthétiques ou ses anorexigènes, soumettant le corps de la femme aux exigences de la Mode et de la Culture.

Ces chairs coupées, estampillées, volontairement ou non, peuplent les oeuvres les plus anciennes : monstres de BOSCH, aveugles de BREUGHEL, Sainte Agathe aux seins tranchés, écorchés, décapités, torturés, VAN GOGH et son oreille coupée... toute l'iconographie chrétienne regorge de tels spectacles.

Dans KAFKA, la machine à écrire inscrit la sentence à même le corps du condamné qui la déchiffre avec ses plaies.

ESSENINE, se tailladant le poignet écrivait avec son sang son dernier poème.

Moins dramatiques mais participent au même courant, les divers happenings, actions ou gestes, les parures corporelles fantasmagoriques d'un James Lee BYARD, les travestis, les sculptures vivantes de BEUYS ou DUCHAMP, les anthropométries d'Yves KLEIN, lequel, usant du corps comme pinceau, retrouve l'empreinte préhistorique.

Se tatouer nous paraît s'inscrire dans cette perspective archaïque et contemporaine de dilacérer, blesser ou marquer le corps pour en faire un objet fini, en parachever la facture, le fait coïncider avec sa représentation symbolique devenue oeuvre d'Art. Véritable vivisection esthétique où le tatouage avec ses incisions et ses punctures fait bonne figure, même s'il n'est qu'un parent pauvre dans ce Panthéon de la mutilation. La technique du tatouage à la lame de rasoir qui associe scarification et encrage, illustre bien ce voisinage que nous retrouverons en ethnologie.

Cet Art Maudit de la blessure sera poussé à son but extrême dans les terrifiants films américains où les scénarios sado-masochistes se déroulent jusqu'à la mort effective à l'écran et sur le plateau.

D'un coeur furtif au grand tableau naïf, d'une pseudo-chaussette tatouée à l'homme illustré, les oeuvres de l'Art cutané sont multiples et diverses mais renvoient toutes à cette double articulation :

- Art de l'illusion, de la pauvreté, monde des "Imaginaires" obscurs et du conformisme de la répétition.
- Art de la blessure et de la mort par son incision sanglante, son inscription dans et contre le corps.

Art figé même si le tableau s'anime avec les mouvements du corps, illusoire et réel il redouble la réalité ("un coeur à la place du coeur" dit Jérémie Joe dans la chanson de GAINSBURG), ou le fantôme.

Art qui dérange et fascine, on le scrute ou l'occulte ; il est méconnu des autres qui vont parfois l'effacer magiquement - ainsi cette infirmière recouvrant de teinture d'iode un Christ dorsal qui l'avait scandalisé - .

Le tatouage, s'il est tout cela, ne se limitera pas cependant à sa seule fonction esthétique ; l'exemple en est donné par le tatouage tribal qui de décoratif peut devenir magique, thérapeutique, maléfique, talisman, remède, symbole, etc...

C'est ce que nous essaierons d'approcher dans le chapitre qui suit.

II - LE TATOUAGE EN/ET ANTHROPOLOGIE

"Il n'y a de beaux chevaux
qu'en Abda,
Et de fins tatouages qu'en Doukkala".

Nous n'avons évidemment aucune ambition exhaustive à ce propos, il n'existe d'ailleurs pas, à notre connaissance, d'ouvrage ethnologique recensant les tatouages dans le monde.

Nous en indiquerons quelques exemples, ainsi que leurs fonctions possibles dans les peuples sans écriture ; puis nous préciserons l'aspect totémique du tatouage et surtout son importance dans les cérémonies rituelles de l'initiation.

Nous resterons toutefois très limitatifs en ce chapitre qui appellerait de plus vastes développements.

A - DE QUELQUES TATOUAGES EN ETHNOLOGIE

Il y va de l'évidence que de rappeler l'universelle distribution du tatouage, il n'est guère de peuple ou de région où il manque.

Pratiqué depuis des temps immémoriaux, la colonisation et l'occidentalisation l'ont certes fait régresser, le tatouage rituel souvent se perd avec l'acculturation et le démantèlement des structures tribales. Il n'en reste pas moins fort répandu, l'assomption des nationalismes lui redonnant parfois (comme aux Samoa) une nouvelle raison d'être.

/OCEANIE/

C'est au langage polynésien que COOK a emprunté l'appellation du tatouage et c'est effectivement la Polynésie qui offrait, sur le corps de ses habitants, les plus belles et les plus vastes illustrations de cet Art.

Les indigènes des Iles Marquises ne laissaient pas un pouce de peau vierge sous une véritable tapisserie de dessins géométriques et d'entrelacs. Le tatouage féminin est généralement plus clairsemé que celui de l'homme, réduit à quelques points ou croix rappelant le costume traditionnel ; sa liaison aux rites pubertaires s'avère moins nette que pour le garçon.

Il est actuellement tabou dans certaines îles des Samoa.

Aux îles de Paques on confectionnait à base d'écorces ou de bois des modèles de tatouage sur de curieuses statuettes "décharnées".

Le tatouage polynésien, fabuleux, à la mesure de l'Art Océanien, représente sans doute le plus bel exemple du tatouage ornemental ; il ne se limite cependant pas à cette seule fonction décorative et si par le passé il servait de "charme" protecteur pour les guerriers et les chefs, il demeure aujourd'hui encore un signe de passage pubertaire.

/AMERIQUE/

Les Indiens d'Amérique du Nord ont préféré la peinture cutanée au tatouage proprement dit, et encore la réservaient-ils aux activités guerrières ou cérémonielles. Les Apaches pourtant se tatouaient, les Indiens Thomson du Canada aussi par quoi ils éloignaient la maladie et la mort. Par contre, l'usage des masques était fort répandu dans de nombreuses tribus de l'Amérique du Nord : société des "faux visages" chez les Iroquois par exemple. Sa fonction est religieuse quand il fait entrer son esprit gardien dans le sujet ou totémique lorsqu'à l'occasion du mariage, il vient signifier la fidélité et l'amour.

En Amérique Centrale, le tatouage n'est pas fréquent, à l'exception toutefois de la zone Amazonienne et des Guyanes. En Guyane française on utilise le "Roucou" pour colorer les motifs géométriques dont les Oyanas ornent leur corps ou leur visage. On retrouve un graphisme semblable chez les Oyampis de la Guyane du Sud.

En Amérique du Sud, sa coutume est assez peu répandue en dehors des régions amazoniennes. Au Brésil, le tatouage des femmes Caduvéo qui disloquent leur visage en une géométrie savante et asymétrique, a été longuement décrit par C. LEVI STRAUSS. Notons cependant que les statuettes Incas présentent des tatouages faciaux.

/AUSTRALIE et NOUVELLE-GUINÉE/

Terres d'élection des ethnologues en raison de leur richesse rituelle, elles ont centré leur activité cérémonielle et initiatique sur les pratiques mutilatrices. Circoncision, subincision ou excision consacrent le passage pubertaire, socialisent la différence des sexes, mais les scarifications ou les tatouages peuvent parfois les remplacer. Les tatouages restent rares cependant en regard des peintures provisoires qui elles, font partie de tous les rites.

/ASIE/

Bouddha portait lui-même trente deux marques physiques principales et quarantevingt signes secondaires ; parmi ces marques figurent en bonne place les dessins de la Roue de la Loi, sur la paume des mains et la plante des pieds.

En Asie, le tatouage a surtout une fonction magique, prophylactique ou thérapeutique ; il participe des divers rites : animistes, bouddhiques ou brahmaniques, c'est le cas en Indochine par exemple. Pour le rite brahmanique, il relève de la sorcellerie, visant à immuniser contre la maladie, le mauvais sort, les fauves ou les serpents.

Le tatouage thérapeutique était utilisé depuis longtemps en Chine où la valeur de la puncture n'était plus à démontrer. En Chine comme au Laos, on utilisera l'encre ou la suie et on circonscrira le foyer malade. Au Japon par contre, on préférera la brûlure locale avec un bambou.

Au Japon toujours, son rôle peut être discriminatoire ; les femmes Aïnous, de race blanche et à forte pilosité, se tatouent le pourtour de la bouche afin de bien se différencier des Japonaises, de race mongole et à faible pilosité.

Décoratif et classificatoire, il orne d'un point ou d'un signe bleuté le front des femmes indiennes.

La fouille des tombeaux Scytes mit à jour, à PAZYRYK, dans les steppes sibériennes, un cadavre royal dont la peau momifiée est largement ornée de tatouages d'animaux, réels ou mythiques (bêliers, poissons, cerfs, griffons ...). La technique alors employée, V siècles avant J.C., associait le piquetage à la suie.

/AFRIQUE NOIRE/

A Madagascar, les crocodiles tatoués sont censés préserver lors du passage des rivières, des attaques de ces derniers. Cette fonction magique et prophylactique se retrouvera souvent à propos des tatouages africains.

Grâce à son polymorphisme ethnique et culturel, l'Afrique Noire offre un riche éventail rituel, mythique et artistique. Dans cette palette, le tatouage est souvent à l'honneur, au même titre que les masques, les peintures, costumes, danses ou rites divers, en ayant conquis l'ensemble du continent.

Cette importance du décor cutané se retrouve jusque sur les figurines de la statuaire nègre, elles-mêmes ciselées de fins tatouages (Luba du Congo, Dahomey).

LENI RIEFENSTHAL nous faisait découvrir récemment à travers ses photos, les extraordinaires Nouba du Sud-Soudan qui jouent avec leur peau et leur image corporelle d'une façon fascinante. A l'occasion des danses et combats rituels marquant les choix érotiques, les corps sont épilés, teints en noir ou en ocre et enduits d'huile ; les hommes se maquillent longuement, plusieurs fois par jour. La gamme des peintures et maquillages faciaux est illimitée, jeux de couleur et de motifs remarquables d'imagination qui renvoient le Grand Magic Circus au cours préparatoire. Le tatouage proprement dit est plutôt réservé aux femmes et consiste en scarifications réalisées au couteau sur la peau, étirée à l'aide d'une épine par la tatoueuse spécialisée. Ils se répartissent sur le ventre et la zone lombaire, demandant plusieurs jours de souffrance et demeurent surtout décoratifs.

Les Peuls, nomades et endogames, sont tatoués et au Dahomey, les signes ésotériques qu'ils reproduisent sont les mêmes que ceux qui ornent les bijoux, les calabasses ou marquent les troupeaux.

En Haute-Volta, les cérémonies initiatiques utilisent tatouages et peintures cutanées ; lors des rites de fécondité, le ventre des femmes est ainsi scarifié aux rayons périombilicaux (tribus Lobi). Leur participation aux rites de passage est également importante chez les Mongo du Nord-Congo, les Kissi, Banda, Bakota du Gabon On se souvient enfin du visage largement tatoué du président tchadien TOMBALBAYE.

LE TATOUAGE MAGHREBIN :

Dans l'Egypte pharaonique, associé aux peintures corporelles, il semble avoir été mobilisé à des fins thérapeutiques ou prophylactiques. Le style et le symbolisme des Tamahous de la XIX^e dynastie égyptienne se retrouve dans les motifs du tatouage tunisien actuel. Les Coptes en sont restés de fidèles adeptes, mais c'est en Afrique du Nord proprement dite qu'on va surtout les rencontrer.

Au Maghreb, le tatouage peut se subdiviser en deux grands types :

- le tatouage traditionnel, qui concerne les femmes et s'origine aux rites initiatiques tribaux ; de magique et prophylactique, il est devenu parure.
- le tatouage d'importation occidentale, qu'HERBER appelle crapuleux et qui reprend les thèmes et motifs européens, échappe aux déterminants culturels nationaux et concerne plutôt les hommes.

Tous les travaux s'intéressant au tatouage maghrébin (HERBER, PROBST, FEVRIER, KHATIBI, BELHASSEN ...) s'accordent à repérer l'étroite corrélation de ces motifs avec ceux de l'artisanat traditionnel : poteries, tapis, foulards. FEVRIER en précisera les correspondances avec l'écriture "nsibidi" du Nigéria.

Le corps musulman est tatoué selon certaines règles :

- l'homme se tatoue les membres supérieurs et les mollets.
- la femme porte en outre des tatouages de la face (front, joue, menton), du bas-ventre ou entre les seins pour les bédouines.

Au Maroc, on tatoue surtout d'un seul côté, mais malgré ces variations locales, le style reste commun dans tout le Maghreb.

Le motif s'articule sur un certain nombre de figures de base géométriques : point, lignes droites, croix, étoiles, chevrons, cercles ... Ces motifs s'organisent selon :

- un idiolecte social, pour produire un système sémiotique local ;
- un idiolecte personnel, propre au tatoueur, son style en quelque sorte.

Ces tatouages tracés au bleu de blanchisseuse ou avec des poudres diverses, appartiennent aux pratiques initiatiques de la période pubertaire et sont choisis par la mère. Deux âges marquent ces pratiques : la puberté et le mariage où l'apparition des règles et le déchirement de l'hymen seront écrits à même le corps, introduits dans la culture.

Il n'existe pas de correspondance représentative entre le dessin tatoué et sa désignation ; celles-ci sont multiples cependant :

"t'allaha" = celle qui regarde en haut,

"wachma fugu" = tatouage sus-pubien,

etc...

Dans le cas particulier des prostituées, l'ordonnance géométrique traditionnelle se voit bousculée par des motifs floraux, végétaux ou des stéréotypes à l'oc-

cidentale : le corps de celles-ci donnant à lire l'histoire de la colonisation. "Joyeux" ou proxénètes ont complété l'ouvrage de la tatoueuse "tribale" de pensées, coeurs fléchés, bustes en corsage Louis XV, prénoms, etc...

Ses fonctions sont doubles : magiques et protectrices, esthétiques.

1 - La fonction magique et prophylactique du tatouage fait de celui-ci une sorte d'amulette, de talisman permanent ou de vaccination magico-mystique qui sera réalisé lors de l'Ansa, jour où les femmes ne peuvent être fécondées.

a) Contre le mauvais oeil nous aurons :

- la "khamisa", le 5 ou "main de Fatma", pentagramme symbolique depuis des millénaires qui se retrouve sous des graphèmes extrêmement variés.
- le "toe" ou troisième oeil aux signifiants nombreux.
- le tatouage sus-pubien contre la répudiation.
- le "siâla" sur le menton.
- le "sceau de Salomon" sur la main.

b) Contre la mortalité infantile :

- "ayyâcha" sur le menton, dans les familles éprouvées par la mortalité infantile.
- "um essibyân" pratiqué sur le talon gauche avec une aiguille à lincol.
- "tâb'a" qui sur le dos protège contre les forces du mal.

Ce système sémiologique est stable dans un sociolecte, il est recentré sur le motif cruciforme et constitue un moyen de communication permanent.

2 - Fonction esthétique : elle motive surtout les tatouages exécutés après le mariage qui présentent les motifs les plus riches et sont autant d'artifices érotiques de séduction. Ils modifient l'harmonie du visage, prenant le rôle d'un fard permanent, rectifient les traits, les imperfections, les effets de l'âge ou de la maladie, affinent mains, poignets ou chevilles. Périgénital, il est rare en dehors des prostituées.

Il est à noter enfin, que l'interdit coranique n'a pas fait régresser le tatouage ; on se tatoue parfois un verset du Coran. La transgression se montre en réalité fort bien tolérée par la Loi islamique, plus qu'ambivalente à ce propos.

B - FONCTIONS DES TATOUAGES TRADITIONNELS

Nous en avons déjà évoqué quelques unes dans le chapitre précédent.

1) Fonction esthétique :

Elle est toujours présente, même si le marquage répond initialement à d'autres buts. Depuis l'Art pariétal paléolithique, le goût du décor à même la peau a toujours hanté l'être humain ; peintures, scarifications, tatouages ont ainsi précédé le costume sans pour autant disparaître avec son usage.

Libres ou codés, individuels ou socialisés, ils sont l'expression la plus brute et primitive de l'imaginaire. Ceux des Marquises, du Maghreb ou d'Afrique Noire sont sans doute les plus représentatifs à cet égard ; polymorphe et exhubérant en Océanie, calligraphique en Afrique du Nord, il s'inscrit pour magnifier, séduire ou fasciner.

2) Fonction érotique :

"De Fatima, je me rappelle la bouche
qui lorsqu'elle est tatouée et voilée,
devient si douce".

La séduction esthétique introduit à l'Érotique où le signe tatoué participe à la parade sexuelle, comme le fard ou le parfum. Il devient artifice qui subvertit le corps dans le jeu du désir.

La jeune maghrébine post-pubère sera tatouée rituellement ce qui la désignera "ouverte" au désir de l'homme. Le tatouage du bas-ventre ou du pubis est l'expression la plus proximale de cette "grammaire" érotique, où le signe cutané apportera le trouble du fétiche.

3) Fonction sociale :

L'exécution d'un tatouage est rarement anodine, intégrée à la vie culturelle des peuples, elle fera partie de leurs pratiques coutumières. Initiation et rites de passage en seront les moments privilégiés où l'inscription viendra authentifier l'appartenance au groupe, l'accession au statut d'adulte, de femme ou de guerrier.

Les tatouages d'identification classent le sujet par rapport à son clan ; sa lignée parentale ou son totem ; il prend alors pouvoir de distinction et de classification. Il pourra aussi désigner en signalant au groupe un tel comme chef, sorcier, prêtre ... Par cette marque, l'individu se voit situé dans son contexte social et sexuel.

De même, le tatouage totémique qui réfère l'individu à son animal "totem", le classe dans un sous-groupe et lui attribue un champ sexuel qui maintiendra l'exogamie et la prohibition de l'inceste.

Le tatouage d'initiation marque l'accession à une nouvelle classe d'âge, confirme l'identité sexuelle de l'initié et son accession à la vie génitale.

4) Fonction magico-religieuse :

Le tatouage témoigne alors du mode de pensée animiste, prenant valeur propitiatoire, protectrice ou destructrice. C'est le talisman, le fétiche par lequel le sujet ou le groupe s'attirera la clémence des Dieux, des Ancêtres, de son totem.

Il appellera ainsi la fécondité ou la virilité (tatouage du bras droit du maghrébin), il confèrera la puissance (celle de l'animal totem par exemple), il établira à même le corps une défense efficace contre toute puissance maléfique, esprit ou mauvais sort. Il en est ainsi du "Toe" marocain contre le mauvais oeil ; le bleu et le vert veulent signifier le bonheur, le noir éloigner la mort, telle représentation animale protéger de celui-ci...

5) Fonction thérapeutique et prophylactique :

Le Coran pardonne le tatouage par ignorance, irresponsabilité, besoin ou nécessité imprévue ; ainsi la maladie, mais aussi la laideur séquellaire autoriseront au musulman le tatouage thérapeutique. Une femme algérienne, à qui le mari, strict islamique interdisait tout tatouage, put embellir ses poignets déformés par une fracture des deux os de l'avant-bras.

Cette pratique est fort ancienne, de telles incisions se prescrivaient en Egypte lors de la captivité des Hébreux ; on rapporte l'usage de caustiques ou du fer rouge aux mêmes fins dans PETRONE et ELESIIUS. On la retrouve en Allemagne et dans l'oeuvre de BEAUMARCHAIS par la suite.

Chez les Coptes on le réalise avec des aiguilles en nombre impair ; associé aux scarifications temporales il traite les migraines, mais on traitera aussi à l'aide des points, traits ou treillages les maladies de peau, les gastralgies...

Au Maghreb on utilise la poudre de canon pour tracer des raies parallèles sur le front et surtout encercler le mal ou encore le rayer d'une croix. Ces tatouages réalisés par le "tebib" peuvent s'adjoindre un rôle ornemental. HERBER notait que la section d'un signe hiéroglyphique mettait le mal hors d'état de nuire, alors que l'intersection de deux lignes traitait l'affection.

En Asie, les tatouages à l'encre à la suie ou au feu circonscrivent le foyer.

De fait l'action est presque toujours "loco-dolens".

LACASSAGNE notait que sa pratique ne nécessitait ni "baraka" spéciale, ni tatoueur spécialisé, que les affections traitées concernaient surtout des tumeurs et des douleurs (vu et ressenti donc), que les lieux d'application s'avéraient plutôt la tête et les mains. Selon lui, les dessins sont soit divers, soit symboliques (croix, verset coranique ...).

Le tatouage prophylactique combine la pratique magique et la fonction secondaire d'amulette.

En Afrique Noire, il est une prévention hygiénique.

On peut tatouer l'animal dangereux afin de l'éloigner (scorpion, serpent, crocodile), mais surtout on éloignera le mauvais oeil et le mauvais esprit.

Nous avons déjà cité le "toe", la "khamsa" et aussi l'"ayyâcha" qui, chez les Arabes joue le rôle d'une vaccination magique protégeant l'enfant contre la mort. De même, la couleur noire utilisée pour ces incisions a une valeur magique. Les tatouages juxta-orificiels des prostituées ont valeur prophylactiques contre les maladies vénériennes - du moins au Maroc - selon HERBER. Rappelons aussi que l'"um essibyan" nécessite l'aiguille de la Mort, celle qui a cousu le linceul, et que la tatoueuse soit multipare.

LACASSAGNE, toujours, avance quelques explications pour justifier l'efficacité de ces pratiques. La fonction révulsive par dermite est peu probable car évitée par les cataplasmes, ni l'hémorragie que l'on évite aussi. Reste la fonction magique et religieuse - leur pratique est souvent dévolue au sorcier - où la signification symbolique se perd au profit de l'acte lui-même. Il nous fait remarquer d'autre part, que les tatouages sont réalisés surtout là où la religion les interdit !

C - TATOUAGE ET TOTEMISME

L'existence d'un système totémique dans un groupe ethnique s'accompagne généralement de la représentation dans un tatouage du totem concerné, animal ou autre. Dans cette inscription, le sujet s'identifie à son totem et se désigne à l'autre comme "chauve-souris", "chouette", "émeu" ou "kangourou".

Le large éventail des phénomènes totémiques, son importance dans la vie primitive et ses réminiscences dans le monde moderne permettaient d'imaginer un schéma explicatif du tatouage qui en aurait découlé. Le totémisme méritait donc que nous nous y arrêtions quelque peu.

Totem provient de la langue "Ojibwa", tribu Algonkine de l'Amérique du Nord où le totémisme désigne une relation métaphorique entre chacuns des clans patriliénaires et patrilocaux et l'animal totémique.

Les systèmes totémiques sont fort variables selon les lieux et les ethnies, on peut cependant dégager leurs principales constantes :

- La tribu est divisée en clans portant chacun le nom de leur totem, lequel sera un animal comestible et inoffensif ou dangereux et redouté ; ce pourra être parfois une plante ou une force naturelle.
- Le totem est généralement l'ancêtre du groupe, l'esprit protecteur et bienfaiteur.
- Tous les membres d'un même totem sont soumis au tabou de tuer ou manger ou user de ce totem ; la violation du tabou entraîne chatiment et mort. Il est célébré rituellement lors des fêtes où on l'imitera.
- La transmission du totem est héréditaire, matrilineaire ou patrilinéaire selon les cas, le lien totémique primant sur le lien du sang.
- Le totémisme s'accompagne enfin de prohibitions sexuelles absolues interdisant toute relation sexuelle et union intra-totémique ; cette loi fondamentale fonde l'exogamie et renvoie à la prohibition de l'inceste.

Ce schéma connaît en fait de nombreuses exceptions, lesquelles ont rendu quasi-inconciliables les diverses tentatives pour le systématiser et l'explicitier. Celles-ci sont innombrables pourtant, des observations de MAC LENNAN, au XIXème, à LANG, FRAZER, PRITCHARD, ELKIN, RADCLIFFE BROWN, FREUD et LEVI STRAUSS. Les explications furent nominalistes avec SPENCER et LANG, sociologiques avec DURKHEIM et FRAZER, psychologiques avec FRAZER encore, puis FREUD, structuralistes enfin avec LEVI STRAUSS.

MAC LENNAN rapportait le totémisme à la coutume du tatouage ; pour DURKHEIM "le clan se donne d'abord instinctivement un emblème qui peut n'être qu'un dessin sommaire reconnu ensuite comme figuration, puis sacralisé par confusion du clan et de son totem". Il souligne de même la tendance instinctive à se peindre ou graver sur le corps des images rappelant leur communauté d'existence - ce qu'il appelle instinct graphique - qui lie étroitement tatouage et élection du totem.

Les thèses sociologiques de FRAZER rattachent le totémisme à un système coopératif magique permettant l'approvisionnement en denrées alimentaires - totémiques - des clans d'un totem différent.

FREUD, dans "Totem et Tabou", propose une nouvelle version par l'approche psychanalytique. Comparant les attitudes infantiles à l'égard des animaux avec celles des primitifs, il relève deux ressemblances : l'identification complète avec l'animal totémique et l'ambivalence à son égard. Il fait ainsi du totem le représentant du père. Dans cette perspective le tabou totémique (meurtre du totem, relations sexuelles intraclaniques) renvoie à Oedipe, au meurtre du père et à l'inceste ; le système totémique serait issu du complexe d'Oedipe.

Au sacrifice totémique et au repas cérémonial succèdent les pleurs du deuil puis la fête ; on y retrouve l'ambivalence à l'égard du père, l'identification dans l'absorption. De l'ambivalence est né le repentir et le sentiment de culpabilité par lequel s'est engendré le double tabou totémique confondu ainsi avec les désirs interdits de l'Oedipe.

Le tatouage totémique, comme d'ailleurs les diverses pratiques rituelles initiatiques, deviendra le sceau de l'Oedipe, la marque sociale de la soumission à la Loi du père ; il signera l'assomption du nom du père, l'intériorisation de sa Loi et l'acquisition d'une identité.

LEVI STRAUSS en 1962, dans son livre "Le totémisme aujourd'hui", reprendra toutes les hypothèses et observations sur le sujet et, devant leur hétérogénéité irréductible à un système cohérent, ramènera le totémisme à une "disposition contingente d'éléments non spécifiques". Le totémisme en tant que système universel n'existerait pas.

Pour lui, il correspond à un essai de classification dont la logique se fonde sur les oppositions binaires et les corrélations dans le système végétal ou animal.

Le totémisme devient un système formel, "seules les formes sont communes, pas les coutumes". Cette logique coïncide avec les premières manifestations du symbolisme ; nous retrouvons le fameux passage nature/culture.

Dans "je suis tatoué" c'est "tatoué" qui devient le symbole totémique.

Dans ce bref détour retenons, pour ce qui nous concerne, la subordination de l'inscription totémique à la problématique oedipienne (intériorisation de la Loi et identification), et l'accès au symbolique qu'elle concrétise.

D - TATOUAGES ET RITES INITIATIQUES

Deux faits majeurs nous invitent à y voir de plus près à ce propos :

- = l'initiation péripubertaire apparaît partout comme le moment privilégié des tatouages traditionnels.
- = le tatouage actuel que nous étudions se recentre sur l'adolescence où nous retrouvons nombre de phénomènes initiatiques.

Au-delà des différences "l'initiation est toujours destinée à réaliser psychologiquement un passage d'un état, réputé inférieur, de l'être à un état supérieur" (S. HUTIN).

Dans l'Antiquité, la cérémonie suivait un ordre déterminé :

- = rites de purification ;
- = épreuves initiatiques avec souvent l'inscription par tatouage de signes mystiques, preuves de la consécration et de l'appartenance au Dieu célébré ;
- = représentation théâtrale d'un mythe et enseignement d'un secret.

En ethnologie, les rites initiatiques accompagnent des passages divers (enfant-adulte, guerrier-chef, profane-sorcier), les plus importants restant ceux de la puberté.

a) Initiations tribales :

Rite de passage de l'enfance à l'état adulte qui s'intègre dans un champ rituel continu, de la naissance à la mort. Il n'est pas universel pour les deux sexes et les différences inter-ethniques sont nombreuses.

Rites de séparation :

L'enfant est séparé du groupe des femmes auquel on l'arrache parfois violemment. Les femmes pleurent alors cette mort symbolique : un monstre est censé l'avoir avalé qui le dégorgera ensuite. On purifie le futur initié qui change de nom pour finalement renaître ; cette renaissance peut être mimée comme chez les Kikuyu africains ou aux Indes. Au Libéria, les scarifications sont les marques du "Poro" (Dieu crocodile), qui simulent les traces des dents de ce dernier, devant laisser croire à une mort suivie de renaissance.

Nous pouvons ainsi considérer que certaines de ces mutilations rituelles représentent les marques "apparentes" de cet arrachement au monde des femmes et de l'entrée dans celui des hommes.

Rites de marge :

Ils se constituent de brimades où les initiés sont fouettés, livrés aux guêpes, aux fourmis... Ces sévices qui évoquent nos systèmes de "bizuthage" ou de "bleus", seraient une école de souffrance et une méthode de dressage et de soumission. Il s'y associe la resocialisation de l'enfant au sein de "l'école de brousse" où se transmet la connaissance, se forge l'éducation morale, dans un climat de fraternité homosexuelle.

C'est là que les secrets des hommes seront dévoilés : tel Esprit effrayant les femmes n'est qu'un masque, la voix des ancêtres n'est qu'un tube de bois que

l'on fait tourner, la non-défécation des hommes n'est qu'un leurre ... L'ésotérisme de la religion est ainsi enseigné.

Cette période reste de licence, l'enfant est entre deux lois, entre deux normes et se voit autorisé au vol, au coût libre, ...

Rites d'agrégation :

Rituels de sortie, ils réapprennent ce que l'initié est censé avoir oublié : marcher, parler, rire... Ce retour, avec un statut supérieur, sera fêté par des danses, des processions ...

Les initiations féminines sont plus rares, contemporaines de la première menstruation qui marque déjà le changement de statut. Isolée, la fille sera soumise à divers interdits alimentaires et aux mutilations rituelles : incisions, tatouages, peintures à l'ocre rouge, perforation des lèvres ... mais aussi défloration au doigt par un ancien (Aruntas d'Australie), incision de l'hymen, excision clitoridienne, des nymphes ou encore leur étirement (comme en Afrique).

Parallèlement, elle recevra une éducation par la mère et les femmes du clan.

L'initiation procédera du même symbolisme de la renaissance avec cette différence que les garçons naissent pour la vie civique et les filles pour la vie familiale seulement.

b) Initiations religieuses :

Le schéma est le même qui marquera l'entrée dans le domaine sacré. Lors des cérémonies, usage pourra être fait des hallucinogènes ou d'autres artifices permettant le contact avec les ancêtres et l'incorporation d'un Dieu.

c) Initiations magiques :

Elles marquent socialement le passage à une personnalité "aberrante", déviante. Acquérir ces nouveaux pouvoirs surnaturels impose la transgression : réaliser l'inceste, tuer un des parents, jeuner, errer ... L'ancienne personnalité est détruite dans une crise violente et l'apprentissage par les anciens sorciers devient possible.

d) La chirurgie rituelle :

Le tatouage n'est qu'une des "blessures symboliques" que la chirurgie rituelle impose aux nouveaux initiés.

La castration, autrefois coutumière en Egypte, Antilles, Pérou, était le pivot des rites dédiés aux divinités maternelles ; ainsi le culte de Cybèle, où le sujet châtré jetait son pénis aux femmes, avant de se vêtir en femme lui-aussi.

La circoncision, substitut symbolique de la castration est elle largement pratiquée. Expression de l'hostilité paternelle vis-à-vis du fils, certains mythes l'attribuent cependant aux femmes - chez les Kikuyu notamment - . Il est parfois fait don du prépuce aux femmes (Aruntas), celui-ci pouvant aussi être mangé par la mère. A l'inverse, le clitoris excisé des jeunes filles peut, avec les nymphes, être mangé par le garçon lors des cérémonies de circoncision (Poro du Libéria). D'autres mythes, selon BETTELHEIM, rattachent la circoncision à la menstruation ;

les femmes Arunta se peignent à l'ocre rouge, symbole de la menstruation, lors des cérémonies de circoncision par lesquelles le garçon saigne aussi.

La subincision, propre à l'Australie, qui donne au pénis l'apparence d'une vulve, purifie comme les règles sont censées le faire et donne à l'homme une compensation au rôle procréateur des femmes.

e) Interprétation des rites :

L'interprétation psychanalytique est sans doute celle qui a le mieux éclairé les phénomènes initiatiques ; elle n'est cependant pas univoque et derrière les divergences conceptuelles beaucoup d'éléments restent inexpliqués.

On considère classiquement que les sévices expriment l'hostilité père/fils et réalisent une castration symbolique et une punition du désir incestueux ; la castration étant la punition jadis infligée à ses fils par le père primitif. Le caractère dramatique de la scène entraînera un détachement libidinal de la mère, laquelle libido, pourra se détourner vers les autres hommes du groupe sous la forme d'homosexualité déssexualisée ou vers les autres femmes par l'accession au mariage devenu possible.

Ainsi comme le formule T. REIK, le cérémonial initiatique correspond à une mise en scène de la liquidation du complexe d'Oedipe.

Le rituel est d'autre part compensatoire, en ce sens que si une chose est retirée (nouveaux tabous par exemple), autre chose sera donné : la révélation de la scène primitive, jusqu'alors interdite aux yeux de l'enfant, sous la forme du "churinga" totémique.

Enfin et surtout l'initiation aura pour finalité la formation du Surmoi ; à ce propos, G. ROHEIM souligne que le Surmoi occidental, en l'absence d'initiation, se forme par l'intériorisation, alors que chez le primitif il sera extérieur au MOI et collectif.

Le sacrifice douloureux de la chirurgie rituelle se trouve être le prix à payer pour accéder aux prérogatives du monde adulte. FENICHEL le résume parfaitement : "les rites d'initiation promettent des privilèges et des protections sous condition d'obéissance et renforcent cette condition par la castration symbolique".

DEVEREUX s'éloigne un peu de cette interprétation en notant que le désir de masculinité du garçon s'accompagne de jalousie envers les filles qui peuvent procréer. A ce désir de féminité répond l'envie de pénis du côté de la petite fille. La circoncision ne serait pas seulement une castration symbolique mais surtout le désir d'être blessé comme la femme dans ses organes génitaux ; le sang versé équivalant les menstruations qui rendent la maternité possible et font la puissance des femmes.

BETTELHEIM va dans le même sens ; pour lui les rites sont une tentative de l'adolescent pour maîtriser son envie de l'autre sexe, s'adapter au rôle social de son sexe propre et renoncer aux plaisirs prégénitaux. Il fera des rites de fertilité l'élément prééminent, le cadre général de tous les rites, donnant au culte des déesses maternelles l'antériorité historique.

La subincision devient un essai d'acquérir l'appareil identique au sexe féminin et les mêmes fonctions sexuelles que les femmes.

L'excision exprimerait alors l'ambivalence de l'homme vis-à-vis des fonctions sexuelles féminines et serait une réaction à la circoncision vécue comme imposée par les femmes.

Dans ce contexte, le tatouage apparaît comme une féminisation du corps, décoré et paré.

Rappelons aussi que pour LEROI GOURHAN, la blessure est féminine qui dans l'Art paléolithique s'inscrit dans une série :

- femme/bison/blessure
- homme/cheval/sagaie

La mutilation a encore comme conséquence un ré-investissement libidinal de l'organe mutilé qui se retrouve dans la fierté exhibitrice du pénis circoncis.

A. GREEN, à propos de l'initiation résume ses fonctions :

- séparation d'avec la mère ;
- prohibition de l'inceste renforcée ;
- soumission des jeunes mâles aux anciens ;
- renforcement du lien homosexuel au père permettant l'identification et la formation du Surmoi.

Il note aussi que le rituel, comme l'inconscient se base sur la duplicité : représentation du coït et interdiction d'assister à la scène primitive ; mort symbolique et renaissance, etc... l'Ancêtre (ou totem) renaît dans l'enfant initié.

Du côté des sociologues et ethnologues, en dehors des implications totémiques, on insiste surtout sur la fonction enseignante ésotérique, la réinscription dans l'ordre sacré, l'apprentissage à la lecture des signes.

Le tatouage, comme toutes les autres pratiques initiatiques, introduit dans le symbolique : il faut remanier, couper, raccourcir, enlever pour finir, parachever la Nature (circoncision, ongles, cheveux, etc...). Au prix de cette réduction s'ouvre l'ordre du symbolique.

Nous concluerons avec F. POUILLON, qui, en tant qu'ethnologue voit dans l'initiation le passage nature/culture cher à C. LEVI STRAUSS : "C'est inscrire réellement sur le corps la marque purement symbolique d'un rapport culturel d'opposition et de complémentarité étant donné que la finalité de l'inscription est symbolique, que la marque est réelle et que le rapport culturel est la transcription d'une disparité naturelle dont on ne sait au départ si elle est insignifiante ou capitale".

Terminons avec cette remarque de BETTELHEIM qui constate la régression des rites initiatiques avec le développement de la société patriarcale et attend du déclin de la rigueur de celui-ci, un nouveau développement des rituels. Ce qui se transpose aisément à la recrudescence actuelle du tatouage, pour lequel nous évoquons l'importance de la carence paternelle.

III - DU CODE AU SENS

Réaction immédiate au vu d'un tatouage, le "qu'est-ce que ça signifie ?" inaugure souvent le colloque entre un tatoué et son observateur. Nous n'y avons pas échappé ; confronté à ces signes énigmatiques nous voulons en connaître le code et faire partie de ceux qui savent (ou que nous imaginons savoir). Déchiffrer cet idiolecte, ce langage secret et tout "paraîtra clair".

Mais à ne questionner ainsi que le code, ne répondirent que des stéréotypes et le problème du sens s'en trouvait à nouveau posé. Considérant le tatouage comme un signe nous n'en appréhendions que le signifiant ; le répertoire que nous pouvions en dresser frappait par sa pauvreté et sa rhétorique limitée.

L'extrême pauvreté des connotations traduisait de même le hiatus entre la chaîne des signifiants et celle des signifiés.

L'idée que le système du tatouage puisse fonctionner comme un langage était séduisante mais ces remarques préliminaires incitaient à préciser le statut, sémio-logique plutôt que linguistique, de cet argot graphique.

Son cousinage avec le milieu et son codage réservé aux initiés ont fait que l'on a souvent comparé le tatouage à l'argot (GRAVEN a publié un ouvrage à ce sujet) dont il aurait pu être la version iconographique.

1 - Un code (cf. iconographie)

Son existence est évidente à propos des tatouages dits "antisociaux" où l'agencement de points ou de traits offre de multiples combinaisons signifiantes, constituant une combinatoire syntagmatique. Le nombre, la disposition, la situation seront autant de traits autour desquels s'articulera cette lecture.

Nous retrouverons ce codage pour beaucoup de dessins, mais il perdra cependant de sa relative richesse combinatoire, les unités syntagmatiques disparaissant, les alternatives paradigmatiques se raréfiant (poignards, certains animaux). Il ira jusqu'à disparaître dans les dessins les plus personnalisés, dans les motifs décoratifs et artistiques.

Nous notons donc cette hétérogénéité des tatouages au regard du codage : précis et pertinent dans l'"écriture en points", vague, variable ou absent pour les autres figures. Ainsi les points, les croix, les coeurs, les calvaires, les poignards, les as, etc... ont une définition relativement univoque. Plusieurs figures pourront toutefois référer à un même signifié : par exemple :

... ou  ou  etc...

Par contre, tel graffito érotique, tel portrait ou telle fresque échapperont à toute systématisation, le signifiant se confondant alors avec le référent.

2 - Un langage

a) Nous savons que SAUSSURE définit le langage comme l'ensemble de faits de langue et de faits de parole. Nous utiliserons ces termes de langue et de Parole dans leur sens élargi de code et de message applicable donc à tout système sémiologique, verbal ou non.

La langue est la partie sociale du langage, extérieur à l'individu, dépôt des images accoustiques dont l'écriture donne la forme tangible. Pour ce qui est du tatouage, la Langue sera constituée par exemple, par le catalogue iconographique des signes tatoués.

Le tatouage contient donc cette fameuse dichotomie Langue/Parole, où la Parole, élément individuel du langage, opérera sélection et actualisation afin d'émettre un message personnel. La Parole du tatoué sera donc sa façon d'utiliser le Code de la Langue pour en faire son tatouage "propre".

Nous pouvons ainsi déjà remarquer que le système de communication des tatouages n'est qu'une Langue pauvre ; elle ne comporte en effet qu'un nombre restreint de signes et la Parole en sera d'autant réduite.

Le lieu du tatouage, (quand il n'est pas un fait de Langue), l'agencement, les variations graphiques, les couleurs, les rajouts, les omissions ou les appauvrissements constitueront des faits de Parole.

b) Pour de nombreux linguistes, la double-articulation représente un élément caractéristique de la Langue. Le langage verbal s'articule ainsi en "monèmes" - signes minimum du langage - qui s'articulent à leur tour en unités phoniques distinctives les "phonèmes" - d'après MARTINET.

Le principe de la double-articulation ne se retrouvera que partiellement pour les tatouages. Ce sont là encore les figures à base de points ou de traits qui la respecteront le mieux, points et traits devenant, à l'instar du morse, les "phonèmes" qui se regrouperont en divers "monèmes" (3 points, 5 points, croix multiples...). Au regard de ce principe, le système du tatouage échappe donc au label complet de la Langue.

c) La notion de trait pertinent peut s'appliquer au tatouage ; pour le dessin du "poignard de la vengeance" la position de la tête du serpent modifie le sens de l'énoncé :

- tête en haut : la vengeance est à effectuer ;
- tête en bas : la vengeance est réalisée.

La distinction entre les deux monèmes sera faite par leur différence et non par leurs qualités intrinsèques.

La localisation d'un point isolé ou d'un pointillé sera pertinente, de même que l'agencement des points et traits dans une croix.

Les caractères graphologiques significatifs seront reconnus par le récepteur (initié si besoin) au-delà des variantes graphiques, comme dans le langage parlé le "R" sera perçu comme tel, malgré ses prononciations régionales diverses. Ainsi le "chemin de la liberté" sera identifié devant une croix scellée cachant un soleil, un chemin menant au calvaire !! ou un chemin s'ouvrant sur le soleil.

d) JACKOBSON a proposé pour caractériser un langage qu'il réponde à un certain nombre de fonctions :

- fonction expressive centrée sur l'émetteur ;
- fonction conative, centrée sur le récepteur ;
- fonction phatique, centrée sur le canal ;
- fonction métalinguistique, centrée sur le code ;
- fonction poétique ;
- fonction référentielle ou symbolisation.

C'est l'existence ou non d'une fonction référentielle : nommer un être absent, qui classe, un système de communication donné, en langage ou non-langage. En ce sens le tatouage, qui par certains de ses motifs, informe sur un élément absent, un Référent externe, participe donc de langages non-verbaux ; c'est le cas pour les signes du type : point du "mac", point du "pédé", anneau du divorcé, condamné à temps, amoureux déçu, voleur ou proxénète ...

Parmi les autres fonctions, fonction expressive et poétique sont prééminentes.

C'est d'ailleurs cette fonction représentative qui pose problème, obturant le sens derrière l'écran commode de la signification ; c'est l'écueil de toute relation symbolique, relation de substitution par laquelle se véhiculent nombres d'éléments inconscients. Un autre écueil est sa transformation en fonction désignante où le "désigné" se confond avec le "Référent" alors présent. Un exemple pourrait en être donné par le pointillé cervical invitant à "couper ici" ou le poignard gravé directement sur le coeur.

3 - "Le système du tatouage"

Nous faisons référence à BARTHES et à son "Système de la Mode", dans lequel il analyse minutieusement le langage de la Mode dont il montre l'organisation sémiologique complexe. BARTHES, in "Eléments de Sémiologie" cite F. SAUSSURE : "La Langue est un système de signes exprimant des idées et par là comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourd-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires ... elle est simplement le plus important de ces systèmes".

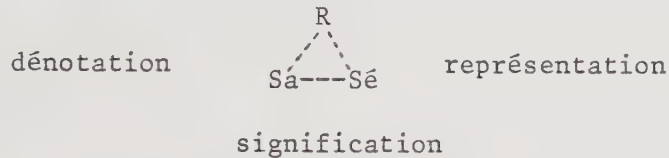
La "sémiologie a pour objet tout système de signes ... qui constituent, sinon des langages, du moins des systèmes de signification" poursuit BARTHES.

Le tatouage, pour autant qu'on le considère comme un échange de signes, relève donc de la sémiologie - au sens de BARTHES - . Ce serait l'objet d'une étude intéressante, mais nous ne pouvons l'envisager dans ce travail.

La notion de "signe" fut introduite par F. de SAUSSURE qui le définit comme la combinaison du concept et de l'image acoustique (ou graphique).

- l'image étant le signifiant
- le concept, le signifié
- la signification étant alors le rapport $\frac{Sa}{Sé}$

et la réalité représentée, le Référent, qui s'écrit :



Ainsi dans l'exemple du "papillon", celui-ci est le Référent, son image est le signifiant et "je suis un voleur" devient le signifié. A noter ici, que "Référent" et "Signifiant" sont analogues et donc motivés, comme c'est le cas dans la plupart des "images".

Dans l'exemple du point sur la pommette, le Référent est le proxénète, le Signifiant la trace du point et le Signifié "je suis un proxénète" ; le codage du signe n'est finalement ici qu'une transcription à partir de la Langue écrite ou parlée.

Voici là encore une particularité du tatouage, d'être une sorte de "double" du langage verbal : la "cicatrice idéographique" de LACASSAGNE.

Dans le cas des points il existe une certaine motivation entre le nombre de points et le nombre de monèmes de l'énoncé dénoté (par exemple : Mort aux vaches).

Pour "condamné à temps" par contre, que représentent une croix et 2 points . + . , la signification est immotivée et donc proprement linguistique.

Un autre facteur intéressant pour notre propos sera la connotation que nous pouvons définir comme l'indexation affective des éléments signifiés. La connotation traitera un premier système de signification comme un nouveau signifiant.

Soit : $\frac{Sa}{Sé}$
 $\frac{Sa}{Sé}$

Ainsi le signe "chemin de la liberté" sera-t-il connoté différemment par tel ou tel tatoué, qui lui attribuera - ou non - un Sens particulier. Nous opposons ici "signification" et "sens" qui en est la valeur particulière, hic et nunc, pour le locuteur.

C'est justement au plan de la connotation et au niveau du sens que les tatoués, que nous avons rencontrés, restaient muets. Au-delà de ce qui est apparemment communiqué, qu'est-il signifié ?

Cette hétérogénéité du tatouage en tant que signe nous amène à préciser quelque peu son statut à ce propos.

Nous pourrions ainsi répartir les différents types de motifs en trois catégories, celles-ci restant dans un champ sémantique impliquant donc un signifié et une relation objectale (fut-elle narcissique).

Avec J. COSNIER nous pourrions distinguer les :

- motifs iconiques :

La relation est motivée et il existe une similitude, une analogie entre le Signifiant et le Référent. C'est le cas des représentations d'animaux, des tatouages totémiques, des scènes érotiques.

- motifs symboliques :

Le dessin devient une représentation symbolique ou allégorique liée à la connotation sociale qui la fonde. L'aigle tenant une femme en ses serres, symbolisant le souteneur, illustre assez bien cette rubrique ; idem pour le poignard, le coeur, le serpent ...

- motifs signes :

La relation Signifiant-Référent est tout à fait arbitraire et immotivée. Le meilleur exemple en est le point ou le trait et leur situation. Il faut en effet souligner que pour le tatouage le signe est à la fois graphique et proxémique et donc en quelque sorte pluridimensionnel.

Une autre originalité du tatouage est la fréquente redondance d'un dessin et sa légende, le texte clamant en toutes lettres ce que l'image suggère parfois déjà lourdement. Tout se passe comme s'il fallait encore renforcer l'évidence. Les inscriptions constituent d'ailleurs sur le plan linguistique une simple "écriture" à laquelle s'appliquent toutes les propriétés du langage écrit.

4 - Conclusion :

Dans la rencontre avec le tatoué la dénotation ne pose généralement pas de problème et une signification nous est toujours donnée, qui se limite à une sorte de décodage automatique. Par contre, et nous l'avons déjà souligné, la connotation sera d'une pauvreté remarquable.

M.B. DILIGENT, s'interrogeant sur le contenu latent des tatouages, insiste aussi sur ce "hiatus entre Signifiant et Signifié" ; devant cette pauvreté du Signifiant et du contenu manifeste cet auteur oppose le tatouage - usant de symboles - au langage proprement dit.

Nous ne partageons pas entièrement ce point de vue, car si au vu de nos remarques précédentes le tatouage ne constitue pas un langage complet et homogène, il en possède cependant la plupart des caractéristiques - dans certains cas tout au moins - . Il forme un système sémiologique analysable à ce titre, permettant communication et signification ; il est certes hétérogène et mal délimité, participant du langage écrit, de l'image et usant de signes polymorphes (signes, icône).

Il ne se réduit de toute manière pas à un simple catalogue de symboles.

Langage pauvre, langue de pauvres, sorte d'impasse linguistique, système sémiologique incomplet, il tire finalement sa richesse de ce polymorphisme irréductible à une seule structure. C'est peut-être ce qui lui a permis de survivre et de vivre encore aujourd'hui contrairement aux "Langues Mortes" par exemple.

A propos du tatouage maghrébin, B. BELHASSEN rappelle qu'il obéit aux deux types de communication : à dessein et malgré soi ; comme KHATIBI il cite FEVRIER qui reconnaît un rapport étroit entre le tatouage et l'écriture "nsibidi", pratiquée au début du siècle par une secte du Nigéria, à l'aide de symboles et d'idéogrammes, souvent tatoués sur le corps des initiés.

Au sujet de la désignation, ces auteurs en relèvent plusieurs modes : jamais de correspondance représentative, mais simple tautologie, désignation de la signature ou image gestuelle ; parfois encore c'est la couleur seule qui est indiquée.

KHATIBI parle d'une "écriture en points" (terme qu'utilisent parfois les arabes) et écarte les critiques éventuelles du linguiste orthodoxe sur ce système sémiotique marginal. Avec lui, le tatouage rejoint la calligraphie, participe à l'économie des signes migrant entre divers systèmes sémiotiques et écrivant sa propre stratégie érotique.

Nous pouvons enfin rapprocher le système du tatouage du célèbre "Système de la Mode" analysé par BARTHES, et parler d'un code du vêtement "écrit" comme nous parlons maintenant du langage vestimentaire ; les analogies entre tatouage et vêtement ne s'arrêtant pas là d'ailleurs.

TROISIEME PARTIE

REFLEXIONS SUR LA PSYCHOPATHOLOGIE DU TATOUÉ

I - LE CORPS ET SOI

- Sôma Sêma "le corps est tombeau".

Se tatouer, être tatoué - il s'agit bien de mettre en scène le corps, c'est lui qui est ainsi mis en question ; vouloir en interroger les signes inscrits nous impose d'éclaircir quelque peu la nature des rapports que le sujet tatoué entretient avec son image corporelle.

Notre intérêt portera plutôt sur la surface du corps, étant entendu que l'inscription s'incarnera en cette zone, frontière du dedans et du dehors que la peau matérialise.

Nous essayerons de préciser dans un premier chapitre la place des tatouages dans l'économie personnelle du sujet, réservant au chapitre suivant de les situer en regard d'autrui. Il va sans dire que cette distribution est en de nombreux points bien artificielle et discutable, et que pour cette raison, nous la tenons pour simplement formelle.

C'est une "présentation du corps en mosaïque", pour reprendre l'expression de ROSOLATO, que nous allons devoir adopter.

A - A PROPOS DE L'IMAGE DU CORPS DU TATOUÉ

Quelle image le tatoué a-t-il de son corps ?

Lui seul y pourrait vraiment répondre, mais c'est là justement une des réponses qu'il ne peut jamais fournir, s'être tatoué étant à la fois question et réponse.

L'un d'entre eux nous dit pourtant que cela donnait aux autres une image de soi crainte, en rapport avec sa propre méfiance craintive devant quelqu'un de tatoué. Cette fascination angoissée croissant avec le nombre des tatouages, lesquels concourent à offrir une image de marque protectrice.

1 - Pour SCHILDER, l'image du corps est une structuration permanente qui se définit à partir des apports de la perception et de la sphère libidinale, le corps n'étant perçu comme une unité qu'après un accès harmonieux au stade génital. Dans cette mouvance, se tatouer introduit une altération fixe, non réversible qui s'inscrira de façon définitive dans l'image du corps.

Tout ce qui entre en contact avec la surface du corps est plus ou moins incorporé en lui, et de tout temps l'homme a fait quantité de tentatives diverses pour changer son image du corps, souligne SCHILDER. Aussi se tatouer, se peindre le corps, c'est modifier son image du corps par un moyen objectif, comme le font aussi les fards, le rouge à lèvres, la coiffure..., et même la toilette et la propreté.

Les bénéfices d'un tel remaniement seraient de trois ordres :

symboliques, narcissiques et libidinaux comme équivalent masturbatoire. Sur le plan symbolique, les pieds réduits des chinoises devaient signifier leur féminité et leur castration.

- Les jeux avec l'image du corps sont multiples, qui vont de l'ornement et du bijou, aux perforations, mutilations ou insertions diverses ..., ils procèdent d'ailleurs de deux mécanismes distincts :

- . primitifs et psychotiques opèrent des modifications auto-plastiques,
- . alors que les civilisations occidentales par exemple, ont recours à des moyens alloplastiques, comme l'usage de masques, de vêtements ...

Le tatouage qui est à la fois incision dans le corps et décoration sur le corps, participe des deux systèmes, mais reste plutôt autoplastique, vêtement écrit mais surtout inscrit.

- Nous savons que l'image du corps "représentation dans l'esprit du sujet, de l'objet libidinal narcissique dit ANGELERGUES, ne coïncide pas avec les limites corporelles au-delà desquelles elle peut s'étendre, ou en deçà se rétracter. A ce propos, le tatouage par sa marque vient rajuster l'image du corps aux limites du corps réel ; pour soi et pour l'autre, la frontière est objectivée.

SCHILDER dans son ouvrage cherche à relier l'objet de l'Art au corps humain, l'image du corps se construisant aussi à l'aide de l'Art et de l'imprégnation culturelle. Pour lui, "le tatouage, comme le pied des Chinoises, la distension des lèvres ... la robe à crinoline ou le corset à baleines, participent de l'esthétique", laquelle nous savons depuis FREUD, est reliée à l'inhibition quant au but des pulsions sexuelles.

Ce qui dans telle culture sera mutilation, paraîtra coquetterie dans telle autre, l'image du corps s'étayant ainsi sur le processus socio-culturel. En ce sens, l'image du corps, ne peut se constituer sans la médiation du regard d'autrui et des indispensables échanges libidinaux.

2 - A l'adolescence, l'image du corps sera le siège de profonds bouleversements, sa recomposition s'articulant avec la stabilisation de l'identité personnelle. Ce remaniement pourra dès lors comprendre de nombreuses modifications volontaires de l'image corporelle : coiffure, habillement, langage, ou tatouage, dont nous avons montré la fréquence à cette période, mais nous y reviendrons.

3 - Les relations entre le Moi et la représentation du corps ne sont pas univoques, et les auteurs divergent à ce sujet qui proposent plusieurs concepts intermédiaires comme l'image de soi, le Moi corporel ...

D'autres identifient le Moi à l'image du corps, faisant coïncider leurs limites.

Pour FREUD, le "Moi est avant tout un Moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface", on peut ainsi le considérer comme "une projection mentale de la surface du corps".

La subdivision en Moi corporel et Moi psychique que postule FEDERN permet d'opposer les limites corporelles physiques à des limites topiques qui ne se recouvrent pas, bien que ces deux MOI restent unis le plus souvent.

Pour LACAN, "l'image du corps est préconsciente et constitutive du Moi" : elle lui sera aussi asservie, le corps ne devant pas être seulement ressenti mais aussi reconnu, cette reconnaissance étant opérée par le Moi.

En ce qui nous concerne, le glissement de l'image corporelle au Moi, du percept à la personnalité, (voire à la personne), nous impose de considérer cette zone capitale que représente la peau, média et frontière, où s'inscrira le signe tatoué.

B - LA PEAU

*"je l'ai tellement dans la peau
j'en suis marteau ...*

C'est dans et sur la peau que se grave le tatouage, à la fois puncture et écriture, il sera donc dessus et dedans, en équilibre entre le Dedans et le Dehors, car c'est par son revêtement cutané, que le tatouage intéressera le corps ; en surface donc, il empruntera à la peau sa fonction d'échange, de frontière, d'enveloppe.

Le nourrisson appréhendera le monde au travers de sa peau, lieu des échanges privilégiés avec l'objet maternel ; par elle il différenciera un dedans et un dehors, un soi et un non-soi ; par elle il circonscrit une personnalité autonomisée, et par elle encore ce Moi nouveau s'enrichira avec l'expérience pulsionnelle, libidinale de l'érotisme cutané.

1 - C'est à SCHILDER

que nous nous référerons tout d'abord, qui fut parmi les premiers à montrer l'importance de la peau dans le contexte de l'image du corps et de sa genèse. Il lui confère trois fonctions :

- sensorielle,
- libidinale,
- sociale.

a) Rôle sensoriel

Lors de la perception, la surface cutanée est ressentie au-dessous de la peau perçue visuellement. Ses contours paraissent brouillés et ne permettent pas une démarcation nette entre le corps et le monde extérieur. Mais il suffit du contact avec un objet pour que la sensation des limites corporelles se précise. Même les percepts internes seront sentis au niveau de la peau où ils se projettent.

C'est la peau qui va recueillir tout le faisceau des perceptions et sensations tactiles, thermiques ou douloureuses ; cette douleur qui sera le premier témoin de la rencontre entre le sujet et l'aiguille du tatoueur.

b) Aspect libidinal

Dans les premiers contacts du nourrisson et de la mère, l'échange se chargera de libido : soins, caresses, chatouilles, emmaillotement seront autant de prétextes à plaisir pour le jeune enfant. Erotisme cutané et musculaire (kinesthésique) participeront au stade oral au même titre que l'érotisme oro-digestif proprement dit.

Pour SCHILDER "la libido narcissique a alors pour objet l'image du corps".

Les travaux récents et les travaux d'ethnologie en particulier, ont bien montré l'importance de ces échanges cutanés et même leur prévalence sur la composante nourricière propre (singe de HARLOW).

Cette valeur érogène de la peau ne s'épuisera pas, et nous la célébrons régulièrement dans notre intimité adulte.

c) Rôle social

SCHILDER fait ici référence au problème de la distance qui socialise les relations mutuelles entre notre image du corps et celle des autres. Cet équilibre des échanges sociaux permettra l'autonomisation, la genèse d'un corps propre et l'identification.

SCHILDER évoque, tout en le minimisant, ce rôle à notre sens capital, de limite et d'enveloppe que joue la peau. Il cite pourtant un de ses patients disant "la peau est la seule chose qui puisse tenir ensemble toutes les pièces de mon corps".

2) La peau "libidinale"

"Le corps de l'enfant est une mosaïque de zones érogènes" dit FREUD, ce que reprend DELEUZE en parlant d'un "habit d'Arlequin". Le corps par la peau et les orifices, recense ses zones érogènes principales, mais FREUD rappelle que l'"érogénéité est une propriété générale de tous les organes".

Cette capacité polymorphe de jouissance vise le corps lui-même comme objet autoérotique ; chez l'enfant la libido se satisfait dans le morcellement anarchique du corps propre. Le corps est livré à l'imaginaire de son morcellement érotique.

L'importance de la peau comme zone érogène prévaudra au stade oral sans toutefois disparaître pour rester une des composantes majeures de la sexualité adulte, soumise au primat génital.

Son expression est essentiellement autoérotique, la peau jouant alors le rôle d'objet érotique pour le sujet. Cet autoérotisme sera lui aussi polymorphe, en ce sens que nous pourrions le retrouver sous le mode d'une sexualité masochiste où la douleur serait érotisée. Car chez le masochiste, si l'on excepte la contrainte du scénario c'est encore la peau qui sera concernée dans ce retournement pulsionnel qui la verra flagellée, battue, marquée.

Le socius ne s'y est pas trompé face à cette potentialité érotique de la peau, qu'il a déclaré indécente quand elle est nue, et fait obligation encore de la dissimuler. Si la peau nue incite et provoque, que peut-on dire de la peau tatouée, qui cache et met en évidence tout à la fois ? Est-elle plus nue qu'une peau nue ? Mais ici, l'Autre intervient déjà, que le tatouage interpelle parfois directement (tatouages érotiques, pubiens, ...).

Par contre, l'aspect autoérotique de l'acte de puncture nous intéresse ici plus spécialement, un peu comme la "piquouze" du toxicomane, il n'est pas sans évoquer le rituel masturbatoire. La pratique souvent solitaire, quelquefois devant la glace, ou avec le copain, nous renvoie aux masturbations des adolescents. L'acte est similaire, le contexte affectif voisin où l'on retrouve, la transgression, la culpabilité, le plaisir et le remord, ainsi que l'inhibition par la répression ultérieure.

Le plaisir est dans l'effraction et l'infraction, autoérotisme masturbatoire qui s'accompagne de sa rançon punitive par la douleur et la cicatrice indélébile. Cette cicatrice souvent honteuse (la honte connotant la faute sexuelle et le reproche par l'idéal du Moi), sera portée ensuite comme la marque infâmante d'une punition, souvenir permanent du "péché originel". Le discours social qui s'y rattache venant encore confirmer l'idée de la faute : "on est mal vu des adultes, des flics, au boulot...".

Lieu de plaisir ou du déplaisir, la peau est donc aussi le support d'interdits et de règles strictes : elle doit se soumettre à la décence, à l'habillement, à la mode... Même nue, la peau n'échappe pas à la contrainte des signes et comme le montre BAUDRILLARD, doit se vitrifier dans une seconde peau, elle sera bronzée, épilée, gainée, déodorisée, parfumée, lisse, sans sueur...

Cette "peau" sans orifice (la femme peinte en or de "Gold Finger") sera ainsi cloturée par la marque phallique.

Si - se tatouer - nous apparaît un acte autoérotique, équivalent masturbatoire, coloré de passivité masochiste, être tatoué sera une manière de voiler la nudité par un réseau de signes conventionnels bien que marginaux. Etre tatoué c'est donner au corps et à la peau, une marque culturelle qui en déplace l'éroticité, et le fait "plus nu que s'il était vraiment nu". On pourrait à ce propos, parler de fétichisation phallique de la peau par la "barre" du tatouage, pour reprendre la formulation de J. BAUDRILLARD.

3 - La peau, limite et enveloppe

Le Moi-Peau

a) Lieu des relations archaïques à la mère, des échanges, du plaisir, et des interdits, la peau sera aussi la membrane qui délimite le corps propre et en assure la protection. Surface de contact, elle formera la frontière entre le Dedans et le Dehors, participant d'ailleurs des deux.

Enveloppe biologique et mentale du sujet, elle matérialise le corps de l'Autre dans les relations sociales, c'est à la peau que l'on s'arrête. Les contacts plus proximaux se feraient "peau à peau", "à même la peau", "à fleur de peau". Aller au-delà de la barrière cutanée n'est plus permis qu'au partenaire sexuel (et encore, les orifices concernés ne sont que des prolongements cutanés, histologie à l'appui ...), ou à l'investigation médicale.

La peau couvre et protège le corps contre les agressions extérieures, elle filtre les perceptions jouant le rôle d'un indispensable pare-excitation, SPITZ a su le montrer avec pertinence, reliant la maturation physiologique de cet "organe sensoriel" à l'évolution de la fonction protectrice, et à la genèse du Moi. L'enveloppe cutanée sensorielle et la sollicitude maternelle visent à réduire les excitations dangereuses pour un Moi en formation (cf. aussi Handling et Holding de WINNICOT). Mais cette protection maternelle va pouvoir se doubler d'un complément culturel, par les fards péri-orificiels, les peintures et les tatouages que l'individu s'appliquera, pour maîtriser une enveloppe défaillante. La surface naturelle est ainsi occultée et renforcée par de tels artifices culturels. "Un vivant n'existe qu'au prix de la démarcation par laquelle en s'individualisant il se détermine, se définit et s'oppose" dit J. STAROBINSKI.

De cette différenciation d'un dehors et d'un dedans, va naître un monde intérieur distinct du monde extérieur, à partir de quoi le Moi pourra se constituer en se démarquant progressivement de ce que nous nommons alors le non-Moi. M. KLEIN et WINNICOT sont sans doute les auteurs les plus féconds à ce sujet. Nous reverrons l'intérêt des théories de WINNICOT sur la première possession non-Moi dans un chapitre suivant, et nous voudrions rappeler ici l'importance des données kleinienne à ce propos. Dans la conception kleinienne, le corps de la mère est vécu comme dangereux, et renfermant les objets partiels, désirés et enviés (pénis, vagins, bébés ...) sur lesquels fond le désir de destruction de l'enfant. Ces objets dangereux, ainsi que les parents qui échangent entre eux ce que le nourrisson désire seront introjectés participant alors du monde intérieur de l'enfant. Mais la nécessité d'un clivage entre bon et mauvais va conduire l'enfant à garder en soi les bons objets d'amour et à projeter dans le monde extérieur les mauvais objets persécuteurs. La projection peut aussi concerner de bons objets ainsi mis à distance d'un monde intérieur senti comme mauvais.

On voit donc que le jeu de ces mécanismes d'introjection-projection conduit à établir une répartition entre le Dedans et le Dehors, remplis d'objets ou de fragments d'objets désirés, idéalisés, appartenant au Soi ou aux objets extérieurs. Intérieur et extérieur vont ainsi se charger d'éléments pulsionnels objectaux et fantasmatiques, mais par le processus de l'identification introjective permettre l'édification du Moi - séparé - .

Pour M. KLEIN, ces mécanismes s'étaient sur les fonctions des orifices mais on peut justement lui reprocher, comme le fait ANZIEU, d'avoir négligé la surface corporelle qui selon lui est la grande absente de la théorie Kleinienne. Introjection et Projection présupposent une limite Dedans et Dehors.

ANZIEU proposera un nouveau concept, celui d'un MOI-PEAU qui se constituerait alors que se différencient Moi psychique et Moi corporel sur le plan opératif (qui sont encore confondus sur le plan figuratif).

b) Le MOI-PEAU

D. ANZIEU reprenant les travaux de WINNICOT sur les phénomènes, et l'espace transitionnels les reliera aux effets de l'attachement tel que le décrit BOWLBY. Cette importance du contact entre la mère et son nourrisson sera confirmée par les travaux d'ethologie comparée de HARLOW. Les relations inter-individuelles au sein des groupes montrent selon ANZIEU le même besoin d'un contact étroit entre "Je et la peau de mon voisin ...", la rupture d'une telle frontière étant une menace toujours présente.

Pour WINNICOT, la personnalisation du Moi dépend du Handling ; "le Moi se fonde sur un Moi-corporel et ce n'est que lorsque tout se passe bien que la personne du nourrisson commence à se rattacher au corps et aux fonctions corporelles, la peau étant alors la membrane Frontière". La peau ne devenant la frontière entre Moi

et non Moi que si les circonstances s'avèrent favorables, lors de cette défusion d'avec la mère.

Les soins maternels conduisent l'enfant à différencier une face externe et une face interne et par là un Dedans et un Dehors ; distinction qui ne peut s'opérer, rappelle ANZIEU par le seul jeu orificiel (orifices et produits orificiels), mais nécessite une toile de fond, un écran que sera la "peau unificatrice". La peau est le siège des sensations proprioceptives et les expériences cutanées seront aussi importantes que celles de succion et excrétion. ANZIEU propose alors l'équation : massage → message.

L'érotique de la peau n'est plus à démontrer ; annonçant le tatouage, on peut évoquer ce jeu d'adolescentes où il s'agit de reconnaître sur sa peau les lettres et les mots que l'amie trace du doigt.

Le MOI-PEAU apparaît alors comme "une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi à partir de son expérience de la surface du corps".

Le moi-peau s'étayera sur les diverses portions de la peau déjà évoquées : contenant, limite, protection, lieu et moyen d'échange .

L'alternance "traumatique" de sur-stimulations et de privations du contact physique pourrait constituer le masochisme primaire. La satisfaction correspondant au narcissisme primaire du moi-peau, la privation à son masochisme primaire.

Aussi le premier Moi serait un Moi corporel, où prévaudraient les mécanismes archaïques, ce que l'on peut retrouver ultérieurement en cas d'insuffisance des mécanismes secondaires d'identification, ou lors de la crise d'identification de l'adolescence.

La peau serait donc objet d'attachement avant d'être objet sexuel.

c) Peau et vêtement

Du tatouage nous disions qu'il était en quelque sorte un vêtement écrit, que parfois, il imite - chaussette tatouée, ou gaine de phallus - il figure surtout un état intermédiaire entre la peau nue et l'habit, mais à ce propos les anthropologues divergent :

Pour les uns, la décoration du corps est un préalable à l'éveil de la pudeur.

Pour d'autres, c'est le vêtement qui constitue l'être humain "l'anthropologie est dans le costume".

Pour Ch. LALO en 1922 : "les pagnes et les feuilles parant les hanches des primitifs sont ornements plus que vêtements, luxe plus que nécessité ; recouvrir les parties génitales est un moyen de les faire remarquer". Pour confirmer ces rôles aphrodisiaques de la parure, il cite les femmes australiennes qui ordinairement nues, portent un tablier de plumes lors des danses libertines.

"Elles sont ce dont la femme doit être dévêtue" dit Th. MAULNIER.

Le rôle de protection du vêtement est souligné par H. FAURE qui rappelle la parenté entre habit et habitat, et cite les "cuirasses" imaginées par certains psychotiques.

Dans notre société les fonctions dévolues à la peau seront en partie déplacées et reportées sur le vêtement qui deviendra la marque de la socialisation et de la discrimination. A son tour, il sera le moyen d'expression, de communication, il personnalisera, protégera, masquera et exhibera.... Mais ce déplacement introduit dans la culture et dans le symbolique, la fonction n'est plus seulement d'expression, mais de représentation.

Pour FUGEL (cité par SCHILDER), les vêtements se chargent de libido narcissique permettant l'identification de soi au costume : porter un masque de géant au carnaval permet de devenir vraiment un géant. Ceci rappelle l'identification totémique par laquelle le sujet devient "réellement" ara, ou chauve-souris ; totémisme qui pour LEVI-STRAUSS, introduit une logique coïncidant avec les premières manifestations du symbolisme.

Par son vêtement, l'homme agira sur son image corporelle qu'il pourra ainsi modifier, on déformer selon ses nécessités internes.

Par le tatouage, il agira sur le corps, refusant le jeu vestimentaire et le système conventionnel alloplastique, en même temps il opérera un mouvement régressif qui le ramènera au plus près de sa peau et des mécanismes archaïques.

Cette importance de la peau dans la genèse du Moi et du Soi est fort bien résumée par RACAMIER : "on est conduit à penser que la stimulation tendre par la mère de toute l'enveloppe cutanée du corps de l'enfant a le pouvoir de coordonner, et littéralement d'envelopper en un tout unifié, des excitations tout d'abord diffuses, dispersées et morcelées et de favoriser par conséquent l'intégration du Moi dans le processus de personation".

4 - Le tatouage et la peau

Nous percevons d'emblée, la complexité du jeu cutané des tatouages, leur réalisation par l'adolescent ou l'adulte condensera des désirs et des nécessités fort diverses.

a) Mal dans sa peau, c'est une nouvelle naissance que tente le tatoué au travers de cette manipulation magique de son espace cutané.

Au cours de l'acte, la peau est l'objet d'un ré-investissement libidinal massif, devenu support de ce retournement autoérotique, elle accueille la lame de rasoir ou l'aiguille avec douleur et plaisir. Dans cette "masturbation", solitaire souvent, mais toujours intimiste, la culpabilité est noyée dans le climat délictuel qui la baigne (même les professionnels tiennent boutique en "zone"), ou par l'alcool qui lui offre de s'y dissoudre.

Masochisme et homosexualité, puis exhibitionnisme participent bien sûr comme autant de parties, à ce cérémonial peau à peau.

Mais au-delà de cette économie du plaisir, il y a dans se tatouer, la nécessité de venir matérialiser cette barrière symbolique que joue la peau. Comment ce tatoué, fut-il autrefois regardé, et touché par sa mère ? Quelles distorsions gauchirent la formation de son self-cutané ? Car c'est bien une enveloppe insuffisante ou inadéquate, et une frontière incertaine plutôt qu'inexistante que notre tatoué cherche à réparer. Cette "peau psychique", ce "moi-peau" ratés, le tatouage devra les consolider. Il s'agit donc d'une véritable "prothèse cutanée" - pour reprendre

l'expression de M. BOURGEOIS - qui va recouvrir, peu ou prou, le corps du sujet.

Cet artifice, ce faux-self va à même la chair redoubler symboliquement la membrane cutanée :

- il renforcera sa valeur protectrice (au maximum dans les tatouages prophylactiques ou magiques) ;
- il garantira l'intégrité du self, voire du Moi en ce sens qu'il réinscrit "noir sur blanc" la limite entre le dedans et le dehors, le Moi et le Non-Moi ; ce qui n'était que virtuel devient matériel, inscrit et éternel.
- il pourra même offrir l'illusion d'une redistribution des limites entre le Soi et les autres. Le Soi paraîtra élargi, embelli, plus fort, plus viril : "Etre plus malin", "être craint", ... et les inscriptions : "Ni Dieu, ni Maître", "vaincu mais non dompté" ...

Ce recours à une "peau artificielle" peut n'être que transitoire chez l'adolescent en pleine mouvance, déchiré dans ses identifications et son identité, mais il devra ensuite en assumer la cicatrice. Il peut être habituel et répété chez un sujets où les failles de cette peau primaire sont trop importantes pour être compensées par les mécanismes secondaires, trop béante pour ne pas devoir être recouvertes. L'individu se verra contraint à la répétition, à l'addition, à tisser dans une démarche répressive une nouvelle enveloppe présymbolique, et ce avec les moyens archaïques du prégénital.

C'est justement parce que le défaut s'origine aux racines du symbolisme, que les artifices alloplastiques (vêtement, coiffure, idéologie ...) sont inopérants.

Peut-être est-ce de l'absence d'un espace imaginaire tel que le décrit SAMI ALI "aux confins de l'intérieur et de l'extérieur, de la représentation et de l'expression", qu'il faudrait parler.

Quand un individu se tatoue dans un coeur le prénom d'une fille perdue, il se la garde dans la peau, ni intériorisée, ni oubliée. Le deuil est évité, esquivé, l'objet en tant que fantasme échappe au traitement habituel de ceux-ci par l'inconscient (introjection, projection, identification, refoulement, clivage ...).

L'image objectale (ou le traumatisme) va persister en tant que trace réelle au contact du sujet, dedans, mais physiquement dedans, intégrée du Self du sujet, elle ne pourra être reprise dans les mécanismes secondaires d'élaboration.

Rappelons aussi le rôle d'agenda cutané donné parfois à la peau, où l'on gravera l'itinéraire de sa vie, le souvenir d'un prénom, ou comme ce jeune limousin cité par MARTIN DELASSALE, les symboles secrets de sorcellerie confiés par le vieux sorcier auquel il devait succéder.

Cet usage à la fois interne et externe du tatouage, son inscription en cette zone transitoire que figure la peau nous invite à le considérer dans ses rapports avec les "phénomènes transitionnels" tels que les a décrit WINNICOT.

C - PEAU ET PHENOMENES TRANSITIONNELS

1 - Peau tatouée et travaux de WINNICOT

Définissant la première possession "Non-Moi", WINNICOT parle d'un objet pouvant être reconnu comme - non-moi -, situé à l'intérieur, ou à l'extérieur, ou à la limite des deux et instaurant des relations objectales de type affectueux.

Les phénomènes transitionnels se situent dans une zone d'expérience intermédiaire entre le pouce, et l'ours, entre l'érotisme oral et la relation objectale vraie, entre activité créatrice primaire et projection de ce qui a déjà été introjecté, entre ignorance primaire de la dette, et sa reconnaissance".

Cette zone intermédiaire où la réalité et la vie extérieure participent au vécu correspond à l'illusion et forme un lieu de repos lors de la différenciation intérieur-extérieur.

Dans ces phénomènes transitionnels - parmi lesquels le babil, les chansons d'endormissement... - peut "se dégager une chose ou un phénomène qui devient l'"objet transitionnel". Cet objet incontesté, protégera contre l'angoisse et la dépression, il sera associé souvent à des activités autoérotiques, tour à tour adoré et mutilé, pour se trouver peu à peu désinvesti, sans introjection, ni deuil perdant seulement de sa signification. Les phénomènes transitionnels diffusent ensuite dans le réseau objectal recouvrant enfin toute la lecture.

Aussi l'objet transitionnel :

- représente le sein qu'il symbolise, inaugurant la fonction de symbolisation ;
- est antérieur à l'épreuve de réalité ;
- consacre le passage de la maîtrise magique à la manipulation ;
- peut devenir objet-fétiche ;
- peut représenter aussi les fécès.

Son existence est subordonnée à celle d'un objet interne suffisamment bon et donc d'un objet externe ni trop carencé, ni trop mauvais. Marion MILNER a montré que de telles carences maternelles prématurant le développement du Moi, court-circuitaient la période d'illusion. Les possibilités d'illusions doivent avoir été suffisantes pour permettre le désillusionnement secondaire. L'illusion n'a d'existence que si "la mère recouvre dans le réel ce que l'enfant pourrait imaginer". Ce désillusionnement rendant ensuite possible le sevrage".

La peau est certes un lien transitionnel, entre la mère, le sujet et la réalité, participant de la réalité intérieure et du monde extérieur. Mais la peau tatouée est plus proche d'un objet ou d'un "organe transitionnel" (BOURGEOIS). En effet, le graffito cutané provient de l'extérieur, mais il est en même temps possédé par le sujet qui l'intègre à son vécu corporel sans pour autant en faire un objet interne.

Le tatouage pourrait ainsi fonctionner comme une "possession-non-moi" au travers de laquelle s'estomperait la distinction intérieur/extérieur, et l'angoisse de la perte d'objet. Il offrirait le refuge de l'illusion face au principe de réalité.

Les limites du soi seront ainsi élargies (virilisation, revalorisation, identification au groupe, à l'animal craint ...), l'angoisse d'abandon et de perte d'objet évitée par la récupération, la réappropriation de son nom, l'angoisse de

castration déviée par la "phallisation" du corps et l'illusion d'un phallus maternel (qu'est virtuellement l'objet transitionnel).

En fait, dans le cas du tatouage, il s'agira plutôt de tentatives pour retrouver les phénomènes transitionnels, qui laissent sous-entendre des lacunes profondes dans l'expérience infantile à l'égard de l'objet transitionnel.

Il n'est pas question ici d'un réinvestissement de l'ours en peluche, par tel adolescent coincé dans sa problématique d'identité, mais du recours à un acte nouveau, à visée réparatrice. C'est sans doute parce que l'échec relatif du système illusion/désillusionnement n'a pas permis la constitution d'un self et d'un Moi solide et autonome (en raison des carences maternelles précoces par exemple). Qu'un individu donné recourt à l'artifice ultérieur du tatouage pour tenter - à l'adolescence, lors de circonstances spéciales (où l'identité est mise en cause), ou toute sa vie - de pallier cette insuffisance.

2 - Exemple clinique

L'histoire de Daniel W... que nous résumons ci-dessous, en fournit une certaine illustration :

"C'est un jeune homme de 29 ans, marié, puis divorcé deux ans après, père d'une petite fille de 5 ans. Sa biographie évoque celle classique des tatoués, abandonniques ou délinquants.

- Le père est militaire de carrière, pas éthylique, mais ancien colonial, décrit violent, il le frappait à coup de ceinture dit-il.

- La mère, il dit l'avoir peu connue, ne sachant trop qu'en dire.

- Les parents divorcent quand il a 6 ans. Dans la fratrie, on trouve un frère aîné, et une soeur plus jeune.

Lui-même sera à la garde du père avant de gagner l'Assistance Publique de 12 à 21 ans. Fugue à 10 ans, en vélo près de sa mère, mais arrêté par la police. Apprentissage de pâtissier, puis travaille 5 ans chez un même patron qui jouera le rôle d'un substitut paternel. Cette relation tendre au patron se renversera en relation agressive sur un mode projectif et interprétatif, à la limite de la persécution délirante. Il veut d'ailleurs lui régler son compte.

Il se marie par correspondance, ceci afin de rencontrer une fille malheureuse comme lui, et faire son bonheur, mais aussi pour éviter une recherche directe.

Le roman tourne court bien vite, sa femme le trompe, puis le quitte emmenant sa fille. Lui prend le deuil dans une conduite masochiste, en abandonnant tout, ou revendant à prix dérisoire.

Bien qu'il ait recherché et retrouvé sa mère, il n'y retourne pas se sentant étranger, et entreprend un périple migrateur d'emploi en emploi, après avoir perdu son divorce. Il répétera alors inlassablement les vécus d'abandon et de rejet, ce dont il rejette toute responsabilité sur autrui.

Plusieurs hospitalisations jalonnent cet itinéraire, pour une tentative de suicide médicamenteuse, ou un excès alcoolique qui viennent décharger les tensions internes devenues trop fortes. C'est d'ailleurs pour son alcoolisme qu'il est hospitalisé en ce moment, par lui il se venge des images parentales, éclipse

son passé, sa souffrance et retrouve l'objet partiel anaclitique.

Son tatouage est simple : une pensée dédiée à Muriel sa fille. Il l'a fait seul (en avait vu sur des copains), lui accorde un sens mais veut le garder pour lui. Quand on lui fait remarquer que d'être situé sur l'avant-bras le rend visible, il explose : "je m'en fous, les autres je m'en fous". Il est conscient de sa lecture péjorative pour autrui, mais "dans son cas ça n'a rien à voir avec la prison".

En fait, il l'a réalisé - après incision au rasoir, et "sans douleur" décrit-il - juste après avoir revu sa fille, celle-ci ne l'ayant pas reconnu. Désarmé par cette réaction, il se tatoue pour y penser et éterniser son souvenir. Il dira : "c'est le seul souvenir que j'ai d'elle, avec son ours". Il s'agit de l'ours en peluche que lui-même avait offert à un an, il était son jouet préféré oublié par la mère à son départ et qu'il a récupéré. Et cet ours avec lequel la petite fille s'endormait, ne le quitte plus, il l'a toujours près de lui quand il se suicide. Lui-même dit d'ailleurs n'avoir jamais eu, enfant, d'objet de ce genre".

La mise dans la peau de l'objet aimé et perdu (elle ne m'a pas reconnu ...) est ici évidente, il en garde le nom dans sa chair, en évitant le processus du deuil et de l'introjection ; vécus peut être comme trop dangereux.

Mais ce qui est frappant dans le cas de Daniel, c'est cette relation qu'il établit entre son tatouage et l'objet transitionnel de sa fille (qu'il récupère de surcroît), illustrant cette parenté fonctionnelle et économique - des deux éléments -.

Lui qui n'a pas eu semble-t-il, d'objet transitionnel infantile, garde l'ours comme "fétiche", et s'identifiant à sa fille se donne un substitut d'objet transitionnel dans le tatouage d'une pensée à Muriel. Il est à noter d'ailleurs que les pensées sont presque toujours dédiées à la mère, et c'est bien ici, à la mère qu'il est référé, d'autant que la situation actuelle de Muriel reproduisait parfaitement celle de Daniel avec ses propres parents.

Dans ce renversement opéré par le tatouage, et grâce à cette "fétichisation" cutanée, Daniel pouvait se réapproprier magiquement l'objet perdu, retrouver la mère anaclitique, et une identité paternelle "reconnaissable".

Le tatouage fait donc le lien entre, Soit reconnu, la mère, et l'enfant, participant des trois comme le fait l'objet transitionnel avec ses deux faces : mère / enfant ; extérieur / intérieur.

On peut aussi penser qu'ici le tatouage a permis de maintenir les parties bonnes des objets clivés (mère, femme, fille), sur soi à l'abri de la haine destructrice portée par Daniel contre les mauvais objets qui l'abandonnent, et le renient ("je suis un étranger", "elle ne m'a pas reconnu ...").

Notons enfin que ce qui est important c'est se tatouer - et être tatoué - et non pas tellement le thème tatoué (encore que dans cet exemple, il soit un indice de connotation) ; ceci étant tout à fait en accord avec les phénomènes transitionnels dont WINNICOT dit : "ce à quoi je me réfère, ce n'est pas au bout de tissu, à l'ours en peluche auquel le bébé a recours, ce n'est pas tant à l'objet utilisé, qu'à l'utilisation de l'objet".

Cette utilisation d'un objet possédé, ni internalisé, ni externe, "marquera l'état de séparation" entre mère et enfant ; ici le tatouage n'est pas un objet donné, mais un objet créé et donc pas un "objet transitionnel" au sens strict, tout en se situant dans cet "espace potentiel" dont parle G. PANKOW. Par sa fonction transitionnelle, le tatouage constituera donc une tentative de symbolisation dont nous aurons à reparler.

D - LE CORPS ET LA LETTRE

1 - La "fonction de lettre"

Déchiffrant le corps comme un "ensemble de zones érogènes" Serge LECLAIRE définit une telle zone comme le lieu ou reste marquée "la syncope d'une différence". Le temps du plaisir verra s'annuler cette différence, mais la persistance de l'érogénéité en un point du corps l'amènera à préciser la nature de cette inscription par le biais de la marque et de la fixation.

LECLAIRE propose l'image du doigt de la mère qui caressant telle fossette, illuminera d'un sourire le visage du bébé. Le doigt dans sa caresse imprimera une marque, ouvrira la jouissance en inscrivant une Lettre, fixera "l'insaisissable" immédiateté de l'illumination".

L'écart fixé dans cette zone ouverte est ineffaçable, mais pourra se répéter identique, pourvu qu'un objet vécu par l'Autre comme érogène vienne raviver l'émoi de la différence.

L'agent de l'ouverture ne sera cependant pas l'objet mais la lettre qui imprime ou fixe la béance en ce lieu de la différence. L'objet viendra ultérieurement remplacer la lettre perdue, mais contrairement à la lettre qui fixe la différence et fait renaître la jouissance, l'objet va tendre à effacer, à cacher cette différence, s'attribuant une fonction d'occultation.

Tel objet, qui pourra être indifférent deviendra ensuite préférentiellement l'objet transitionnel, ou le fétiche qui sera le "médiateur obligé de tous les apaisements". Si la "lettre" fixe une différence sensible et irréductible l'objet doit "choir", se détacher de l'ensemble par une différence extrinsèque. Venant à la place de la lettre perdue, l'objet tiendra lieu par "son opacité d'assurance, à l'endroit de ce manque".

De ce fait, opposant la lettre à l'objet, et à la zone érogène encore qu'elle se réfère à ses deux termes, S. LECLAIRE la définit comme "la matérialité du trait dans son abstraction", pouvant être répété semblable à lui-même.

LECLAIRE illustre sa définition par l'exemple de la circoncision rituelle, ce qui nous ramène au tatouage, dans laquelle :

- le prépuce coupé représente l'objet ;
- la surface pénienne, la zone érogène ;
- mais la lettre n'est ni le prépuce détaché, ni la trace sur le pénis, mais le "trait virtuel" de l'incision réelle.

La lettre matérialité abstraite, par laquelle s'inscrit et s'annule la différence, ouvrira donc directement à l'économie du plaisir, et au jeu du désir.

2 - Le tatouage et la fonction de fermeture

Comment l'inscription tatouée va-t-elle s'articuler avec cette fonction littérale que nous venons de résumer ?

Le tatouage nous le savons peut se décomposer en deux termes intriqués :

- le temps de l'incision, fugace et mémorable, réelle et abstraite ;
- l'espace de la cicatrice, indélébile, permanente, figée, concrète.

Au temps de l'incision, l'aiguille ou le rasoir dont la valeur érogène a déjà été évoquée, inscrira dans la peau et la mémoire du sujet, une trace de douleur et de plaisir qui pourrait constituer la lettre de l'opération. Il ne s'agit bien sûr pas de la cicatrice, mais de son abstraction "sensorielle", pourrions-nous dire, qui pourrait se répéter, se renouveler, se reproduire identique.

Mais la cicatrice, le dessin gravé vont, matérialiser, concrétiser cet écart sensible, le figer dans une forme codée, stéréotypée, et inamovible. Le tatouage en tant qu'objet assumé par le corps vient remplir le manque et occulter la différence, matérialisant le trait, il lui interdit toute disponibilité dans le jeu du désir, et toute reproduction. Dans cette opacification, la zone érogène ainsi occluse est comme morte ; retrouver la différence primaire impose de recourir à une autre surface d'inscription, à l'addition d'un nouveau graffito.

"Coïncé" dans cette impasse du dessin, le sujet doit répéter et aligner côte à côte ses tatouages, refermant un peu plus à chaque fois son champ érogène, s'enfermant dans une sorte de cuirasse graphique. La rature sera parfois le moyen magique d'un effacement, le recours au détatouage pouvant aussi permettre de faire peau neuve, de repartir à "zéro" (cf. le zéro chez LECLAIRE).

Il s'agit bien là d'une objectalisation de la lettre (signe, marque ...), par laquelle s'abolit la fonction d'ouverture au seul profit de la fonction de fermeture ; la lettre disparaît dans sa figuration. Nous pouvons dire que l'écriture condamne l'inscription. En ce sens, nous rejoignons la conception de BAUDRILLARD ("le corps ou le charnier des signes") qui analysant le système de la "barre" (qui démarque le corps actuel par le maquillage, la mode, le strip-tease...), lui confère le même caractère de fermeture ; l'alphabet du code se substitue à celui du désir, le corps anatomique et sémiurgique au corps érogène, la lettre y est fétichisée comme phallus.

Lettre tatouée, lettre morte ; le dessin est accompli mais la possibilité de désirer et de jouir s'en rétrécit d'autant : peau tatouée-peau de chagrin ; c'est bien en quelque sorte d'une mise à mort qu'il s'agit.

E - LE NARCISSISME

1 - La valeur narcissique du tatouage

Elisant et traitant son corps comme objet, le tatoué opère un certain retrait de libido objectale par lequel celle-ci désinvestissant les objets extérieurs vas refluer sur le Moi.

Sous cet angle, le tatouage apparaît donc comme une opération narcissique secondaire qui vise à conforter le Moi en même temps qu'elle l'isole d'Autrui.

Nous avons déjà rencontré plusieurs aspects de cette économie narcissique à propos de l'image du corps - "la libido narcissique a pour objet l'image du corps" dit GREEN - , ou à propos de l'auto-érotisme du tatouage.

Avec FREUD, nous pouvons distinguer :

- un narcissisme primaire ou originaire, qui fait suite à l'auto-érotisme initial, et renvoie au fonctionnement mégalo-maniaque, à la toute puissance de la pensée, et à la pensée magique ;
- un narcissisme secondaire qui à l'image de l'amibe, se constitue aux dépens de la libido objectale en équilibre dynamique avec celle-ci.

Du narcissisme primaire du tatoué, nous ne sommes pas en mesure de dire grand chose, tout au plus peut-on supposer que les fonctions magiques, conjuratoires, propitiatoires, attribuées parfois aux tatouages, s'appuient (au moins en partie) sur des restes de ce narcissisme originaire.

Par contre, le repli libidinal sur le Moi, ou plus exactement sur le Soi, qu'opère le tatoué par son "agir", appartient aux mouvements d'investissement et de désinvestissement propres au narcissisme secondaire.

La valeur narcissique du tatouage peut d'ailleurs éclairer cette impossibilité pour le sujet de le parler, l'acte était alors vidé de son sens dans la relation à autrui.

Le narcissisme perdu de l'enfance, trouvera son substitut dans le Moi-Idéal, et c'est dans la confrontation du Moi à l'idéal du Moi que l'individu gagnera ses gratifications narcissiques, ou encourra les reproches de cette instance morale. Chez les tatoués, l'idéalisation de l'image du corps par l'illustration peut offrir ce sentiment élationnel que l'on retrouve dans l'identification à l'idole, au héros de bandes dessinées ..., mais ultérieurement, ce problème se diversifie :

- un tel, à l'idéal du Moi défaillant poursuivra de dessin en dessin cette quête d'une assimilation à son Moi-Idéal, démarche toute entière située dans l'illusion de l'imaginaire. Chaque nouveau tatouage offrira l'illusion d'une estime de soi retrouvée ;
- tel autre conservera sans regret ce stigmate adolescent mais lui substituera par la suite des mécanismes de valorisation narcissique plus solides, plus matures et mieux adaptés à l'épreuve de réalité ;
- tel autre enfin, se soumettant à un idéal du Moi élevé et sévère ne vivra plus qu'avec honte cette cicatrice, alors dissimulée, ou appelée à disparaître dans le détatouage.

Un autre aspect de ce problème transparaît dans la "phallisation" du corps que propose le tatouage. Pour B. GRUNBERGER, le "phallus est le représentant de l'intégrité narcissique", "l'absence de valorisation étant vécue dans l'inconscient comme manque, mais aussi comme castration". Faire de son corps un phallus, en le tatouant - "un poteau sacré" dit Jean GENET - c'est lutter contre l'angoisse de castration mais aussi s'assurer dans l'artifice, une consolidation narcissique.

Dans son travail sur "l'enfant au trésor", GRUNBERGER développe l'idée d'un évitement narcissique de l'Oedipe, par l'accumulation et non-assimilation des introjects représentés par le trésor hétéroclite. L'éparpillement à la surface de son corps d'un "bazar" de signes, possédés et cachés, récupérés çà et là, joue peut-être pour le tatoué ce rôle de trésor, il lui conférerait alors une provision narcissique en même temps qu'une protection contre l'angoisse Oedipienne.

FREUD nous rappelle très justement que le système narcissique bute sur la nécessité de renoncer à l'immortalité du Moi, et une des particularités du tatouage est d'être immortalisable. Ceux du Seigneur Scythe de PAZYRYK ont défié les siècles ; un de nos patients porteur d'un "souvenir d'Indochine" se propose de le léguer à sa femme après sa mort pour qu'elle garde un souvenir de lui. Au même titre

que la procréation, le tatouage peut apparaître comme un déficit narcissique à la Mort.

2 - La relation spéculaire

Le dédoublement, la relation au double sont pour ROSOLATO un élément nodal du narcissisme. RANK s'y était déjà attaché mais c'est surtout LACAN qui en a fourni un repère dans ce qu'il a appelé le stade du miroir "moment primordial où l'image de l'Autre est appréhendée en la totalité de sa Gestalt, et anticipe sur le sentiment de sa discordance motrice, qu'elle structure rétroactivement en images de morcellement. "Cette réaction motive aussi bien la réaction dépressive que l'assomption jubilatoire de l'image apparue au miroir".

Se voyant reconnu par sa mère qui le regarde dans le miroir, l'enfant va reconnaître son image dans la forme de l'Autre par le biais du reflet, et amorcer ainsi un processus d'identification en se précipitant dans cette nouvelle forme comme en un JE idéal ; la relation spéculaire est fondatrice du JE et de l'identité primaire.

L'adolescent déchiré dans ses difficultés d'identité et d'identification, va réinvestir le spéculaire pour tenter de s'y retrouver ; miroir et double-narcissique en seront les éléments essentiels.

Dans ce contexte, nombre de tatouages solitaires sont réalisés à l'aide d'un miroir où le sujet voit apparaître l'image de son corps tatoué. Ainsi l'on rencontrera nombre de dessins inversés, de lettres retournées ; un jeune sélectionné s'était de cette façon tatoué un ^{39/14} ~~LIBRE~~ encadrant des barreaux où deux mains s'accrochent.

Nous avons déjà souligné la fréquence chez les adolescents des tatouages réalisés par un copain qui apparaît alors comme le double narcissique du sujet où se projette une partie du Moi-Idéal et auquel il est possible de s'identifier ; celui-ci sera d'ailleurs lui-même porteur de tatouage. Combien de fois avons-nous entendu cette justification : "j'en ai vu sur des copains ; les autres en avaient ... " ?

Ceci nous amène donc à considérer le tatouage dans ses rapports avec les processus d'identification.

F - IDENTITE, IDENTIFICATION, (PERSONNATION)

1 - Identité et crises d'identité

Processus d'introjection, projection, image spéculaire et acquisition du JE, identification fonderont et consolideront l'identité à partir d'un moi unifié et confronté à la réalité, ce processus de personnalisation sera complété par ce que RACAMIER appelle la personnation qui constitue le Soi (ou Self), par quoi "l'être humain est capable de s'éprouver comme une entité individuelle unifiée, différenciée, réelle et permanente".

Mal assuré dans son identité, l'adolescent s'essaie désespérément à la cerner dans des identifications multiples ou dans la recomposition de son image

corporelle. Le tatouage apporte alors une garantie, entouré de cette nouvelle peau, le sujet resserre sa cohésion corporelle et renforce son sentiment d'unité et d'existence. "Je suis un tatoué" confère une identité socio-culturelle, aux embarras de l'identité personnelle se substitue celle du groupe plus rassurante. C'est à un mécanisme bien classique chez les adolescents où le groupe fait fonction de médiateur entre Soi et autrui, entre Soi et l'affrontement oedipien.

Cet usage du tatouage, comme d'un faux-self sera à lire jusque dans ses thèmes où s'affrontent et se proclament ces pseudos identités : "je suis un soute-neur", "je suis une victime de l'Armée", "je suis un ancien prisonnier", "je suis un pédé" ... Sont à considérer du même point de vue, tous les tatouages d'identification, d'affiliation, de reconnaissance, sans oublier cependant que c'est le fait d'être tatoué, qui reste primordial, au regard de l'identité.

Il n'est donc pas surprenant de constater que le recours au tatouage se fera chaque fois que l'identité sera mise en question, à l'adolescence bien sûr, mais aussi dans toutes les circonstances qui la menaceront :

- comme le passage carcéral, l'armée, la marine, où derrière l'uniforme l'humiliation, la discipline, le manque de liberté, s'estompe le JE. A la Légion on perd son nom, mais tous, on se tatoue. D'autre part, l'imminence éventuelle de la mort qui marque les groupes militaires et met le Moi et le Je en instance de disparaître peut aussi expliquer cette nécessité de renforcer son sentiment d'identité.
- L'Hôpital psychiatrique pose problème, on a longement écrit sur sa fonction d'aliénation de l'identité mais le tatouage n'y est pas spécialement fréquent. Se tatouer consolide le sentiment d'identité mais ne le crée pas, et suppose l'existence d'une "peau psychique primaire", pas trop "décousue" ; les psychotiques qu'accueille généralement l'hôpital psychiatrique, peuvent être considérés comme en deçà du champ des tatouages. Le tatouage exigeant une certaine organisation du Moi, ne pourrait être investi, ni se montrer efficace dans la lutte contre la dépersonnalisation ; il reste cependant tout à fait opérant dans les structures prépsychotiques qu'il peut aider à se défendre contre l'angoisse psychotique.

Première carte d'identité, celle qu'on ne peut perdre, elle est aussi la dernière s'inscrivant alors sur le cadavre comme l'ultime épitaphe.

2 - L'identification sexuée et l'angoisse de castration

Subordonnée au complexe d'Oedipe et à sa liquidation, l'identification sexuée achève le développement psycho-affectif, elle est la dernière épreuve que l'enfant et l'adolescent doivent vaincre pour accéder au statut d'adulte sexué. Elle ne pourra se conclure qu'après la puberté sur le plan physiologique mais elle ne sera entérinée culturellement que longtemps après parfois.

Les sociétés primitives, nous l'avons vu, marquent socialement ce passage dans les rites initiatiques, mais l'adolescent occidental n'a plus à sa disposition de système "officiel" pour atténuer son désarroi, il se voit obligé d'en recréer. Ainsi, le tatouage, comme le premier vol, la première cigarette, ou la première virée au bordel sera requis par celui-ci pour confirmer et affirmer son identité sexuelle. C'est ce que nous retrouvons dans les explications des tatoués : "ça fait plus viril", "on est un homme" ...

Virilisation et identification au père dans le passage à l'acte, elle trouvera son pendant au niveau des thèmes qui - ignorant le père, ou anti-sociaux - exprimeront la haine contre l'image paternelle. Le nom du père n'est jamais présent

dans les tatouages, on peut en discuter la représentation au travers des différents soleils tatoués, mais c'est surtout comme représentant de la loi qu'il est désigné et haï (mort aux vaches, j'emmerde la justice ...). Se tatouer est d'ailleurs vécu comme une infraction à la Loi, même si celle-ci ne l'interdit pas expressément ; il n'en est pas moins interdit par toutes les grandes religions monothéistes, et réproposé par le consensus social.

Le tatouage de même que les autres rites initiatiques est à considérer comme une mise en scène de la castration, une figuration symbolique de celle-ci, par laquelle la prohibition de l'inceste est renforcée (les "à ma mère" évoquent la nostalgie incestueuse), et l'angoisse de castration atténuée. Par la formule du "plutôt ceci que cela", circoncision ou tatouage, protègent en fait contre l'angoisse de la castration.

Cette protection s'appuyera encore sur :

- la fonction de fétiche du tatouage que nous développerons dans le chapitre suivant ;
- l'emblématisation du corps comme phallus.

La phallisation du corps dont nous avons déjà évoqué l'aspect narcissique, opère un déplacement du pénis à la peau tatouée, conçue comme phallus. Cette détention phallique rassure contre l'angoisse de perte du pénis en même temps qu'elle sert de leurre qui détourne l'attention du sexe vers le signe tatoué.

Nous ne pouvons clore ce chapitre de l'identification sexuée sans évoquer la féminisation de l'image corporelle inhérente au tatouage. BETTELHEIM a longuement développé cet aspect de l'envie du sexe opposé et de la maternité au travers de la chirurgie rituelle tribale, mais certaines traces en subsistent dans nos tatouages occidentaux. Dans notre civilisation, la décoration de la peau est connotée au féminin, se tatouer devenant alors l'équivalent de se farder ou se maquiller. Mais cette féminisation du corps est plus précise quand le sujet trace un ou deux traits à l'angle des yeux, qui imitent l'oeil fardé ; cet "oeil de biche", traduit l'ambiguïté des identifications, et suscite un trouble analogue chez autrui qui l'appréhende souvent comme signe d'homosexualité. Une telle ambiguïté de l'identité se retrouvera dans le climat homosexuel où baigne la rencontre tatoueur-tatoué.

Les tatouages érotiques rares chez les adolescents n'apparaîtront que plus tard, autant d'artifices qui dissimulent mal la faiblesse des identifications viriles.

Mais le jeu des identifications n'est jamais vraiment terminé, se poursuivant en fait tout au long de l'existence ; pour certains, se tatouer restera une obligation répétitive mais pour tous, d'être tatoué sera un compromis, l'indélébilité de la marque restant un rappel dans la chair de la sanction symbolique et un handicap dans le monde adulte. Ce jeu dynamique, cette mouvance va se figer sous ce "carcan cicatriciel" dans lequel le tatoué s'est emprisonné. Y échapper, se détacher, apparaîtra comme l'évasion impossible, le sujet ne pouvant alors imaginer que des opérations magiques proches de l'exorcisme, nouveaux rituels d'une renaissance par la souffrance.

G - LA FONCTION DE FETICHE DU TATOUAGE

Dans le prolongement de sa fonction transitionnelle, le tatouage s'offre à être considéré comme un fétiche "incorporé", talisman, amulette permanente, "colifichet", sa présence assurera dans la représentation du phallus, la protection contre l'angoisse de castration.

Cerner le fétichisme n'est pas chose facile, ou l'on coure le risque de lui donner une valeur trop restrictive ou au contraire de le diluer en voulant par trop l'étendre. La spécificité de l'objet fétiche s'avère difficile à préciser entre ces deux écueils, et la clinique psychanalytique, depuis FREUD n'a pas et malgré l'abondance de ses travaux sur le sujet, réussi à réduire ce flottement.

1 - Quelques repères théoriques

Dans les "trois essais" FREUD, traite le fétichisme dans les "déviation quant au but", afin de souligner sa dépendance aux phénomènes de surestimation sexuelle ; il fait alors du fétichisme un substitut impropre de l'objet sexuel en soulignant sa consonnance coprophilique. Les notes de 1910 puis 1920, signaleront sa valeur symbolique par rapport au sexe de la femme ; son élection en place du pénis dont l'absence chez la femme ne peut être admise "le pied sale et malodorant remplace le pénis dont l'absence chez la femme est difficilement acceptée par l'enfant". Le choix du fétiche, "souvenir-écran" d'impressions anciennes pouvant s'arrêter sur le pied ou le soulier rencontrés au cours de la quête voyeuriste des parties génitales de la mère.

En 1927, dans son article sur le fétichisme, FREUD installera sa théorie du Fétiche substitut du phallus maternel, centré sur le Déni (Verleugnung) focalisé ici sur la castration féminine, qui répond à l'horreur de la vision du sexe féminin, et à l'angoisse de castration du jeune garçon. Cette conceptualisation du déni amène alors FREUD à définir le clivage opéré par le fétichiste à propos de la castration de la femme. Dans ce même article, l'élection du fétiche (pied, fourrure, lingerie) se fera lors de la découverte de bas en haut du sexe féminin, pied, poils ou lingerie étant retenus comme dernières impressions pouvant coexister avec l'illusion phallique, avant que l'absence se dévoile.

La plupart des théorisations ultérieures du fétichisme, s'attarderont à en dégager les racines prégénitales, son implication dans la pathologie du couple parental...

Ainsi, Phyllis GREENACRE, recensant les traumatismes précoces et les perturbations de la relation mère-enfant - ceux du maternage en particulier - évoquera leur rôle dans l'altération de l'image du corps en constitution. Pour cet auteur, le fétichisme s'installera dans le lit d'une image du corps mal assurée, en raison d'une identification primaire visuelle à une personne féminine trop prolongée.

Les travaux de WINNICOT sur l'objet et l'aire transitionnels représentent un des apports les plus féconds à la théorie de l'objet-fétiche qui apparaît alors comme la persistance de l'illusion du phallus maternel sur le mode du leurre, faute que se réalise la désillusion progressive indispensable que permet la "good enough mother".

Pour M. KLEIN et BALINT, le fétiche représente outre le pénis féminin, les fèces du sujet ou de la mère, mais aussi par déplacement le vagin, ou encore le pénis du père.

B. GRUNBERGER dans un article récent, réenvisage le problème sous l'angle de la "régression du narcissisme et de l'analité". Pour lui, le fétiche est un objet partiel anal représentant "le couple contenu-contenant au niveau anal", l'aspect contenant se retrouvant dans la striction du corset, le laçage de la bottine, les liens de cuir, les chaînes... Cet objet-anal est d'autre part "narcissisé", transfiguré par l'élation narcissique qui s'y adjoint.

Pour les ethnologues enfin, si les fétiches existent, le fétichisme en tant que système n'est plus reconnu (cf. POUILLON : Fétiches sans fétichisme). Selon J. POUILLON le fétiche, qui avec le - mot - délimite le champ symbolique, est un "piège à Dieux", le mot piège pouvant être entendu dans son sens anal.

Cette pluralité des abords est bien résumée par MASUD. R. KHAN à propos des facteurs étiologiques du fétichisme ajoutés depuis FREUD :

- relations préoedipiennes primaires avec la mère (sein) ;
- objets internes et premiers développements du Moi ;
- phénomènes transitionnels et fonctionnement mental primitif ;
- angoisse de séparation et d'abandon ;
- développement pathologique du Moi corporel ;
- identifications bisexuelles primaires avec la mère et désir de porter un enfant ;
- fuite devant l'inceste ;
- défense contre les angoisses archaïques menaçant la relation à la réalité avec la crainte de décompensation psychotique.

2 - La fonction de fétiche du tatouage

Il serait sans doute abusif de faire du tatouage un objet-fétiche stricto-sensu, leur nature est différente mais leurs fonctions sont cependant fort semblables. Avec soi, en toutes circonstances, le tatouage assure à son porteur, l'illusion d'une complétude phallique déjouant l'angoisse de castration, dont le bénéfice narcissique est illustré par le discours des tatoués qui s'en disent valorisés, regonflés, plus forts ...

Comme le fétiche, il tiendra lieu de pénis mettant le pénis réel "à l'abri" des menaces, et se montrant lui-même inattaquable dans son inaltérabilité propre : on ne châtre pas un dessin. Sa pratique réalise un rite castrateur mais sa possession ultérieure tient à distance l'angoisse de castration, un peu comme le système du coupeur de nattes. Une autre ambiguïté se profile derrière la connotation féminine, que propose l'ornementation cutanée, à côté de sa protestation phallique où nous pouvons lire l'affirmation, en même temps que le déni de la castration.

Phallus et Fétiche sont des objets partiels détachables, ce qui ne paraît pas envisageable pour cette partie du Soi, que le sujet tatoue et pourtant l'idée qu'elle puisse être détachée n'est pas étrangère aux tatoués ; un tel envisage de la léguer à son épouse, la jurisprudence envisage sa restitution contre indemnité, les nazis les collectionnaient, arrachés à leurs victimes pour dit-on, confectionner de lugubres lampes de chevets.

Le contenu thématique du tatouage a peu d'importance pour lui conférer sa fonction fétiche, c'est là encore, "être tatoué" qui importe. Tout est bien sûr possible de l'unique graffito, à la fétichisation de toute la surface cutanée où

le corps tout entier sera fétiche. Les zones anales et génitales échappent en principe à de tels recouvrements en raison probablement du fait qu'elles sont les organes visés et protégés. Ceci pose évidemment le problème du tatouage pénien, rare certes, mais qui illustre sans doute l'échec du processus métonymique, et constitue une ultime tentative à même l'organe - par la dérision, l'anthropomorphie, ou un oeil magique - de détourner la sanction. La pratique n'est déjà plus une représentation mais presque une esquisse de l'acte de castration.

Le tatouage sera parfois talisman, vécu comme porte-bonheur, et gri-gri en dehors même de tout dessin voulu propitiatoire (13, AS, fer à cheval, Khamsa ...), ce qui est en quelque sorte une extension "culturelle" de la fonction protectrice initialement sexuelle du tatouage.

Si nous revenons à l'adolescent, en proie à la reviviscence de ses angoisses oedipiennes, nous saisissons tout "l'intérêt" que représente pour lui cette fonction de fétiche du tatouage, lequel devient un moyen commode, sinon sans inconvénients, de mettre à distance la nécessaire reconnaissance de la différence des sexes.

A ce propos, F. ALVIM signale l'apparition à l'adolescence d'une phase fétichiste transitoire lui permettant de supporter ce qu'il appréhende comme incomplétude du corps féminin. Chez la fille, ce mécanisme pourrait être remplacé par un compromis au niveau du corps dans des troubles de conversions hystériformes par exemple, mais l'angoisse prévenue reste de même nature. Nous pensons que le tatouage s'intègre parfaitement au cadre de cette phase fétichiste, avec cependant cette particularité de lui survivre.

Rappelons enfin le travail de J. BAUDRILLARD qui décrit et analyse brillamment la fétichisation du corps de la femme au travers de la mode, du maquillage, de la publicité, du strip-tease ... où se met en scène la castration féminine, et le marquage phallique dont ce corps est l'objet ; le tatouage s'y intègre tout naturellement.

II - SOI ET L'AUTRE

Etre tatoué, pour soi, n'épuise pas les fonctions possibles du tatouage offert à l'interrogation du regard de l'Autre. De la rencontre avec le tatoueur - fut-il l'image du sujet dans le miroir - à l'exhibition "scandaleuse" du machin, l'Autre, l'oeil de l'Autre est interpellé, invité à se prêter au jeu complice ouvert par le tatouage.

L'itinéraire de ce chapitre nous mènera du regard sartrien au "manque à dire", s'arrêtant sur la rencontre et l'homosexualité qui la marque, sur les couples voyeurisme - exhibitionnisme, sadisme - masochisme, mis en oeuvre dans cet échange.

A - LE REGARD

Action ou manière de regarder (Larousse), il est le support des affrontements, agression ou séduction, le médiateur à distance des échanges libidinaux.

1 - Le regard chez SARTRE

" Il suffit qu'Autrui me regarde pour que je sois ce que je suis, non pour moi-même certes, mais pour l'Autre ".

Pour SARTRE, être vu par autrui, confère le statut d'objet face à autrui qui regarde, l'unité "regard d'autrui" étant créée à l'apparition d'une forme sensible : yeux, bruit de porte, de pas... Il se révélera dans la honte et la fierté d'être cet objet regardé et jugé.

L'équivalence dangereuse du regard, justifie son appréhension par l'"objet" et SARTRE parle de "fond de destruction des yeux qui me regardent".

Dans ce contexte - existentiel -, se vêtir permet de "dissimuler son objectivité, de réclamer le droit de voir sans être vu, d'être enfin pur sujet". Se tatouer pouvant autoriser un retournement semblable du moins tant que l'autre acceptera de participer à l'illusion complice.

2 - La psychopathologie du Regard

C'est à R. HELD que nous empruntons ce titre, sous lequel il a publié une étude fort brillante, qui nous servira de référence dans ce chapitre.

Le regard se matérialise dans un glissement métaphorique oeil-soleil, regard-rayon lumineux qu'illustre aussi le coup de foudre de l'amour visuel instantané. Une telle équation supporte l'image d'une propagation rectiligne du regard (cf. la représentation en pointillé, en flèche dans la bande dessinée), qui soutendra la pensée magique par exemple. On dit d'ailleurs décocher un regard, comme l'arc décoche sa flèche, ce qui nous renvoie au fantasme d'effraction, de pénétration ou de destruction par le regard.

Cette crainte d'une pénétration par le regard d'Autrui est bien connue et nous la rencontrons journellement en clinique : elle donne corps au devinement de la pensée, au viol de la pensée, au sentiment d'être sodomisé ... Dans cette perspective, l'oeil devient l'équivalent du Pénis et le regard érotisé une sorte de coït oculaire. Il s'agit bien de cela lorsque telle jeune fille ou femme rougit "à l'exhibition sexuelle" d'un regard enflammé, ou vu comme tel ; la pudeur impose alors à celle-ci de baisser les yeux, ou les détourner, les mettant ainsi à l'abri de la pénétration - étant bien entendu que c'est le sexe qui est en cela dissimulé - .

Mais la culpabilité fait aussi baisser les yeux, la crainte d'être vu, voyant, par le regard intrus d'un tiers. Un regard fuyant mettra les yeux à l'abri de la castration, de la destruction dont la menace pèse dans le regard d'autrui.

"Je t'ai à l'oeil", exprime la puissance et la possession de l'autre par le regard.

Rappelons qu'Oedipe après le meurtre et l'inceste se crève les yeux.

Exhibition, voyeurisme, dénudation, pénétration sexuelle - génitale ou anale - , castration, destruction magique, fascination, l'oeil et le regard offrent toute une gamme de transactions à distance entre soi et l'autre. "Ils sont le champ d'expérience privilégié pour l'expression et l'exaltation des forces instinctuelles et des mécanismes de défense du Moi" dit HELD.

Cependant, dans tout le jeu des échanges visuels, l'oeil n'est qu'un représentant, ce dont il s'agit n'est pas montré ; ainsi le clin d'oeil équivaut :

- à une exhibition à minima pour l'homme ;
- à une invitation par la femme à faire voir ailleurs ce qui ne se montre pas en public, et que le mouvement de paupière préfigure, voilant puis dévoilant. Le coup de tête d'accompagnement invite le partenaire à suivre l'émetteur du signal pour prendre possession du représenté.

3 - Le tatoué regardé

a) La surprise

Le tatouage se donne à voir, en même temps qu'il se dissimule et ce n'est pas toujours le plus visible qui sera le mieux vu ; motifs destinés à être vus, mais dont le tatoué ne supporte pas qu'ils puissent être regardés, ou motifs cachés que l'Autre sera amené à découvrir dans l'intimité.

Caché ou exhibé, il reste lié au regard de l'Autre mis de toute manière en position de voyeur, il n'y a pas d'exhibition sans spectateur à surprendre. Surprise qu'il faut entendre dans ses deux valeurs : d'étonnement et de prise.

- Etonnement dans la perception de l'étrange signe qui convie à s'interroger, fantasmer, parfois à admirer, souvent à mépriser. Le partenaire d'une telle

rencontre peut être séduit, ému, quelquefois scandalisé ; ainsi cette infirmière recouvrant de teinture d'iode un Christ sacrilège.

Le scandale dans certains cas, devient le but recherché, il en est ainsi des provocants tatouages faciaux et pan corporels, des motifs érotiques et pornographiques ... Le recul, l'effroi ou la colère qui s'ensuit se motive autant dans l'impact de l'agresssion que dans le refoulement de la pulsion scopophilique. Une telle interpellation de notre voyeurisme suscitant bien sûr des réactions variables selon nos aménagements défensifs, allant du plaisir au dégoût, mais rarement à l'indifférence.

L'étonnement peut rester suspendu devant les tatouages codés, anti-sociaux, laissant le lecteur égaré, exclu d'un message clos.

Devant l'adolescent honteux de ses errements pictographiques, le regard s'étonnera d'une telle découverte jusqu'alors tenue cachée, en des termes voisins d'un "Toi aussi mon fils".

- Prise ; le regard de l'autre prend possession du signe offert, et par là d'un fragment du corps du sujet, mais alors un retournement s'opère par lequel le partenaire se trouvera piégé ; s'appropriant l'appât tatoué, le regard reste prisonnier dans les mâchoires du signe. Le piège tendu est double :

- . piège du signifiant où s'occulte le sens ;
- . piège du leurre, car ce par quoi l'autre est fasciné, n'est que le substitut de l'essentiel qui reste masqué, à savoir le pénis.

b) L'illusion du leurre

La problématique de la castration est ici en jeu, dont l'évitement s'opère dans l'usage fétichiste du tatouage. C'est un signe seulement qui est donné à voir et appréhendé, le partenaire se voit convié à une transgression portant non pas sur le pénis mais sur son substitut phallique, le tatouage conçu comme leurre et fétiche. Encore faut-il que ledit partenaire accepte la complicité de l'exhibition-piège de l'illusion. Nous pouvons à ce propos rappeler ce que dit J. CLAVREUL sur le couple pervers "l'oeil occupera pour le pervers cette place problématique que le névrosé et le normal réservent au phallus et à l'objet aimé" ; ce regard de l'Autre est nécessaire à la complicité sans laquelle ne peut exister le champ de l'illusion. Portant son regard, l'Autre devient partenaire, piégé il est complice, et par là même le "charme" du signe tatoué peut opérer, et l'angoisse s'apaiser.

Le regard et les dangers qu'il véhicule (pour le pénis et pour le Moi) sont ainsi détournés de leur but par un leurre à l'image du "toro trompé par la muléta".

Car l'important réside-t-il dans ce qui est masqué, ou dans ce qui est mis en valeur ?

ISRAEL qui parle de l'effet de surprise du maquillage, nous rappelle aussi qu'il découpe et morcelle, qu'il maquille, tout en mettant en évidence ce sur quoi il veut nous égarer ; mise en évidence d'un équivalent pénien et escamotage du morcellement (de l'hystérique).

Nos tatouages focalisent l'attention sur certains points du corps, investis comme substituts phalliques et masquent le pénis, l'anus et l'espace cutané reliant tous ces éléments. Castration et analité sont ainsi escamotés et dans certains cas les déchirures du Moi. Les ornements pénien ne venant que confirmer, en dernière ressource la précarité de l'identité sexuelle, que les équivalents ne suffisent plus à assurer.

c) Exhibitionnisme / voyeurisme

Nous ne pouvons pas ne pas évoquer ce couple de pulsions partielles, autour duquel se recentre cette problématique du Regard porté sur le tatoué.

Exhibition cutanée où le plaisir naîtra du scandale, de la surprise et de la gêne créée chez le partenaire renvoyé à sa dimension voyeuriste.

Exhibition-voyeuse où le plaisir sera aussi de se voir vu dans le regard de l'Autre.

Mais les tatouages exhibent aussi la détresse, le mal à vivre et à être l'impuissance, la castration : "pas de chance", "victime du destin", "enfant du malheur", "né par surprise" ... Ils évoquent alors "l'exhibitionniste névrotique" offrant à autrui le spectacle "misérable" de sa flaccidité.

Ainsi, nous paraît s'inscrire le tatouage dans l'espace du regard, qu'il fascine, séduit, possède, agresse ou détourne. Aggression et protection dissuasive comme cet oeil tatoué dans le dos qui conjure le "mauvais oeil", le regard du dehors ou du dedans (cf. CAÏN) et surveille tout rapprochement par derrière.

Cependant, entre le tatoué et le spectateur se glisse l'incompréhension d'une parole adressée autrefois à autrui et aujourd'hui vide de sens, muette mais tenue pour actuelle par le spectateur.

B - LE TATOUEUR - L'HOMOSEXUALITE

1 - La rencontre

Tatoueur professionnel, ou tatoueur d'occasion le plus souvent bénévole, compère de prison, ou de bande, il est toujours du sexe masculin (dans notre culture) et opère dans le secret, voire dans la clandestinité. Une telle rencontre prendra donc valeur de transgression, de cérémonie secrète, que le tatoueur plus âgé ou alter égo, dirigera après l'avoir provoquée en parfait zélateur. Si la demande vient parfois du sujet, s'étayant sur les mécanismes habituels de l'imitation, elle est la plupart du temps suscitée activement par les tatoués / tatoueurs, et la pression du groupe. Ce prosélytisme ne rencontre d'ailleurs que peu de résistance ouvrant seulement la demande sous-jacente, et s'appuyant tout naturellement sur la "séduction homosexuelle" mise en oeuvre dans cette invite.

2 - L'homosexualité

L'homosexualité latente fournit le support libidinal à une telle rencontre "initiatique" où le sujet séduit sera invité à se laisser pénétrer par l'aiguille du partenaire / tatoueur. Ce dernier dont nous avons vu qu'il gardait l'initiative du cérémonial assumera le rôle actif dans ce couple transitoire. Nous pourrions d'ailleurs distinguer deux couples :

- . tatoueur / patient ;
- . aiguille / patient, où l'aiguille fait fonction d'objet-partiel qui sera seul présent dans le contexte des autotatouages.

La signification homosexuelle et autoérotique de la séance, la baignera de culpabilité à laquelle pourrait se rattacher la gêne ultérieure du tatoué à parler de cette rencontre. Lorsqu'il l'évoque, le sujet la désigne souvent comme une "bêtise de jeunesse" (au même titre que la grossesse chez l'adolescente). L'alcool y joue souvent le rôle d'un complément par lequel se dissout la culpabilité.

Pénétration par l'aiguille du tatoueur, mais aussi par son "idéologie", que la pointe introduit sous la peau du sujet : cette épreuve rappelle le vampirisme où la morsure saigne et en même temps transmet le pouvoir et l'identité de vampire. Cette vampirisation à double sens est donc identification homosexuelle au tatoueur, et appropriation par celui-ci du sujet passif ; il portera alors la marque de ce nouveau "maître", la griffe de ce couturier des chairs (il a ses thèmes, son style, ses couleurs ...).

Comme en écho nous y retrouvons le souvenir d'autres immatriculations : marquage des troupeaux, des criminels par la fleur de lys, des anciens bagnards ; ou encore des déportés numérotés dans leur peau par les Nazis. Dans les bagnes, les homosexuels tatouaient leurs initiales sur la peau de leur "mômes", ceux des T.P. de Biskra se tatouaient le gland en bleu, d'autres la région anale.

Le climat dans lequel va s'opérer le tatouage est toujours unisexué et homosexué :

- . homosexualité latente de l'adolescent en crise, ou d'un sujet adulte mal sexué ;
- . homosexualité structurant le groupe ;
- . homosexualité dans la collectivité concernée : c'est celle de l'internat, du groupe, de la prison, de la caserne, du navire et de tous les lieux homosexués et fermés que crée notre société.

Chez l'adolescent, cette surdétermination est particulièrement nette, le tatouage devenant un recours commode et habituel pour décharger les tensions internes.

C - LES ASPECTS SADO-MASOCHISTES

"Les conduites agressives se retrouvent fréquemment dirigées contre le corps propre de l'adulte, dans la généralité d'une série de pratiques sociales, depuis les rites du tatouage, de l'incision, de la circoncision, dans les civilisations primitives, jusque dans ce qu'on pourrait appeler l'arbitraire procustéen de la Mode, en tant qu'il dément dans les sociétés avancées, le respect des formes naturelles du corps humain dont l'idée est tardive dans la culture".

J. LACAN

L'effraction de la piqûre, la passivité, la douleur érotisée, le rituel, forment une séquence que nous reconnaissons comme masochiste. Si la rencontre est de nature homosexuelle, elle va cependant se dérouler selon un scénario sado-masochiste indéniable où, au masochisme du tatoué, répond le sadisme du tatoueur.

La douleur de la puncture existe, même si, le sujet la minimise, l'écarte ou la dénie ; son érotisation la rend, sinon franchement agréable, du moins supportable, un "agacement" dit-on. Prise dans le contexte initiatique elle devient une condition indispensable de cette fonction rituelle : il faut souffrir pour "passer", et obtenir ce brevet de courage, de maturité et de virilité. Dans le discours du tatoué, nous la retrouvons parmi les motivations : "voir si ça fait mal", "parce que ça fait mal" ou parmi les thèmes choisis : "né, pour souffrir", "marche ou crève"...

Rappelons que dans le langage argotique pour "se tatouer", on dit "se bouziller", qui illustre assez bien le retournement de l'agressivité sur le sujet au travers de l'aiguille et de l'éventuel partenaire ...

Passage à l'acte sur et contre le corps, que les tatouages déforment peu à peu, démolissant et recomposant une image corporelle mal aimée, le masochisme du tatoué trouvera encore à s'exprimer dans le désaveu social qu'il suscite lors de son exhibition ; surtout s'il affecte le visage ou rien ne peut le dissimuler. Les polytatoués entièrement "rebrodés" iront jusqu'au bout de cette logique suicidaire qui les voue au rejet, à l'exclusion communautaire ; leur seule possibilité d'existence sociale restant la dérision bouffonne, de leur curiosité exploitable dans une foire ou un "Barnum Circus".

Notre tatoué sera donc masochiste :

- . en se bouzillant, seul ou avec la complicité de la main armée du tatoueur subie passivement dans l'érotisation de la douleur et de la soumission ;

- . en étant marqué au regard de l'Autre et de la norme.

Il faut cependant bien noter que ce retour masochiste dans ce mépris social, le rejet, la suspicion, ou la haine est à l'image (reflet), de l'agression sadique que le tatoué fait subir à celui qui le regarde.

Sadisme du tatoué qui offense, scandalise le regard du spectateur non averti par ses dessins et ses inscriptions : poignards, fauve, graffiti érotiques ou obscènes, texte anti-social ou vengeur ... Mais cette provocation alimentera la répression et le désaveu ultérieur. Le plaisir de l'agression prend un aspect bien particulier quand le sujet dévoile ses multiples "amours" tous "éternels", tous démentis par la réalité, sous les yeux de sa partenaire du jour, et "pour la vie".

Sadisme, masochisme, homosexualité, exhibitionnisme, fétichisme, nous les avons tour à tour évoqués pour cerner la personnalité du tatoué dont il faut bien reconnaître qu'elle collecte de nombreux traits pervers. Il n'est pas question de perversion ou de structures perverses, mais de mécanismes de type pervers recensés par la pratique du tatouage, pour assurer la mise à distance de l'angoisse de castration.

Leur présence signe en tout cas la défaillance passée ou permanente, du tatoué dans l'édification de sa génitalité, son incapacité à assurer sa sexuation. Le tatouage occupe la position d'un substitut phallique autour duquel s'ordonnent ces divers mécanismes, qu'il unifie pour assurer l'évitement de l'angoisse et le renforcement narcissique.

D - LE MANQUE A DIRE

Nous avons été frappé par la difficulté que montraient les tatoués à parler de leurs tatouages ; la dénotation s'avérait possible mais le travail connotatif restait toujours d'une grande pauvreté. Ce n'est qu'exceptionnellement que nous avons pu percevoir une certaine indexation affective et encore n'était-elle donnée que dans une dimension factuelle. Les difficultés paraissaient s'inscrire dans le cadre plus général d'une pauvreté verbale et fantasmatique.

Ces difficultés d'expression verbale ont été soulignées par d'autres auteurs comme BOURGEOIS et DILIGENT surtout. DILIGENT rapporte d'ailleurs l'expérience tentée dans un IPES où une épidémie de tatouages fut enrayée, par l'instauration d'entretien de groupes, de discussions libres, d'ateliers d'expression plastique, d'enregistrement au magnétophone qui permirent un réinvestissement de l'expression verbale.

- L'Agir -

Au-delà du niveau généralement frustré de beaucoup de sujets c'est à un non-investissement de la parole que l'on peut faire référence. Faisant pendant à cette insuffisance de la parole c'est le geste, et l'Agir qui sont investis.

Le tatoué passe à l'acte quand il se marque ou se fait illustrer, choisissant l'expression corporelle directe pour tenter de résoudre ses difficultés à exister et à aimer. Cette tendance impulsive à agir soutendra tout le fonctionnement de ces sujets, réapparaissant dans leur propension à la délinquance, à l'action militaire, à "l'aventure", à l'alcoolisme. Le mécanisme du passage à l'acte étant le fond commun au niveau duquel le tatouage rejoint la psychopathie et la délinquance avec lesquels on le confond souvent.

Ici, le tatoué agit avant d'être agi par sa marque.

Action corporelle directe, se tatouer n'est pas un fait de symbolisation, le processus de symbolisation est court-circuité, c'est "être tatoué" qui devient symbolique. Le circuit court ne permet pas au fantasme d'accéder à la symbolisation verbale, il est directement inscrit sur le corps.

Le passage à l'acte en ce qu'il décharge automatiquement la tension interne, ne permet plus d'élaboration secondaire communicable, il l'économise : "Esquive économique de l'élaboration qui fait de sa pauvreté le compagnon de misère de l'automatisme de répétition" dit M. FAIN. (c'est la même économie que nous retrouvons dans l'acte de boire).

De cette communication verbale difficile naît le fantasme chez l'observateur d'un non-fantasme chez le sujet, ce mal-entendu ayant au moins l'intérêt de nous faire fantasmer sur le tatouage sans quoi, ce travail n'existerait pas.

M. BOURGEOIS accorde à l'adolescent de s'empêtrer dans une telle problématique de la parole, mais nous ne sommes pas de son avis, quand il en "indemnise" le tatoué adulte. La répétition de l'acte de se tatouer propre à l'adulte nous paraît au contraire rendre compte de cette économie de l'élaboration symbolique à laquelle est contraint le tatoué chronique n'ayant pu trouver d'autre alternative à ce fonctionnement compulsif.

Nous ne ferons que rappeler, éclairant aussi ce "manque à dire", la valeur narcissique du tatouage qui l'exclut de la relation verbale à l'Autre, et sa perte d'actualité dans l'économie psychique du sujet (l'adolescent surtout), qui le laisse muet devant le questionnement hic et nunc du spectateur.

E - RENCONTRE INITIATIQUE ET FONCTION DE LEURRE

LE TATOUAGE APPARENTE A L'ALCOOLISME

1 - Nous avons en de nombreuses occasions souligné la complicité du tatouage et de cet autre type d'agir qu'est "l'acte de boire". Ainsi nous notions la fréquence des antécédents et des conduites éthyliques chez les tatoués de divers horizons : fréquence tout à fait signifiante et qui n'a échappé à aucun auteur. Cette incidence de l'alcoolisation se retrouve de façon particulièrement nette lors du cérémonial du tatouage au cours duquel de très nombreux sujets reconnaissent s'être enivrés. L'alcoolisation transitoire accompagne et en même temps permet l'épreuve du rite rendue par l'ivresse supportable dans sa douleur et sa culpabilisation.

Cela dit, peut-être est-ce au-delà de la simple coïncidence qu'il faut envisager cette parenté, que nous pensons situer au niveau économique.

2 - Nous nous référerons aux travaux extrêmement novateurs que S.A. SHENTOUB et A. DE MIJOLLA ont publiés sur l'alcoolisme, dont nous pensons qu'ils fournissent un modèle économique transposable au tatouage.

a) La rencontre initiatique

Elle représente pour l'alcoolique une rencontre initiale mythique avec l'alcool, où l'ivresse en raison du contexte qui l'a produite jouera le rôle d'un traumatisme (au sens psychanalytique), voué à la répétition. C'est le caractère traumatique lié à l'afflux d'excitations non maîtrisables, qui la différenciera d'une rencontre transitoire normale et destine le sujet à la répétition de l'acte et à l'alcoolisme chronique.

L'acte de boire réalise alors une fixation secondaire, après coup qui réveille les "zones muettes", non libidinisées, "traces mnésiques" de traumatismes archaïques.

La première rencontre avec le tatouage selon les circonstances dans lesquelles elle s'inscrira ouvrira à des destinées bien différentes à l'image de ce que SHENTOUB et MIJOLLA ont décrit pour l'alcoolisme.

Le tatouage initial, c'est lors de l'adolescence qu'il est contracté mais par la suite la séquence se reproduira, identique, pour une raison ou pour une autre, faisant de ce sujet un "tatoué chronique". Cependant, il arrive et assez souvent heureusement, que la première inscription reste l'unique, n'appelant pas sa reproduction ultérieure. Nous pensons alors distinguer comme pour l'alcoolique :

- un tatouage transitoire : (dans sa motivation sinon dans le résultat cicatriciel), sans lendemain, qui constitue le cadre préférentiel des tatouages de l'adolescent (nous voulons dire ne se répétant pas après l'adolescence). Le sujet en proie au désarroi, et au bouleversement critique que l'on sait, va s'administrer seul ou par le biais d'un partenaire, cette auto-médication scarificatoire dont nous avons examiné antérieurement les fonctions. Dans l'impossibilité d'élaborer

ses difficultés internes et interpersonnelles, il recourt à la décharge d'un agir direct sur le corps et évite l'angoisse et les conflits grâce au leurre que représente le tatouage. Il s'agit en quelque sorte d'un tatouage banal ou sub-normal, analogue à l'ivresse dans le cadre de l'alcoolisme, mais dont la persistance cicatricielle prolonge les fonctions, et dissuade de récidiver.

- un tatouage "chronique" : qui à partir d'une oeuvre de jeunesse, se répétera à des âges successifs, tentatives réitérées de clore une identité, d'unifier une image corporelle défaillante, de lier par et dans cet acte, le puzzle libidinal aux éléments mortifères (rappelons le foisonnement des thèmes de mort dans les dessins et inscriptions, l'agression contre soi dans le "bouzillage" et la mort du désir dans la fermeture de la lettre).

Nous pourrions donc imaginer un tatoué "chronique" dont les relations précoces à la mère seraient marquées de distorsions graves, ayant échappé aux processus maturatifs et à la représentation (tant en raison de la relation maternelle que du non-lieu du père) et qui dans la rencontre avec ce stylet du tatoueur verra s'obturer ces failles du Self. S'inscrivant ainsi dans un contexte émotionnel intense (deuil, vengeance ...), réactivant un passé muet, ce tatouage initiatique formera le prototype d'une maîtrise possible de l'angoisse que le sujet réexpérimentera par la suite.

L'exemple de Daniel W. dont nous avons déjà rapporté l'histoire, illustre assez bien cette rencontre initiatique avec le tatouage ; désarmé de ne pas être reconnu par sa fille, il se tatoue une pensée au travers de quoi il récupère son identité de père, se réapproprie sa fille, et en même temps sa mère qui l'a abandonné, tout ceci étant vécu dans un bouleversement d'affects. Il envisage d'en faire d'autres "dans le même sens" dit-il, comme il répète ses ivresses (seul moment où tout s'éclipse), et ses T.S.

Tel autre, comme Christian G. - au passé un peu semblable (parents divorcés, assistance publique, nourrices), aux antécédents délinquantiels déjà lourds, s'alcoolisant régulièrement - se tatoue pour exorciser, décharger tous les événements douloureux qu'il subit : ami d'enfance écrasé par un camion, placement en centre, rupture sentimentale, règlements de comptes dont il a échappé ...

b) La fonction de leurre

Le leurre-alcool opère pour le sujet et pour l'entourage (médecine y compris) ; objet contraphobique, il permet aussi de dévier l'acte "ce n'est pas moi qui boit, c'est l'alcool qui fait que ...", de déplacer le conflit qui paraît levé alors même que "ses origines infantiles restent muettes", ou va déplacer la culpabilité "j'étais ivre". Il sert enfin d'écran où se condensent les éléments archaïques et actuels de la pathologie.

Nous retrouvons ici, ce que nous avons évoqué pour le tatouage, substitut phallique, pseudo-self, fausse relique incarnée de l'objet perdu... mais toujours un leurre où s'articule cette dialectique de l'illusion entre le sujet et l'Autre. Le sujet (qu'il soit le pénis, ou le Soi), n'est plus impliqué, l'interlocuteur c'est maintenant le tatouage, aliénation et défense. Nous sommes victimes de ce leurre quand nous interrogeons les tatouages, oubliant alors celui qui les porte, s'y dissimule, et se tait, car parler tatouages, c'est déjà rompre le système, altérer l'illusion, c'est peut être aussi retrouver le dialogue thérapeutique.

La rencontre initiatique avec l'alcool, ou le tatouage, "vient apporter des contenus représentatifs désormais liés en une opération pauvre et stéréotypée...

une caricature", en place de l'élaboration phantasmatique court-circuitée. Au sein de la pauvreté verbale et communicative du tatoué, le tatouage offre ses signes stéréotypés, ou son code, créant un pseudo discours où nous nous fascinons. Miroir aux alouettes (que nous sommes), il organise l'incompréhension ; du tatoué nous ne saisissons plus qu'"une croix des voyoux", un "mort aux vaches".

Aliénation donc, du sujet dans sa relation aux autres, mais aussi Défense du Moi et du SOI grâce à l'illusion que l'Autre ne doit pas remettre en cause et que le silence, la non parole protègent et préservent.

III - LE TATOUAGE COMME "MECANISME DE DEFENSE"

L'ADOLESCENCE COMME CARREFOUR

Parler de "mécanismes de défense" est un abus de langage. Cependant, l'économie du tatouage dans la psychopathologie du tatoué, et notamment son rôle protecteur diversifié, nous invite à le considérer en tant que mécanisme mis en oeuvre par le sujet (et non le Moi), pour se défendre contre les trois grands types d'angoisse qu'il est amené à affronter. Les guillemets utilisés, le sont pour marquer l'analogie, mais aussi donc la différence avec les mécanismes de défense (du Moi) stricto-sensu.

A - DEFENSE CONTRE L'ANGOISSE DE CASTRATION

- "Adore à deux genoux comme un poteau sacré,
Mon torse tatoué, adore jusqu'aux larmes
Mon sexe qui se rompt, te frappe mieux qu'une arme,
Adore mon bâton qui va te pénétrer". J. GENET "Le condamné à mort".

Ce n'est pas ici le pénis qui est dévoilé, montré aux regards, car nous le savons le regard châtre - "châtrer autrui, pour ne pas être châtre" dit HELD à son propos - mais un substitut phallique qui masque l'essentiel. Par sa valeur de fétiche et de leurre, le tatouage détourne la menace et garantit l'intégrité et le sentiment de complétude du sujet qui s'y réassure.

Les exhibitions masochistes de la souffrance, du malheur : "victime de ...", "j'ai souffert...", rappellent les fréquents abandons réels du passé, mais détournent là aussi l'éventuelle menace en affirmant à peu près ceci : "ce n'est pas de sexualité que je me préoccupe, je ne suis qu'un pauvre petit ...", qui formerait une sorte de défense par la régression.

Les exhibitions claironnantes font par contre, du corps lui-même le phallus compensateur et témoin érigé de la virilité mise en doute.

De même les thèmes anti-sociaux sont autant de défis à la loi où se profile l'affrontement oedipien - dans le meilleur des cas du moins - . Ils sont à la fois provocation de la loi (dans ses représentants) et affirmation incarnée de la réalité de la loi, et non d'un surmoi efficace.

A noter enfin que les thèmes oscillent le plus souvent entre l'expression d'un Moi Idéal mégalo-maniaque "ni Dieu, ni Maître", "Aigle", "Tigre", "Dragon", et d'un Idéal du Moi sans nuance, pauvre presque inexistant : "marche ou crève", "né pour souffrir", "ne te fie pas aux amis", "né pour mourir ...".

Ici l'adresse est au Père, dont nous avons noté l'absence, absolue de référence dans les thèmes tatoués, hormis peut être les soleils ; absent il l'est comme dans la réalité des biographies, mais dans ce manque, il est désespérément interpellé et redouté. Le chemin de la liberté, se dirige à l'horizon vers un énorme soleil qui rayonne aussi sur les "croix de la liberté".

Père-sauveur, père-castrateur, père auquel on s'identifie au sortir de ce rite initiatique recréé, où se joue la castration symbolique, mais aussi père que l'on veut séduire, pour fuir dans la relation homosexuelle la menace castratrice. Ainsi la féminisation du corps et le rituel de la séance convergent eux aussi vers l'évitement de l'angoisse de castration.

C'est bien d'ailleurs dans cet évitement que réside l'échec relatif de tel "mécanisme de défense" qui n'est qu'un processus externe n'entraînant aucune modification ou remaniement interne structuraux ; il s'agit d'une mise à distance et non d'une élaboration.

B - DEFENSE CONTRE L'ANGOISSE DE PERTE D'OBJET

"Dis, Môm', tu veux ? on s'piquera l'bras
Et on met'ra nos sangs ensembles ;
Pis, on s'f'ra tatouer tous les deux
Dessus nos palpitants en feu ;
Sous l'tiens, v'la les mots qu'tu mettras :
"Nini aim'Paulo pour la vie
Et jamais a ne l'oubliera".

J. RICTUS - idylle.

"J'me l'suis fait tatouer sur le bras
Avec mon palpitant autour
On dirait un vaccin d'Amour
Et jamais ça ne s'en ira".

J. RICTUS

Tatouage-souvenir où l'on se grave un coeur, une flèche, des initiales, un prénom, une pensée mais ici l'arbre, ou le banc, c'est la peau de l'éploré. Pris au pied de la lettre, ce disparu, l'infidèle est gardé dans la peau, "je l'ai dans la peau" dit la langue populaire. Tout comme dans le deuil, le nom du partant s'éternise dans la pierre, mais ici l'épithaphe est tatouée et le corps est tombeau. Le tombeau qui reste le meilleur gardien des secrets donne assez bien la dimension de la démarche : l'objet se voit inclus dans le corps pour y rester, y être gardé indéfiniment.

A mi-chemin de l'introjection, et de la projection l'objet-mort peut être gardé tel quel, chosifié, (vitrifié pourrait-on dire), en soi, mais pas dedans, comme maintenu à une distance suffisante du Moi pour ne pas le détruire, et suffisamment proche pour n'être pas perdu. L'objet est mis en orbite du Moi sans que celui-ci n'ait besoin de lui faire subir les opérations habituelles : introjection, cli-vage, réalisation, identification ...

Nous aurons encore un processus d'évitement, ici du deuil, dont le Moi se dispense le travail par une sorte de satellisation de l'objet qui permet l'illusion de sa présence (dans la peau et sous les yeux), et l'économie de la culpabilité qu'il doit engendrer. Le Moi fait l'économie du travail de deuil mais perd alors le bénéfice de l'introjection et de l'identification aux parties bonnes de l'objet.

Aucune élaboration structurante mais un bénéfice économique immédiat que l'indélébilité du trait tente de pérenniser.

Daniel W. nous en fournissait un exemple clair, où le sentiment d'une perte irrémédiable lui faisait immortaliser sur le champ, le nom de la petite fille et confirmer par là, et par écrit, sa perte définitive pour le Moi, qui n'en peut rien "tirer". L'objet perdu, demeure en tant qu'objet imaginaire, interlocuteur imaginai- re, mais perd toute possibilité d'internalisation : maintenant l'illusion de la pré- sence, le tatouage propose une dénégation, voire un déni de la mort.

Christian, dessinant un "Amour enterré" (un coeur avec une initiale sur une croix) pour son amie d'enfance, nous montre bien cette mise en lieu sûr de l'objet tatoué ; on pense à quelque trésor caché sous terre en une certaine île.

Nous avons d'ailleurs relevé un tatouage de "deux coeurs à l'abri" sous un parapluie qui évoque bien cette retraite sécurisante au sein du derme. Il n'y a pas que les coeurs, initiales, ou pensées qui peuvent ainsi être utilisés, mais tel pay- sage, personnage ou autre ramené de tel ou tel endroit, devient à son tour un souve- nir ineffable et pour la vie, du lieu, de la période, de la personne (palmiers d'In- dochine de Diogène C. ; Tonkinoise de G...).

Nous retrouvons bien sûr dans son pouvoir d'illusion sur l'objet à perdre, la fonction transitionnelle du tatouage au travers de laquelle s'illusionne la pré- sence et l'absence d'autrui. Cette impossibilité à se détacher de l'objet illustre la faille anaclitique repérable chez beaucoup de tatoués, pour lesquels le tatouage est devenu le moyen économique mais pétrifiant de se défendre contre la dépression.

C - DEFENSE CONTRE L'ANGOISSE DE MORCELLEMENT

Certes, peu de psychotiques sont tatoués, mais combien de prépsychotiques pour lesquels l'angoisse de perte et limites du Moi, ou de fracture du Moi sont présentes, recourent-ils au tatouage pour s'en protéger ? Il n'est guère possible d'y répondre en dehors d'un échantillonnage pertinent quant aux structures, qu'il conviendrait peut être d'établir.

Toutefois, ce que nous avons pu avancer d'une peau primaire, artificielle laisse à penser que se tatouer puisse jouer un rôle au regard de l'angoisse psycho- tique ; les incertitudes d'identité de l'adolescence en fournissent une preuve sans doute suffisante.

BICK, que cite BOURGEOIS, définit la psychose "comme un échec à vivre la fonction de contenant de la mère", et la relie à une faiblesse des liens intégratifs au niveau somatique du Soi.

Nous avons longuement développé cette fonction d'enveloppe, limite conte- nant, frontière ... que le Moi-Peau d'ANZIEU résume assez bien, et dont le rôle nous est apparu capital à la différenciation intérieur/extérieur, Moi/non-Moi, et à l'unification du Soi.

Se tatouer, consiste à prendre l'enveloppe au pied de la lettre, à écrire les limites du corps à l'encre bleue pour matérialiser une démarcation incertaine entre le Dedans et le Dehors. Le tatoué, afin de pallier les insuffisances d'une peau psychique primaire à contenir un Moi en mouvance, ou en perspective de disso- ciation, va emprisonner sa peau réelle dans une cuirasse prothétique et protectrice. Nous pourrions ainsi parler d'une orthopédie du Soi, par un faux Self cutané faisant office :

- . de contention du Moi ;
- . de protection contre les dangers extérieurs et intérieurs car le tatouage est transitionnel, participant du dedans et du dehors.

Que le Moi soit mis en danger dans son intégrité par la crise d'identité adolescente, par des situations existentielles menaçantes pour l'identité, par des traumatismes destructurants, ou par le processus psychotique, le sujet en se tatouant le "rafistolera" et le mettra à l'abri, derrière cet écran d'illusions.

Artifice donc, barrière symbolique, mais dont la réalité somatique persiste quoi qu'il advienne, susceptible d'être remise à neuf ou à la mode, ou d'être répétée, et que seule la magie ou la chirurgie pourra annuler. C'est à ce prix que l'angoisse de morcellement se verra occultée et compensée (comme une cale compense une boîterie), et le sentiment d'identité préservé.

D - L'ADOLESCENCE COMME CARREFOUR

Nous la rencontrons à chaque page de ce travail tant il est vrai qu'elle représente le principal client et le principal fournisseur en matière de tatouage.

Principaux clients que ces adolescents qui forment la grande masse des tatoués occidentaux. Le premier tatouage sera toujours (ou peu s'en faut) contracté au jour de cette période critique, même s'il se renouvelle dans la vie adulte. Il en est d'ailleurs de même dans les rites traditionnels primitifs qui concernent aussi l'adolescent.

Principal fournisseur que cette adolescence qui mettra en oeuvre tous les phénomènes et mécanismes décrits antérieurement.

Le rameniement structural de cette période implique un bouleversement économique, dynamique et même topique qui remet en question tout le champ relationnel du sujet, vis-à-vis d'autrui et de lui-même, des objets et de ses instances internes.

La crise génitale réveillera et ravivera les pulsions partielles jusqu'alors endormies et qui demanderont à être refoulées ou sublimées au travers de nombreux aléas et essais divers.

Les angoisses de perte d'objet et d'abandon réactivées par le déchirement des choix objectaux et la rupture nécessaire avec le monde anaclitique seront présentes elles aussi.

Enfin, avec les doutes adolescents sur l'identité, "l'être ou ne pas être", l'étrangeté dans le miroir, tous les types d'angoisse auront à s'exprimer, qui donneront à cette étape "féconde" son originalité dramatique.

E. KESTEMBERG a proposé le terme de mouvance pour caractériser cette crise d'adaptation, ou l'identification et l'identité se voient mises en cause et appelées à se structurer.

La rupture socio-parentale et la marginalisation pourront se canaliser dans les stéréotypes anti-sociaux et les inscriptions désabusées ou vengeresses. Elles imposeront la recherche d'une nouvelle identité sociale au travers de groupes intermédiaires à structure généralement clanique avec ses propres règles initiatiques :

- Le tatouage y fera fonction de rite de passage, de baptême du feu au même titre que le bizutage, que le service militaire, que la cuite, la virée au bordel ou le premier vol.
- Epreuve, il consacrera l'appartenance au groupe et la reconnaissance de membre.
- Cette assimilation au groupe, et à l'idéal du groupe que permet le tatouage offrira à l'adolescent un modèle transitoire et ambivalent à introjecter (groupe, mais groupe en marge du grand groupe).
- L'ambivalence de l'identification est connotée dans ce double mouvement de féminisation et de virilisation du "être tatoué".

La problématique de la castration, au centre de la crise d'adolescence, sera épongée par le sujet qui la met ainsi à distance dans l'usage fétichiste de son tatouage (cf. ALVIM), et dans la mise en scène de la sanction au travers de la séance actualisée. Les attitudes exhibitionnistes et sado-masochistes qui s'y rattachent apparaîtront comme autant de moyens pour atténuer et déplacer l'angoisse de castration.

S'en rapprochent aussi les conduites et aménagements homosexuels transitoires ; structurant par leur rôle dans l'identification, ils sont autant d'incertitude dans la quête objectale. Le tatouage leur propose une satisfaction déculpabilisée en même temps qu'il marque l'identification au partenaire, image paternelle ou double narcissique.

Les viscissitudes des relations d'objet pourront se concrétiser dans les serments et les souvenirs tatoués à l'aide de l'arsenal classique des coeurs, flèches et initiales chères à PEYNET, les "vaccins d'amour" comme les nomme Jehan RICTUS.

Les distorsions de l'image du corps, les inquiétudes sur l'intégrité et l'existence, et plus profondément encore les angoisses de dépersonnalisation où les limites du Moi vacillent, pourraient chercher remède dans une reconstruction hésitante de points en traits d'une certaine identité corporelle, sur laquelle se fonde le sentiment d'être. "Devines qui je suis" dit le point d'interprétation tatoué par certains qui nous adressent d'ailleurs en cela une ironique et provocante interpellation.

Rappelons enfin pour terminer la classique inhibition verbale des adolescents que déguise mal l'impérieuse "discussionite" qui leur est chère, et que le tatouage accrédite tout en lui, fournissant l'alibi de ses stéréotypes.

Au regard d'une telle fragilité angoissée, se tatouer apporte une réassurance providentielle mais ce qui n'était qu'illusion prend la forme de la marque dont l'indélébilité enferme à jamais l'adolescent dans cette cicatrice prégénitale alors même que le sortilège a perdu tout pouvoir.

IV - LE DETATOUAGE

Nous nous contenterons ici de quelques remarques et rappels sans vouloir approfondir un sujet qui nécessiterait pour être complet un développement conséquent.

1 - Se détatouer est le seul moyen d'annuler totalement l'empreinte de la marque, mais ce n'est pas chose facile, malgré les nombreuses recettes riches en fantasmes et en fantaisie qui par leur variété témoignent bien de cette difficulté. Le détatouage est connu et pratiqué depuis fort longtemps déjà, depuis le Vème siècle en A.F.N., mais il reste aléatoire malgré l'évolution actuelle des techniques.

Il faut d'abord noter que si le détatouage est souvent demandé il n'est que rarement réalisé, se limitant la plupart du temps à l'essai de quelques recettes colportées de bouche à oreille. Il est certain d'autre part que les fantasmes fort fréquents d'une intervention sadique, ensanglantée, - un tatoué que nous avons rencontré parlait d'écorchage -, ne favorisent guère l'émergence des motivations.

2 - Techniques du détatouage

- Le recouvrement :

Il s'agit en fait d'un camouflage par une surcharge tatouée (d'un tatouage obscène par exemple) ou par un artifice vestimentaire ou corporel (mèche de cheveux, barbe ...).

Plus récemment, un auteur américain a proposé de surtatouer avec un pigment clair, mais l'effacement est irrégulier et la zone ne réagit pas aux rayons solaires.

- La destruction :

Elle utilise soit la brûlure, soit l'usure :

Les procédés classiques et traditionnels comportant :

- . la brûlure au soufre fondu ;
- . la brûlure à la chaux vive ;
- . la brûlure directe à la cigarette ou à la loupe et au soleil, on obtient surtout que le tatouage pâlisce ;
- . le cataplasme à l'aïl pilé, ou le repiquage associé à l'aïl, utilise ses propriétés irritantes ...

- . l'usure par la friction au gros sel ;
- . l'usure à la toile émeri.

Tout aussi traditionnels bien que nettement plus fantaisistes :

- . Les Nords Africains utilisent une bouillie de fèves au lait ;
- . le célèbre lait de femme dont parlent tous les tatoués occidentaux.

Les techniques actuelles comprennent :

- . le nitrate ou le tannate d'Argent ;
- . le permanganate de potasse ;
- . l'électrolyse ;
- . la cryoscopie à la neige carbonique ;
- . la galvano, thermo ou électro-coagulation ;
- . la dermabrasion.

Certaines techniques proposent l'association d'abrasions et de greffes multiples afin "d'enfoncer" le pigment.

- . l'usage du laser pourrait permettre une simplification et une facilitation de la technique.

- L'excision :

L'ablation chirurgicale apparaît comme la solution la plus satisfaisante par son radicalisme, mais en réalité elle n'est pas si simple, ni parfaite. Elle combine l'exérèse puis le recouvrement par une greffe, et si ses résultats sur le détatouage sont corrects, le résultat esthétique est loin d'être aussi bon. Au tatouage succède le plus souvent une cicatrice et des séquelles importantes liées à de gros sacrifices cutanés.

C'est enfin un traitement long, ce qui associé à ses séquelles, fait renoncer bon nombre de candidats.

On a pu noter toutefois que de nombreux sujets refusaient la cryoscopie par exemple, lui préférant l'ablation chirurgicale comme si le fait d'enlever et par une technique sanglante, l'"objet du délit", s'avérait indispensable à une purification et une restauration parfaite. Le tatouage devient ainsi le mauvais objet persécuteur dont il importe de se séparer, que l'on doit extraire du corps du sujet. Ceci n'est pas sans évoquer certaines pratiques chamaniques d'exorcisme.

La croyance permanente ancrée en une action par le lait de femme renvoie au fantasme d'une renaissance au travers de la régression anaclitique, auprès du sein de la bonne mère idéalisée.

La brûlure au soleil est peut être à interpréter dans le sens d'un appel au père et sa sanction qui marque l'accès au monde adulte.

Toujours est-il, que la foi en de telles pratiques magiques, reste solide, alors que l'appel fait aux images parentales imaginaires accuse plus nettement les carences réelles à ce niveau.

3 - Les raisons du détatouage.

La demande de détatouage accompagne en principe la détribalisation et l'euro-péanisation ou, en Occident la maturation psycho-affective et l'intégration sociale. Ainsi le tatouage est renié et rejeté quand il devient une "tare" à l'égard du nouveau milieu de vie.

Les Juifs, chez qui se tatouer est interdit par le Lévitique, se détatouent immédiatement le cas échéant.

Les Arabes et les Berbères y ont parfois recours en raison de l'interdit coranique, mais surtout quand leur passage en milieu urbain ou européen rend caduque et inadaptée la marque tribale. C'est le cas des femmes nord-africaines en particulier.

En Amérique existent actuellement des détatoueurs, et E. BOIS signale que le détatouage devient obligatoire en raison de la signification maléfique du signe tatoué pour l'ancien adversaire devenu parent dans le jeu de nouvelles alliances intertribales, nées de l'abandon de l'exogamie après l'éclatement de l'isolat.

En Occident, l'adolescent cherchera à se débarrasser de cette peau trop voyante et périmée en intégrant la vie adulte et son univers socio-culturel. Le tatouage restera vécu comme un handicap social, "mal vu", devenu gênant d'autant que l'entourage fait généralement pression dans ce sens (cf. KENNEDY).

Les femmes y seraient plus sensibles, demandant à se détatouer avant le mariage, ou parce que la mode dévoile un peu plus le corps.

C'est donc toujours parce que le sujet acquiert une nouvelle identité, psychologique, sociale, culturelle ou religieuse, que la marque du passé devient gênante, témoin d'un autre Soi, qu'il importe d'éliminer.

CONCLUSIONS

Confronté à la réalité d'une présence aussi coutumière qu'insoupçonnée, notre curiosité éveillée par ces signes mystérieux, nous avons voulu par ce travail amorcer une réflexion nouvelle sur le phénomène du tatouage et ses fonctions pour l'être tatoué.

Incité à recenser, répertorier et traduire les inscriptions, nous avons pu vérifier l'efficacité de l'écran-tatoué qui, à l'instar des sirènes, nous attirait dans l'impasse de son catalogue. Aborder le tatoué implique d'en passer par le tatouage, pour autant que l'on cherche un accès à son monde intérieur. Mais il nous est vite apparu qu'une telle démarche ouvrait le risque d'y être piégé ; le sujet se dérobaît derrière une dénotation stéréotypée ou un laconisme désespérant.

Le "texte" manifeste, non sans valeur artistique parfois, peut se considérer comme un système sémiologique rudimentaire, voire régressif, sans avoir toutefois de "valeur" linguistique vraiment spécifique.

Interroger le latent est chose difficile, le passage à l'acte auto-agressif épuisant souvent ses motivations et ses affects, le tatouage n'étant plus alors que la cicatrice désactualisée d'un événement émotionnel passé.

Se tatouer et être tatoué nous paraît exprimer des personnalités bien différentes et nous n'avons pas cherché à cerner un profil psychologique univoque des hommes illustrés. Nous appuyant sur le matériel anthropologique d'une part, sur nos investigations cliniques et sur les théorisations de certains auteurs d'autre part, nous nous sommes attaché à dégager une économie générale du tatouage dans la psychopathologie des tatoués ; c'est volontairement que nous n'avons pas envisagé la question sous un angle psychogénétique.

Nous reconnaissons alors au tatouage un certain nombre de fonctions parmi lesquelles nous signalerions :

- La fonction de contenant où se matérialisent les limites de l'image de Soi, l'enveloppe protectrice d'un Moi en danger, sa fermeture au jeu du Désir...
- La fonction de leurre, de fétiche, de détournement du regard de l'Autre dans la complicité de l'illusion.
- L'illusion de l'objet entre Dedans et Dehors, Soi et Non-Soi, "transition" s'il reste disponible, ou "satellisation" s'il vient à être perdu.

Le tatouage, procédé multifonctionnel, sera utilisé dans des situations critiques diverses, pour mettre l'angoisse à distance, qu'elle soit de castration, de perte d'objet ou de morcellement. Y recourent de préférence les sujets chez qui l'agir prévaut sur la mentalisation et les adolescents chez qui il apaise une crise d'identité dramatique.

Le prix à payer de ce bénéfice temporaire, la cicatrice indélébile en est la marque que les aléas du détatouage rendent difficile à effacer.

Le Président de la Thèse :

Pr M. COLIN

Vu, le Directeur de
l'U.E.R. GRANGE-BLANCHE,

Vu, et Permis d'Imprimer
LYON, le 20 Décembre 1977

B. SALLE

Le Président de l'Université Claude BERNARD
Président du Comité de Coordination
Des Etudes Médicales,

D. GERMAIN

APPENDICE

ICONOGRAPHIE

DENOTATION

LES POINTS :

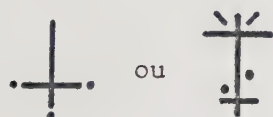
- | | |
|---|---|
| . 1 point isolé sur le front | = point du pigeon, celui qui se fait payer pour trinquer à la place des autres. |
| . 1 point isolé sur la joue droite | = point du "mac". |
| . 1 point isolé sur la joue gauche
(ce peut être l'inverse) | = point du "pédé".
= aussi point du militaire. |
| . 1 point sur l'index gauche | = solitaire. |
| . 1 point sur chaque phalange | = j'emmerde la justice jusqu'au bout des doigts.
= sur le chemin du bagne.
= bagnard. |
| ... ou .'. ou '..' ou MAV | = mort aux vaches. |
| ... ou  | = j'emmerde la justice. |
|  signifie aussi | = seul entre 4 murs. |
| Le domino  | = associe les deux thèmes. |
| points en cercle autour du nombril | = soleil des voyous. |
| points en bracelet autour du poignet | = fatigué de travailler.
= marié avec la prison. |
| pointillés sur le poignet gauche | = loi du talion pour vol. |
| pointillés autour du cou | = destiné à la guillotine, avec parfois l'inscription : "à découper suivant le pointillé". |
| points en cercle autour de l'annulaire gauche | = divorcé. |
| .. 2 points sans localisation précise | = sans amour ou sans rien ou non concerné. |

LES DESSINS :

1 - LES CROIX



= croix des voyous.
= méfie toi des amis.



= ne te fie pas aux amis.



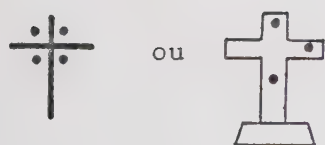
= ne fait confiance à personne.



= croix des voleurs.



= condamné à temps.



= ni Dieu, ni Maître.



= symbole de souffrance.



= naître et mourir.



= la vie,
de la vie à la mort,
croix des chouans,
sacré-coeur,
amour enterré.



= j'ai souffert comme toi.
mon dernier logis.



= croix de la liberté.

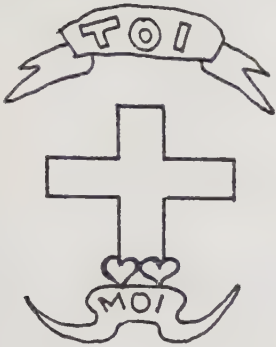


= chemin de la liberté.

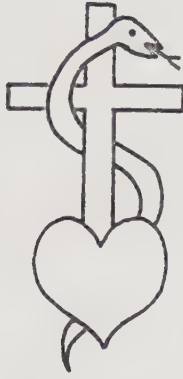
ou



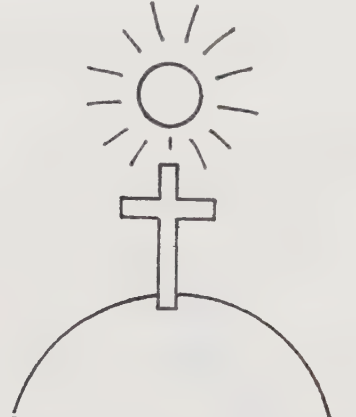
Ces signes, à priori simples peuvent se compliquer et fournir des dessins plus élaborés :



j'ai souffert
comme toi.

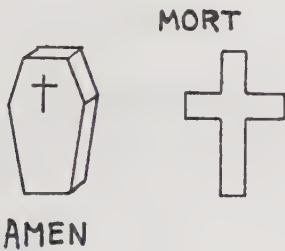


à la vie,
à la mort.



chemin du paradis ou
chemin de la liberté.

Le chemin de la liberté, déjà souvent agrémenté de croix peut prendre plus nettement le sens d'un calvaire (3 croix), ou comme ci-dessus, devenir le chemin du paradis placé sous la protection d'un soleil-Dieu.



je n'ai pas peur de
mourir, je ne crois
pas en Dieu.



à la vie, à
la mort.
Coeur brisé.



Oubliez-moi

2 - LES INITIALES

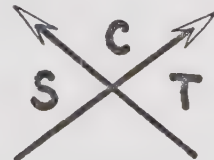
Elles sont variables, bien sûr, souvent associées à un dessin, solitaires ou assemblées :

MAV

mort aux vaches

V N S
M

né pour mourir
vivre pour souffrir



seul contre tous.

3 - LES COEURS

Seuls ou associés à la croix, ils sont un des thèmes les plus fréquents, surtout si ce tatouage est unique.



cœur simple ou dédié



cœur brisé



amour perdu



pas de chance



cœur blessé

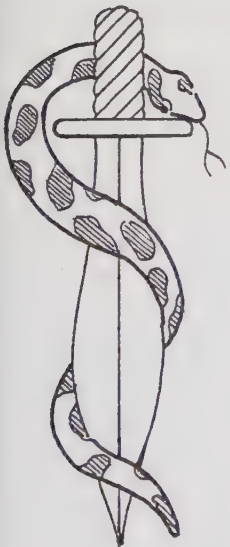


coeurs à l'abri

Comme leurs cousins des boiseries et des troncs, ils sont un des dessins favoris des adolescents.

4 - LES POIGNARDS

Le poignard de la vengeance est un thème classique et fréquent très stéréotypé, avec cependant quelques variations esthétiques et sémantiques ; ils sont généralement de grande taille.



forme classique



vengeance à effectuer



vengeance effectuée.



Les thèmes de haine, de violence ou de vengeance s'expriment dans de nombreux autres dessins :



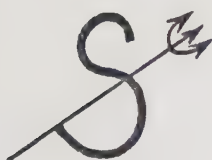
signe de vengeance
chinois.



mort aux vaches
si un flic vient
à mourir, je m'en
fous.



je suis pour la
violence intégrale.



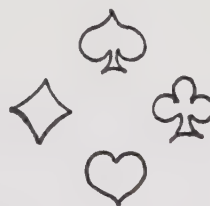
Satan

Désir de vengeance contre les parents qui l'ont mis en foyer.

Une tête de mort entre le pouce et l'index symbolise aussi la vengeance.

5 - PORTE-BONHEUR

Ils illustrent la fonction d'amulette et de talisman des tatouages :



j'ai de la chance aux cartes ; mais les 4 as deviennent : je te pique au coeur,
je te prends ton trèfle et je te laisse sur le carreau.

4 as
+ 7 de coeur



13 ou 13 tatouages

resquilleur

j'attire la chance

Dans les pays du Maghreb, mais aussi en Europe on rencontre souvent la "Khamsa" ou Main de Fatma, construite sur la valeur conjuratoire et propitiatoire du chiffre 5.

6 - LES ANIMAUX

Nous avons déjà vu le serpent qui est connoté en principe dans le sens de l'agression et de la violence. Les thèmes les plus habituels sont ceux de fauves ou d'oiseaux de proie.

- LE LION affirme l'invincibilité, la force ...
- LE TIGRE dénote la soif de vengeance ; surmonté d'un poignard qui le perce il signifie alors : "je suis vaincu".
- LA PANTHERE est un signe de férocité.
- LE DRAGON relève d'un symbolique complexe et mythique ; certains le dénote par : "vaincu mais jamais dompté".
- L'AIGLE est l'oiseau de proie le plus fréquemment représenté ; en large effigie dorsale, il bat des ailes avec les mouvements des bras, identifiant le porteur à l'animal.
Isolé, c'est l'aigle de liberté, mais tenant une femme dans ses serres, il devient le symbole du souteneur :



- LE PAPILLON est lui aussi un thème fréquent qui indique un coeur volage ou des antécédents délictuels : "comme lui je vole" proclame-t-il. Il a donné son surnom à CHARRIERE et le titre de son best-seller.
- Nous avons rencontré aussi des araignées, une chauve-souris, une tête de chien...
Un lézard tatoué dans le dos aurait pour fonction de conjurer la peur de mourir par un lézard ?
- Deux oiseaux en chute (2 pigeons ?), racontaient un poétique "Bonheur brisé" :



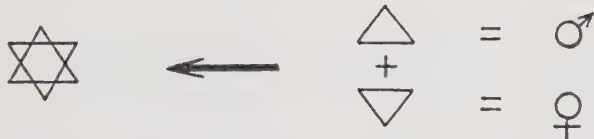
7 - DIVERS

- Les pensées sont généralement dédiées à la mère, parfois à la femme ou à un enfant :



- La rose, de temps en temps, représente le symbole des anciens prisonniers.

- Les étoiles et les soleils se retrouvent sous des configurations multiples ; nous avons trouvé sur le front d'un jeune sujet une étoile à 6 branches, assez complexe, dont la structure se décomposait en 2 pyramides sexuées ; leur réunion signifiant la vie.



- Les ancres témoignent d'un passé ou d'un passage dans la Marine ; mais elles ne sont parfois données que purement décoratives. Leur signification générale est celle de l'aventure.



= vie, amour, mort.

- Les têtes de mort défient ou exorcisent, isolées, poignardées, suivies d'une date, (celle où l'on a failli mourir), agrémentées ou non de tibias entrecroisés. La présence des tibias lui donnerait une valeur anti-militariste, parfois rehaussée par l'inscription "à bas l'Armée". La mort se représente aussi par une potence ou la classique camarde armée de sa faux.



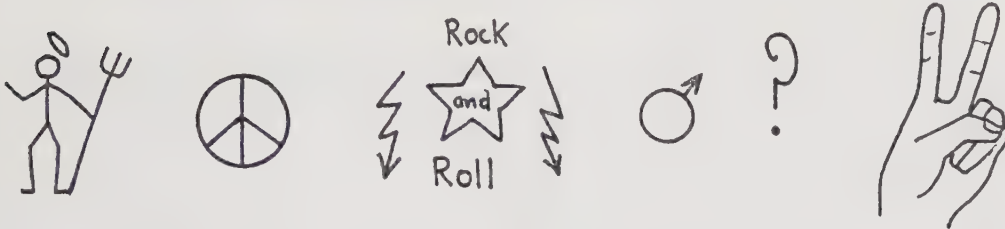
- Le signe du "Dollar" a un double sens : \$

= j'aime l'argent et le vole

= je suis recherché.

- Autre signe de poursuite : un serpent enroulé autour de la jambe, qui se lit : "je suis recherché par les truands".

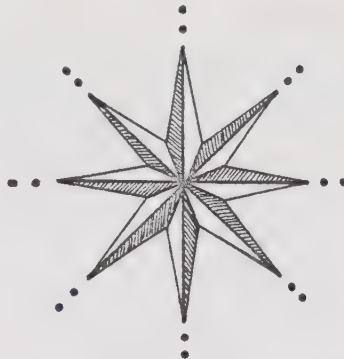
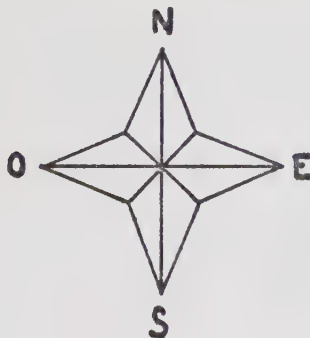
- Pêle-mêle, nous pourrions citer :



le saint des voyous, (je suis voleur) ; l'insigne de la non-violence ; un sigle "rock" ; un certificat de virilité ; le point d'interrogation (devine qui je suis) ; ou le salut des motards et hippies.

- Les Roses des vents sont décoratives ou signe de liberté :

"je suis libre d'aller où je veux"

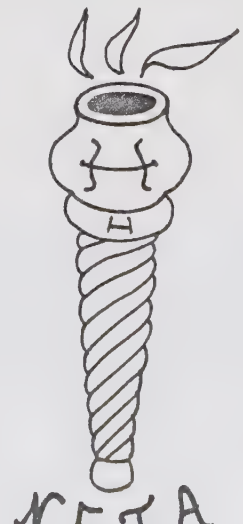


- Le signe + sur un poignet et, - sur l'autre prend valeur de règle de vie :

+ on m'engueule

- j'en fais.

- Un jeune toxicomane arborait une splendide pipe à haschich multicolore, (ce qui est rare dans les tatouages amateurs), sur cette polychromie de bleu, de rose et de jaune se détachait le H symbolique ; le tout souligné par NETA dont nous avons oublié le sens.



- Trois dés et un cornet trahissent le joueur :

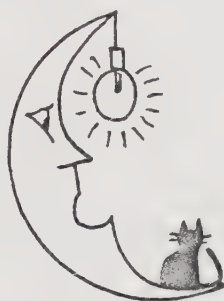


- Le souteneur ne manque pas de signifiants :

- = aigle enserrant une femme,
- = serpent enroulé autour d'un corps de femme,
- = poisson, donc un barbeau,
- = tête de voyou,
- = point sur la pommette ;

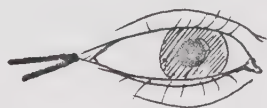


Nous l'avons même vu désigné par un rébus qui se déchiffrait ainsi :
maquereau attendant son allumeuse dans la nuit.



- Deux traits à l'angle externe des yeux maquillent le regard et lui confèrent l'ambiguïté de cette féminisation.

Ils scandalisent habituellement le spectateur, renvoyé lui-même à ses propres incertitudes sexuelles ; certains tatoués les appellent "traits de la misère".



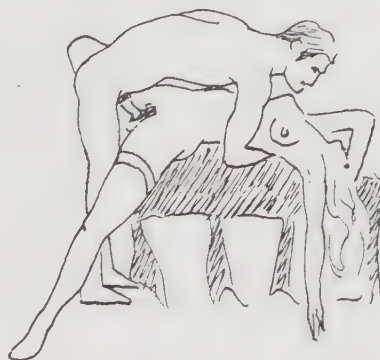
- L'oeil est lui-même un dessin courant, gravé sur les rotules, le dos et parfois la verge ; il rappelle la fonction primordiale du regard dans la psychopathologie du tatoué.

Conjuratoire ou protecteur, il peut être accompagné d'un "Ouvre l'oeil et fais gaffe" explicite. Rappelant l'oeil et le soleil, un jeune sélectionné s'était tatoué des rayons autour du nombril, en disant : "Ce n'est pas le centre du monde tout de même !".

8 - TATOUAGES EROTICO-PORNOGRAPHIQUES

Si l'on excepte les quelques portraits de mère, épouse ou fiancée, c'est surtout sous le mode de dessins pornographiques, où elle est rabaissée et méprisée que la femme se voit représentée dans les tatouages masculins. Ces dessins sont fort rares chez les adolescents et semblent n'apparaître que plus tard dans la vie adulte. On y verra des femmes nues, des scènes de coït, bestialité, sodomie, pénis, etc...

Ils seront plus ou moins dissimulés selon leur intensité obscène.



"gaine" de pénis tatoués

La gamme en est vaste mais ne se montre jamais flatteuse pour le "Beau sexe".

Bien entendu, il s'avère illusoire de vouloir dresser une liste quelque peu exhaustive des dessins tatoués, tant les variations, sur des thèmes finalement restreints, sont nombreuses.

Nous n'avons personnellement rencontré que fort peu de tatouages-tableaux, oeuvres plutôt grand-format, au graphisme et coloris sophistiqués et qui sont le fait de tatoueurs professionnels. Leurs sujets sont ceux des catalogues, évoluant plus ou moins avec les modes et les époques qui englobent les Christs, les combats entre St-Georges et le Dragon, les animaux divers et fabuleux, les scènes marines, les portraits ; les évasions de forçats datent déjà, ainsi que les assassinats du Duc de Guise, les Cènes d'après Vinci, les charges de cavalleries, etc... Par le passé, la plupart des personnages historiques et des célébrités ont eu leur portrait dans cette galerie cutanée.

LES INSCRIPTIONS :

Elles peuvent être seules mais le plus souvent redoublent un dessin. Nous en donnons ci-dessous quelques exemples :

- Dédicatoires : "à ma mère"

"à ma femme" ou à un prénom quelconque.

ou souvenir : initiales, prénom ou surnom.

- Expressives : du type abandonnique, avec ses corollaires dans l'ordre de la haine, de la violence, de la vengeance ou de la revendication de liberté.

"né pour mourir"

"vivre pour souffrir"

"enfer et damnation"

"vaincre et mourir"

"oublier mais pardonner jamais"

"fatalitas"

Sur les pieds nous pouvons rencontrer : "marche ou crève", ou bien "je ne marche plus" sur l'un et "moi non plus" sur l'autre, ou encore "ne te fatigues pas".

L'inscription n'est parfois que la simple légende du dessin : "victime de l'Armée", "évasion de forçats" ... "couper ici". Il arrive qu'elle égrènent un aide-mémoire, retracent un périple, fixant à jamais les villes de passage, les campagnes militaires ou le matricule d'un régiment.

Leur texte peut aussi se montrer érotique, surtout s'il s'inscrit à proximité du sexe : "Robinet d'Amour", "Au Bonheur des Dames", et pour le citer, le classique "tu glisseras bien un louis dans le commerce" que LOCARD avait relevé sur le publis d'une prostituée. Actuellement, ces textes quelque-peu désuets ont fait place au plus moderne : "faites l'amour, pas la guerre".

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - ALVIM (F) : Troubles de l'identification et image corporelle. Revue Française de psychanalyse, N° spécial du XXIIème Congrès des psychanalystes de langues romanes, 1962.
- 2 - ANZIEU (D) : "le Moi Peau" in "le Dehors, le Dedans", Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 9, 1974.
- 3 - AULAGNIER (P), CLAVREUL (J), PERRIER (F), ROSOLATO (G), VALABREGA (J.P.) : Le désir et la perversion, Seuil, 1967.
- 4 - BACHET, MARCHAIS : Présence du tatouage chez certains délinquants in Annales Médico-psychologiques, 1953.
- 5 - BARTHES (R) : Le degré zéro de l'écriture, Eléments de sémiologie, Gonthier, 1970.
- 6 - BARTHES (R) : Système de la Mode, Seuil, 1967.
- 7 - BASTIDE (R) : Initiation in Encyclopedia Universalis.
- 8 - BAUDRILLARD (J) : "Le corps ou le charnier des signes" in Le sens du Corps Topique, n° 9-10.
- 9 - BELHASSEN (B) : "Le tatouage Maghrebin" in Communications et Langage, n° 31, 3ème trimestre 1976.
- 10 - BERNARD (M) : Le Corps. Editions Universitaires, 1972.
- 11 - BETTELHEIM (B) : Les blessures symboliques, Gallimard, 1971.
- 12 - BLOCH, NIEDERHOFFER : Les bandes d'adolescents, Payot.
- 13 - BOURGEOIS (M), CAMPAGNE (A) : "Tatouage et Psychiatrie" in Annales Médico-Psy., tome 2, n° 3, 1971.
- 14 - BOURGEOIS (M), PENAUD (F) : "Une enquête sur le tatouage volontaire" in Annales Médico-Psychologiques, tome 1, 1975.
- 15 - BOURGEOIS (M) : "Le tatouage", Etude médico-psychologique, in Bordeaux Médical, 8, n° 16, 1975.
- 16 - BRUNO (C) : "Tatoués qui êtes-vous ?", Feynerolles, 1974.
- 17 - BUFFARD (S) : Le froid pénitenciaire, Seuil, 1973.

- 18 - CHEVALLIER (J), GHEERBRANT (A) : Dictionnaire des Symboles, Seghers, 1974.
- 19 - CHIPPEAUX (C) : "Mutilations et déformations ethniques dans les races humaines" in Histoire de la Médecine, Paris, 1961.
- 20 - COSNIER (J) : Cours de Psychophysiologie des communications, Laboratoire de Psychophysiologie, Faculté des Lettres de Lyon.
- 21 - COSNIER (J) : Clefs pour la Psychologie, Seghers, 1971.
- 22 - COURRIER de l'UNESCO : Le tatoué de PAZYRYK, tome 20, 1976.
- 23 - CRISTAFSON, GUSTAFSON : A few words and experiences about tattoing, in Revue Inter. de Criminalistique, 1935.
- 24 - DE COPPET (D) : Totem et Totémisme, in Encyclopedia universalis.
- 25 - DE CORNOY (J) : "Samoa, îles blessées", Le Monde du 18.X.1974.
- 26 - DELARUE (J) : "Le monde secret du tatouage" in Photo, n° 107, août 1976.
- 27 - DELARUE (J), GIRAUD (R) : Les tatouages du Milieu, La Roulotte, Paris 1950.
- 28 - DE MALLMAN (V) : "De l'encre sous la peau" in Bicolore 1972.
- 29 - DICTIONNAIRE DE SEXOLOGIE : J.J. PAUVERT, 1967.
- 30 - DILIGENT (MB), DE REN, PETIET : "Du tatouage, à la personnalité du tatoué", aspects médico-légaux, criminologiques et psycho-pathologiques ; in Médecine Légale et Dommage Corporel, tome 6, n° 3, 1973.
- 31 - DILIGENT (MB), ROMAIN : "Psychopathologie du tatouage" in Sandorama, n° 40, 1974.
- 32 - DOREY (R) : "Contributions psychanalytiques à l'étude du fétichisme" in NRP n° 2, 1970.
- 33 - DUPOUY (R), MINKOWSKI (E) : "Impulsions au tatouage avec perversions sexuelles", in Encéphale, XIX, n° 1, 1924.
- 34 - FAURE (H) : "Les appartenances du délirant", in Les Objets dans la Folie, P.U.F. 1966.
- 35 - FEDIDA (P) : "La relique et le travail du deuil", in N.R.P., n° 2, 1970.
- 36 - FERGUSON-RAYPORT : "The psychiatric signifiance of tattos" in Psychiatric Quaterly, n° 29, 1955.
- 37 - FREUD (S) : Totem et Tabou, Payot, 1968.
- 38 - FREUD (S) : Trois essais sur la théorie de la sexualité, Gallimard, 1962.
- 39 - FREUD (S) : "Pour introduire le narcissisme", in La vie sexuelle, P.U.F. 1969.
- 40 - FREUD (S) : "Le fétichisme", in La vie sexuelle, P.U.F. 1969.
- 41 - FREUD (S) : "Deuil et Mélancolie", in Métapsychologie, Idées - Gallimard 1968.
- 42 - GALTIER BOISSIERE (J) : Dictionnaire d'argot Crapouillot 1939, article : bou-
zillage.

- 43 - GATELLIER (G) : "Gina Pane" in Art Vivant, n° 41, 1973.
- 44 - GAVIGNET (L) : Le tatouage chez les prostituées en France, Thèse Lyon, 1939/1940.
- 45 - GITTELSON (NL), WALLEN (GD) : "The tattooed male patient" in Brit. Journal Psychiat., n° 122, 1975.
- 46 - GITTLESON (NL), WALLEN (GD) : "The tattooed psychiatric patient" in Brit. J. Psychiat., n° 115, 1969.
- 47 - GRAVEN (J) : L'argot et le tatouage des criminels, A la Bacconière, 1967.
- 48 - GRUNBERGER (B) : Le Narcissisme, Payot, 1971.
- 49 - GRUNBERGER (B) : "Essai sur le fétichisme", in R.F.P., tome XV, n° 7, 1976.
- 50 - GUASCH (GP) : L'adolescent et son corps, Editions Universitaires, 1973.
- 51 - GUYOT (R) : Contribution à l'étude anthropologique et médico-légale du tatouage, Thèse Paris, 1945.
- 52 - HELD (RR), PREAUX (E), BOIS (E), CAHEN (C), DAUM (S) : "Des tatouages accidentels et concertés", in Le Concours Médical 92, 1, 1970.
- 53 - HELD (RR) : "Psychopathologie du Regard" in Evolution Psychiatrique, 1952.
- 54 - HERBER (J) : Tatouages et états mentaux. Album du Crocodile, Lyon, 1939.
- 55 - HERBER (J) : "Tatouages de soldats". in Revue Internationale de Criminalistique, 1936.
- 56 - HERBER (J) : "Tatouages curatifs au Maroc", in Revue int. de Crim., 1930.
- 57 - HERBER (J) : "Tatouages crapuleux", in Revue int. de Crim., 1929.
- 58 - HERBER (J), LACASSAGNE (J) : "Tatouage des prostituées de France et d'A.F.N.", in Revue int. de Crim., 1934 et 1935.
- 59 - HERBER (J) : "Tatouages des prisonniers marocains en 1933", in Revue int. de Crim., 1933.
- 60 - HERBER (J) : "Détatouage en A.F.N.", in Revue int. de Crim., 1933.
- 61 - HERBER (J) : "Tatouage dans l'Armée Blanche", in Revue int. de Crim., 1934.
- 62 - ISRAEL (L) : "L'Hystérie aujourd'hui comme hier", Conférence aux Journées Psychiatriques de Bourg, 1973.
- 63 - KESTEMBERG (E) : "Identité et identification chez les adolescents", in "La Psychiatrie de l'Enfant", vol. 5, fas. 2, P.U.F. 1963.
- 64 - KHATIBI (A) : La blessure du Nom propre, Denoël, 1974.
- 65 - KLEIN (M) : Essais de Psychanalyse, Payot, 1974.
- 66 - LACAN (J) : "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du JE", in Ecrits, Seuil, 1966.
- 67 - LACAN (J) : Ecrits, Seuil, 1966.

- 68 - LACASSAGNE (A) : Les tatouages ; Etude anthropologique et médico-légale, Baillière, Paris, 1881.
- 69 - LACASSAGNE (J), ROUSSET (J) : "Comment détatouer ?", in Revue int. de Crim., 1932.
- 70 - LACASSAGNE (J), ROUSSET (J), CARMIER : "Tatouage thérapeutique", in Revue int. de Crim., 1929.
- 71 - LASCAULT (G) : "Le corps marqué", in Art Vivant, n° 40, 1973.
- 72 - LASSUS (B) : "Les habitants paysagistes", in Revue d'Esthétique, n° 3/4, 10/18, 1974.
- 73 - LECLAIRE (S) : Psychanalyser, Seuil, 1968.
- 74 - LE GOARANT DE TROMELIN : le tatouage, considérations psychologiques , thèse Lyon, 1935.
- 75 - LEVI STRAUSS (C) : Le totémisme aujourd'hui, P.U.F., 1961.
- 76 - LOCARD (E) : "Evolutions actuelles du tatouage, importance en criminalistique", in Revue int. de Crim., 1932.
- 77 - LOMBROSO : L'homme Criminel.
- 78 - MARANDON DE MONTYEL : Contribution à l'étude clinique du tatouage chez les aliénés, in Archives d'Anthropologie criminelle, 1893.
- 79 - MARTIN DE LASSALE (H), BOUSSAT, ARLIE, RIVET : "Le tatouage, étude psychopathologique sur 80 cas", in Annales neuropsychiatriques de Clermont-Ferrand, 1970.
- 80 - MARTIN DE LASSALE (H) : "Tatouage et sorcellerie", in Annales neuro-psych. de Clermont-Ferrand, 1973.
- 81 - MASUD (M), KHAN (R) : "Le fétichisme comme négation du Soi", in N.R.P., n° 2, 1970.
- 82 - DE MIJOLLA (A), SHENTOUB (S.A.) : Pour une psychanalyse de l'alcoolisme, Payot, 1973.
- 83 - MEAD (M) : Moeurs et sexualité en Océanie, Plon 1971.
- 84 - PANKOW (G) : "Image du corps et objet transitionnel", in R.F.P., XV, 2, 1976.
- 85 - POLLACK (O), Mac KENNA (E.C.) : "Tattooed psychotic patient" in American Journal of Psychiatry, 1945.
- 86 - PROBST (J.H.) : "Tatouage traditionnel algérien". in Revue int. de Crim., 1930.
- 87 - POUILLON (J.) : "Fétiches sans fétichisme", in N.R.P., n° 2, 1970.
- 88 - RIEFENSTAHL (L.) : Les Noubas de Kau, in Photo n° 110, 1976.
- 89 - ROSOLATO (G) : "Recension du corps", in "Lieux du Corps", N.R.P., n° 3, 1971.
- 90 - ROSOLATO (G.) : "Le fétichisme dont se dérobe l'objet" in "Objets du fétichisme", N.R.P. n° 2, 1970.

- 91 - ROSOLATO (G.) : "Le narcissisme", in "Narcisses", N.R.P. n° 13, 1976.
- 92 - SAMI ALI : "De l'espace imaginaire" in R.F.P., XXXIII, n° 1, 1969.
- 93 - SAUVAGET (D.) : "L'homme illustré" , in Art Vivant n° 40, 1973.
- 94 - SEGAL (H) : Introduction à l'oeuvre de M. KLEIN, P.U.F. 1969.
- 95 - SCHILDER (P) : L'image du Corps, Gallimard, 1968.
- 96 - SIJELMASSI (M) : "Les signes du tatouage maghrébin" in "Imaginaires", n° 1, 10/18, 1976.
- 97 - SMIRNOFF (VN) : "La transaction fétichiste" in N.R.P. n° 2, 1970.
- 98 - STAROBINSKI (J) : "Je hais comme les portes d'Hadès", in "Le dehors, le dedans", N.R.P., n° 9, 1974.
- 99 - WINNICOT (W) : De la pédiatrie à la psychanalyse, Payot, 1969.
- 100 - WINNICOT (W) : Processus de maturation chez l'enfant, Payot, 1974.
- 101 - YAMAMOTO (J), SEEMAN (W), LESTER (MD) : "The tattoed Man", in The Journal of Nervosis and Mental Disease, 1963.

